UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01126660 8

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

POÉSIES

DE

THÉODORE DE BANVILLE

132

POÉSIES

DE

THÉODORE DE BANVILLE

Odes funambulesques

SUIVIES D'UN

COMMENTAIRE

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

16053
1/10/91
t
PQ
2187
O4
1880

AVERTISSEMENT

de la deuxième édition.

— 1859 —

En écrivant à ses heures perdues les Odes funambulesques, *l'auteur n'avait pas cette fois essayé de créer une manifestation de sa pensée ; il cherchait seulement une forme nouvelle. Aussi pensait-il que sa signature ne devait pas être attachée à ce petit livre. La critique en a décidé autrement, et l'auteur accepte son arrêt. Avec une merveilleuse intuition, ses juges ont tout d'abord deviné ses intentions les plus secrètes ; et, devenus maîtres de sa pensée intime, ils l'ont révélée et expliquée au public avec une conscience et une habileté rares. L'auteur leur témoigne sa soumission et sa reconnaissance en n'effaçant pas le*

nom qu'il leur a plu de replacer sur le titre des Odes funambulesques.

Aujourd'hui, que pourrait-il dire sur le sens de cet opuscule qui n'ait été déjà dit et cent fois mieux qu'il ne pourrait le faire? La langue comique de Molière étant et devant rester inimitable, l'auteur a pensé, en relisant les poëtes du XVIe *siècle d'abord, puis* Les Plaideurs, *le quatrième acte de* Ruy Blas *et l'admirable premier acte de* L'École des Journalistes, *qu'il ne serait pas impossible d'imaginer une nouvelle langue comique versifiée, appropriée à nos mœurs et à notre poésie actuelle, et qui procéderait du véritable génie de la versification française en cherchant dans la rime elle-même ses principaux moyens comiques.*

De plus il s'est souvenu que les genres littéraires arrivés à leur apogée ne sauraient mieux s'affirmer que par leur propre parodie, et il lui a semblé que ces essais de raillerie, même inhabiles, serviraient peut-être à mesurer les vigoureuses et puissantes ressources de notre poésie lyrique. N'est-ce pas parce que Les Orientales *sont des chefs-d'œuvre qu'elles donnent même à leurs cari-*

catures un fugitif reflet de beauté? Et, s'il était permis d'invoquer ici l'exemple de celui que nous devons toujours nommer à genoux, la Batracho-myomachie *ne fait-elle pas voir mieux que tous les commentaires possibles le rayonnement inouï et les aveuglantes splendeurs de l'*Iliade ?

Bellevue, janvier 1859.

PRÉFACE

— 1857 —

> Eh quoi ! s'écria-t-il, ce pont n'était-il donc pas assez beau lorsqu'il paraissait avoir été construit en jaspe ? Ne doit-on pas craindre d'y poser les pieds, maintenant qu'il nous apparaît comme un charmant et précieux assemblage d'émeraudes, de chrysophases et de chrysolithes ?
>
> GOETHE, *L'Homme à la Lampe.*

LES Éditeurs des *Odes funambulesques* ont-ils eu raison de rassembler en un volume ces feuilles volantes que le poète avait abandonnées comme un jouet pour la récréation des premières brises ? Voilà assurément des fantaisies plus que frivoles ; elles ne changeront en rien la face de la société, et elles ne se font même pas excuser, comme d'autres poëmes de ce temps, par le génie. Bien plus, la borne idéale qui marque les limites du bon goût y est à chaque instant franchie, et, comme le

remarque judicieusement M. Ponsard dans un vers qui survivrait à ses œuvres, si ses œuvres elles-mêmes ne devaient demeurer immortelles,

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite.

Plus de limite, en effet, c'est le pays des fleuves aurifères, des neiges éternelles, des forêts de fleurs. Voici l'héliante, l'asclépias, la mauve écarlate, la mousse blanche d'Espagne, les oiseaux-mouches, les troupeaux de buffalos et d'antilopes. Dans ces prairies ondulées, dans ces océans de verdure, habités aussi par des dindons, parcourus en tous sens par des Indiens coloriés d'une manière bizarre, notre homme, vêtu d'une bonne blouse de peau de daim et chaussé de mocassins aux semelles épaisses, chasse aux chevelures. Pourquoi la prairie parisienne n'aurait-elle pas son Henri Haller et son capitaine Mayne-Reid ? Il y a bien la question du sang humain; rassurez-vous, toutefois : dans le grand désert dont la Banque de France et la Monnaie sont les oasis, tout le monde est chauve, et ce seront des perruques seulement que l'ennemi de Navajoes en frac suspendra à sa ceinture. La balle de son rifle ne tuera que des mannequins à

épouvanter les oiseaux, s'il reste même de ces mannequins-là ! car les oiseaux sont devenus très-malins. Ils ont lu les chasses de M. Élzéar Blazs et celles de M. Viardot. Ils ont lu par la même occasion d'autres chasses et aussi quelques recueils d'ana ; si par hasard on les en priait bien fort, ils feraient leurs *Échos de Paris* et leur *Courrier de Paris* tout comme M. Edmond Texier ou M. Villemot.

« D'autres temps, d'autres oiseaux ! d'autres « oiseaux, d'autres chansons ! » murmure le divin Henri Heine, et il ajoute :

« Quel piaillement ! on dirait des oies qui ont « sauvé le Capitole !

« Quel ramage ! Ce sont des moineaux avec des « allumettes chimiques dans les serres qui se don- « nent des airs d'aigles portant la foudre de Ju- « piter. »

Eh bien, que ferez-vous, Argiens aux cnémides élégantes ? Attaquerez-vous ces moineaux et ces oies à grands coups de lance ? N'est-ce pas assez d'une sarbacane pour mettre en fuite une couvée de pierrots, et, quant aux volatiles plus graves, à ceux qui servent de point de comparaison pour exprimer

la majesté de Hèra aux bras de neige, il suffit sans doute de leur arracher de l'aile une plume pour écrire un mot. Un mot! n'est-ce pas beaucoup déjà, lorsque tant de messieurs affairés font un métier de cheval, et, les yeux crevés, tournent du matin au soir la roue d'un pressoir qui n'écrase rien?

Assurément ce temps-ci est un *autre temps;* ce qu'il appelle à grands cris, ce sont les oiseaux joyeux et libres; c'est la chanson bouffonne et la chanson lyrique. Lyrique, parce qu'on mourra de dégoût si l'on ne prend pas, de ci de là, un grand bain d'azur, et si l'on ne peut quelquefois, pour se consoler de tant de médiocrités, « rouler échevelés dans les étoiles »; bouffonne... tout simplement, mon Dieu! parce qu'il se passe autour de nous des choses très-drôles. De temps en temps Aristophane refait bien sa comédie de *Ploutos*, qu'il intitule *Mercadet,* ou une autre de ses comédies, qu'il intitule *Vautrin*, ou *Les Saltimbanques,* ou autrement; mais toutes sortes d'obstacles arrêtent le cours des représentations, car enfin l'art dramatique est dans le marasme. Et puis, à ces satires refaites après coup, il manque toujours la

parabase des *Oiseaux;* il manque les chœurs, ces Odes vivantes qui font passer des personnages aux spectateurs du drame la même coupe remplie jusqu'aux bords d'un vin réparateur. En quelle langue peut-on s'écrier aujourd'hui sur un théâtre : « Faibles humains, semblables à la feuille légère, « impuissantes créatures pétries de limon et pri- « vées d'ailes, pauvres mortels condamnés à une « vie éphémère et fugitive comme l'ombre ou « comme un songe léger, écoutez les oiseaux, êtres « immortels, aériens, exempts de vieillesse, occu- « pés d'éternelles pensées[1] ! » En quelle langue pourrions-nous dire aux boursiers, qui lisent dans leur stalle le cours de la Bourse : « L'Amour s'unis- « sant aux ténèbres du Chaos ailé engendra notre « race au sein du vaste Tartare, et la mit au jour « la première. Avant que l'Amour eût tout mêlé, « la race des immortels n'existait pas encore; « mais quand le mélange de toutes choses fut « accompli, alors parut le ciel, l'océan, la terre et « la race immortelle des Dieux. Ainsi nous sommes « beaucoup plus anciens que tous les Dieux. Nous

1. *Parabase des Oiseaux,* traduction de M. Artaud.

« sommes fils de l'Amour, mille preuves l'at-
« testent [1]. »

J'entre dans un théâtre de genre à l'instant précis où la salle croule sous les bravos. En effet, le rideau s'est levé sur un décor aussi hideux qu'un véritable salon bourgeois. Aux fenêtres, de vrais rideaux en *damas laine et soie* attachés avec de vraies torsades de passementerie à de vraies patères en cuivre estampé. Sur la cheminée, une vraie pendule de Richond. Puis de vrais meubles et une vraie lampe avec un vrai abat-jour rose en papier gaufré. Voici un vrai comédien qui met ses vraies mains dans ses vraies poches; il fume un vrai cigare; il dit : *Qu'est-ce que t'as?* comme un vrai commis de nouveautés; les applaudissements roulent comme un tonnerre, et la foule ne se sent pas d'aise. — « Avez-vous vu? Il fume un vrai « cigare! Il a une vraie culotte; regardez comme « il prend bien son chapeau! Il a dit : *J'aime Adèle,* « tout à fait comme M. Édouard que nous con- « naissons, lorsqu'il allait épouser Adèle! » Tu as raison, bon public. Tout cela est réel comme le

1. *Parabase des Oiseaux* traduction de M. Artaud.

papier timbré, le rhume de cerveau et le macadam. Les gens qui se promènent sur ce tréteau encombré de poufs, de fauteuils capitonnés et de chaises en laque, semblent en effet s'occuper de leurs affaires ; mais est-ce que je les connais, moi spectateur? Est-ce que leurs affaires m'intéressent? Je connais Hamlet, je connais Roméo, je connais Ruy Blas, parce qu'ils sont exaltés par l'amour, mordus par la jalousie, transfigurés par la passion, poursuivis par la fatalité, broyés par le destin. Ils sont des hommes, comme je suis un homme. Comme moi ils ont vu des lacs, des forêts, des grands chemins, des cieux constellés, des clairières argentées par la lune. Comme moi ils ont adoré, ils ont prié, ils ont subi mille agonies, la souffrance a enfoncé dans leurs cœurs les pointes de mille glaives. Mais comment connaîtrais-je ces bourgeois nés dans une boîte? Ils ont, me direz-vous, les mêmes tracas que moi, de l'argent à gagner et à placer, des termes à payer, des remèdes à acheter chez le pharmacien. Mais justement c'est pour oublier tous ces ennuis que je suis venu dans un théâtre! Que ces gens-là me soient étrangers, cela ne serait encore rien ; ce qu'il y a de pis,

c'est que je leur suis, moi, profondément étranger. Ils ne savent rien de moi, ils ne m'aiment pas, ils ne me plaignent pas quand je suis désolé, ils ne me consolent pas quand je pleure, ils ne souriraient guère de ce qui me fait rire aux éclats.

A chaque instant le chœur antique disait au spectateur : « Nous avons toi et moi la même « patrie, les mêmes Dieux, la même destinée ; c'est « ta pensée qui acère ma raillerie, c'est ton iro- « nie qui a fait éclater mon rire en notes d'or. » A défaut de chœur, Racine et Shakspeare disent cela eux-mêmes. Ils le disent à chaque vers, à chaque ligne, à chaque mot, tant leur âme individuelle est pénétrée, envahie et submergée par l'âme humaine. Mais aujourd'hui, même dans les œuvres où par hasard le génie comique éclate en liberté, l'auteur a toujours l'air de faire tous ces mots-là pour lui et de s'amuser tout seul. Il manque toujours le chœur, ou du moins ce mot, ce cri, ce signe qui invite à la communion fraternelle. Si le poëte des *Odes funambulesques* pouvait avouer un instant cette fatuité, nous dirions qu'il a voulu tenter comme des essais de chœurs pour *Vautrin*, pour *Les Saltimbanques*, pour *Jean Hiroux*, la

plus haute tragédie moderne, encore à faire. Il se serait efforcé de rompre la glace qui sépare de la foule quelques-unes des célébrités contemporaines, et de montrer violemment dans une ombre déchirée par un rayon de lumière leur côté humain et familier. En un mot, il aurait tâché de faire avec la Poésie, cet art qui contient tous les arts et qui a les ressources de tous les arts, ce que se propose la Caricature quand elle est autre chose qu'un barbouillage. Hâtons-nous de dire qu'il n'a biographié personne. Il n'a pas même vu extérieurement et de très-loin le mur qui environne la vie privée. Ceci est utile à constater, à un moment où, si cela continue, nous finirons par être dégoûtés même de Plutarque.

Ici la critique reprend la parole. — « Vous vou-« liez peindre votre temps, à la bonne heure. « Était-ce une raison pour marcher sur la tête et « pour vous vêtir d'oripeaux désordonnés et bi-« zarres? Est-ce pour peindre quelque chose, s'il « vous plaît, que vous affectez ces mètres extra-« vagants, ces césures effrontées, ces rimes d'une « sauvagerie enfantine? » Peut-être bien. Un homme qui est très-spirituel malgré sa réputation

d'homme d'esprit, M. Nestor Roqueplan, a défini notre époque par un seul mot très-éloquent : le Paroxysme. Selon lui, le grand caractère de notre âge complexe était celui-ci, que tout s'est élevé à un degré extrême d'intensité. Pour éclairer ce qu'éclairait autrefois la chandelle classique, il faut des orgies de gaz, des incendies, des fournaises et des comètes. On était riche avec dix mille livres de rente, et maintenant, si un banquier ne possède que dix millions de francs, chacun dit de lui : « Ce pauvre un tel n'est guère à son aise ! » Où il y avait du gris, nous mettons du vermillon pur, et nous trouvons que cela est encore bien gris. Nos écrivains sont si spirituels que leurs cheveux en tombent, nos femmes si éclatantes qu'elles font peur aux bœufs, nos voitures si fines qu'elles se cassent en mille miettes.

Lorsque le chroniqueur des *Nouvelles à la main* a imaginé sa définition, il ne se trompait certes pas et il y avait là quelque chose de bien observé. Il faut désormais faire un pas de plus. Nous en sommes toujours au paroxysme, mais au paroxysme de l'absurde. Bien entendu, nous parlons seulement ici du côté extérieur et pittoresque des

mœurs. Rien n'empêche et ne saurait empêcher l'essor de la Science, de la Poésie, du Génie dans toutes ses manifestations, enfin de ce qui est la vie même de la France. Mais l'existence dans la rue, le côté des choses qui sollicite l'observation superficielle est devenu essentiellement absurde et caricatural. Nous ressemblons tous à ces baladins qui, aux derniers jours du carnaval, jouent *Les Rendez-vous bourgeois* travestis, chacun portant un costume opposé à l'esprit de son rôle. Vous entrez dans le bureau d'un petit journal, vous y trouvez des vieillards qui regrettent le bon vieux temps; vous allez chez un acteur, vous le voyez en train de faire des chiffres; vous montez chez une courtisane, elle est abonnée au *Siècle*. Ce jeune homme adorable, fatal comme Lara et habillé comme Brummel, est un usurier. Ce monsieur qui tient ses livres de maison en partie double, et qui sert d'intermédiaire pour trouver de l'argent, c'est un poète. Mon domestique ne se contente plus d'être *mis dans la gazette;* il fait bâtir des maisons, et ce pauvre homme en habit râpé qui monte dans un omnibus est un duc plus ancien que les La Trimouille.

Il reste un descendant de Godefroy de Bouillon, il chante tous les chœurs de l'Opéra; et le dernier des comtes de Foix, M. Eugène Grailly, était acteur à la Porte-Saint-Martin. Un saltimbanque a récemment attaché son trapèze sous le pont suspendu qui domine la cataracte du Niagara, et, dans les variations du *Carnaval de Venise*, Mme Carvalho a montré qu'avec son gosier elle jouait du violon mieux que Paganini : après cela venez dire que la versification des *Odes funambulesques* est excessive ou imprudente! Sans parler des élus qui ont fait *Les Feuilles d'Automne, La Comédie de la Mort, Les Méditations, Rolla, Les Iambes, Éloa, Les Ternaires, Les Fleurs du Mal,* et d'autres beaux livres, il y a ici deux écrivains qui possèdent des natures essentiellement poétiques, ce sont MM. Louis Veuillot et Proudhon, les deux implacables adversaires de la poésie et des poëtes. Dans un morceau merveilleux d'inspiration lyrique, M. Proudhon, qui n'a jamais lu un vers, s'est rencontré, presque idée pour idée, avec *Les Litanies de Satan*, de M. Charles Baudelaire. Dans *Corbin et d'Aubecourt*, M. Louis Veuillot a donné une page digne de Burns : c'est la description de

la cour d'une vieille maison dans le faubourg Saint-Germain, avec son puits à la serrurerie ouvragée et son lilas délicieusement fleuri sur un tronc antique.

Les cordonniers font des romans, les notaires et les maîtres d'écriture ventrus se moquent de M. Prudhomme, les vices d'Herpillis, de Léontion, de Danaë et d'Archeanassa sont tombés aux cuisinières, et après avoir très-spirituellement égayé *Le Charivari, Le Corsaire,* le *Figaro* et *Le Tintamarre,* les plaisanteries contre la tragédie ont été accaparées par des imbéciles. S'il plaît donc à Daumier, en ses figures énergiques et puissantes, de tracer un pan d'habit un peu trop tordu par le vent du nord ou une main qui ait presque six doigts, il n'y a vraiment pas là de quoi fouetter un chat. Les enthousiastes du comique rimé, qui regrettent amèrement de l'avoir vu disparaître de notre poésie après *Les Plaideurs*, savent quelles difficultés surhumaines notre versification oppose à l'artiste qui veut faire vibrer la corde bouffonne. Si l'on nous permet de retourner ici un mot célèbre, ils savent combien il est inouï de pouvoir rester fougueux sur un cheval calme. Le problème

assurément n'est pas résolu dans le pauvre petit bouquin étrange que voici, improvisé au hasard et bribe par bribe à vingt époques différentes. Mais, tel qu'il est, il pourra sans doute distraire pendant dix minutes les amateurs de poésie et d'art : il y a eu dans tous les siècles beaucoup de livres dont on n'en pourrait pas dire autant, et qui ne valent pas une cigarette.

Pour ce qui regarde les formes spéciales imitées dans quelques pièces, est-il nécessaire de rappeler encore une fois que la parodie a toujours été un hommage rendu à la popularité et au génie? Nous croirions faire injure à nos lecteurs en supposant qu'il pût se trouver parmi eux une âme assez méchante pour voir dans ces jeux où un poëte obscur raille sa propre poésie, une odieuse attaque contre le père de la nouvelle poésie lyrique, contre le demi-dieu qui a façonné la littérature contemporaine à l'image de son cerveau, contre l'illustre et glorieux ciseleur des *Orientales*. Quant aux personnalités éparses dans ces pages éphémères, qui pourraient-elles raisonnablement courroucer? Nous le répétons de nouveau, ce ne sont et ce ne pouvaient être que des caricatures absolument fantas-

tiques. Or nous ne savons pas que ni M. Thiers, ni M. de Falloux, ni M. Louis Blanc, ni M. de Montalembert, ni M. Proudhon, ni tant d'hommes d'Etat et d'écrivains éminents se soient jamais fâchés à propos des singuliers profils que leur ont prêtés les dessinateurs humoristes. Il nous reste seulement le regret d'avoir cru à la lettre apocryphe signée Thomas Couture; mais notre javelot perdu n'aura même pas égratigné cette jeune gloire.

Un mot encore : les *Odes funambulesques* n'ont pas été signées, tout bonnement parce qu'elles ne valaient pas la peine de l'être. Et d'ailleurs, si l'on devait les restituer à leur véritable auteur, toutes les satires parisiennes, quelles qu'elles soient, ne porteraient-elles pas le nom du facétieux inconnu qui s'appelle TOUT LE MONDE? Enfin, ennemi lecteur, avant de condamner ce fragile essai de pamphlet en rythmes, et de le jeter dédaigneusement à la corbeille avec le dernier numéro du *Réalisme*, songe que la Satire magistrale de Boileau ne peut plus servir en 1857, ni même plus tard, comme arme du moins. Heureux celui qui pourrait non pas trouver, non pas compléter, mais seulement

fixer pour quelques jours au point où elle est parvenue la formule rimée de notre esprit comique! Sommes-nous sûrs que les chevaux indomptés ne viendront plus jamais mordre l'écorce de nos jeunes arbres? Eh bien, le jour où cette fatalité planerait sur nous, le jour où se lèvera haletant, courroucé et terrible, le chanteur d'Odes qui sera le Tyrtée de la France ou son fougueux Théodore Kerner, s'il cherche la langue de l'Iambe armé de clous dans *Le Ménage Parisien* ou dans *L'Honneur et l'Argent,* il ne l'y trouvera pas; ce n'est pas dans le sang du lapin ou du pigeon gris que le guerrier libre du pays des fleuves empoisonne ses flèches vengeresses.

Février 1857.

ODES

FVNAMBVLESQVES

GAIETÉS

La Corde roide.

Du temps que j'en étais épris,
Les lauriers valaient bien leur prix.
A coup sûr on n'est pas un rustre
Le jour où l'on voit imprimés
Les poèmes qu'on a rimés :
Heureux qui peut se dire illustre !

Moi-même un instant je le fus.
J'ai comme un souvenir confus
D'avoir embrassé la Chimère.
J'ai mangé du sucre candi
Dans les feuilletons du lundi :
Ma bouche en est encore amère.

Quittons nos lyres, Érato !
On n'entend plus que le râteau
De la roulette et de la banque ;
Viens devant ce peuple qui bout
Jouer du violon debout
Sur l'échelle du saltimbanque !

Car, si jamais ses yeux vermeils
Ne sont las de voir les soleils
Sans baisser leurs fauves paupières,
Le poète n'est pas toujours
En train de réjouir les ours
Et de civiliser les pierres.

En vain les accords de sa voix
Ont charmé les monstres; parfois
Loin des flots sacrés il émigre,
Las, sinon guéri de prêcher
L'amour aux côtes du rocher
Et la douceur aux dents du tigre.

Il se demande s'il n'est plus,
Sous les vieux arbres chevelus
De cette France que nous sommes,
De l'Océan au pont de Kehl,
Un déguisement sous lequel
On puisse parler à des hommes;

Et, voulant protester du moins
Devant les immortels témoins
En faveur des Dieux qu'on renie,
Quoique son âme soit ailleurs,
Il te prend tes masques railleurs
Et ton rire, ô sainte Ironie!

Alors, sur son triste haillon
Il coud des morceaux de paillon,
Pour que dans ce siècle profane,
Fût-ce en manière de jouet,
On lui permette encor le fouet
De son aïeul Aristophane.

Et d'une lieue on l'aperçoit
En souliers rouges ! Mais qu'il soit
Un héros sublime ou grotesque ;
O Muse ! qu'il chasse aux vautours,
Ou qu'il daigne faire des tours
Sur la corde funambulesque,

Tribun, prophète ou baladin,
Toujours fuyant avec dédain
Ces pavés que le passant foule,
Il marche sur les fiers sommets
Ou sur la corde ignoble, mais
Au-dessus des fronts de la foule.

Septembre 1856.

La Ville enchantée.

Il est de par le monde une cité bizarre,
Où Plutus en gants blancs, drapé dans son manteau,
Offre une cigarette à son ami Lazare,
Et l'emmène souper dans un parc de Wateau.

Les centaures fougueux y portent des badines ;
Et les dragons, au lieu de garder leur trésor,
S'en vont sur le minuit, avec des baladines,
Faire un maigre dîner dans une maison d'or.

C'est là que parle et chante avec des voix si douces,
Un essaim de beautés plus nombreuses cent fois,
En habit de satin, brunes, blondes et rousses,
Que le nombre infini des feuilles dans les bois !

O pourpres et blancheurs! neiges et rosiers! L'une,
En découvrant son sein plus blanc que la Jung-Frau,
Cause avec Cyrano, qui revient de la lune,
L'autre prend une glace avec Cagliostro.

C'est le pays de fange et de nacre de perle;
Un tréteau sur les fûts du cabaret prochain,
Spectacle où les décors sont peints par Diéterle,
Cambon, Thierry, Séchan, Philastre et Despléchin;

Un théâtre en plein vent, où, le long de la rue,
Passe, tantôt de face et tantôt de profil,
Un mimodrame avec des changements à vue,
Comme ceux de Gringore et du céleste Will.

Là, depuis Idalie, où Cypris court sur l'onde
Dans un coupé de nacre attelé d'un dauphin,
Vous voyez défiler tous les pays du monde
Avec un air connu, comme chez Séraphin.

La Belle au bois dormant, sur la moire fleurie
De la molle ottomane où rêve le chat Murr,
Parmi l'air rose et bleu des feux de la féerie
S'éveille après cent ans sous un baiser d'amour.

La Chinoise rêveuse, assise dans sa jonque,
Les yeux peints et les bras ceints de perles d'Ophir,
D'un ongle de rubis rose comme une conque
Agace sur son front un oiseau de saphir.

Sous le ciel étoilé, trempant leurs pieds dans l'onde
Que parfument la brise et le gazon fleuri,
Et d'un bois de senteur couvrant leur gorge blonde,
Dansent à s'enivrer les bibiaderi.

Là, belles des blancheurs de la pâle chlorose,
Et confiant au soir les rougeurs des aveux,
Les vierges de Lesbos vont sous le laurier-rose
S'accroupir dans le sable et causer deux à deux.

La reine Cléopâtre, en sa peine secrète,
Fière de la morsure attachée à son flanc,
Laisse tomber sa perle au fond du vin de Crète,
Et sa pourpre et sa lèvre ont des lueurs de sang.

Voici les beaux palais où sont les hétaïres,
Sveltes lys de Corinthe et roses de Milet,
Qui, dans des bains de marbre, au chant divin des lyres,
Lavent leurs corps sans tache avec un flot de lait.

Au fond de ces séjours à pompe triomphale,
Où brillent aux flambeaux les cheveux de maïs,
Hercule enrubanné file aux genoux d'Omphale,
Et Diogène dort sur le sein de Laïs.

Salut, jardin antique, ô Tempé familière
Où le grand Arouet a chanté Pompadour,
Où passaient avant eux Louis et La Vallière,
La lèvre humide encor de cent baisers d'amour!

C'est là que soupiraient aux pieds de la dryade,
Dans la nuit bleue, à l'heure où sonne l'angelus,
Et le jeune Lauzun, fier comme Alcibiade,
Et le vieux Richelieu, beau comme Antinoüs.

Mais ce qui me séduit et ce qui me ramène
Dans la verdure, où j'aime à soupirer le soir,
Ce n'est pas seulement Phyllis et Dorimène,
Avec sa robe d'or que porte un page noir.

C'est là que vit encor le peuple des statues
Sous ses palais taillés dans les mélèzes verts,
Et que le chœur charmant des Nymphes demi-nues
Pleure et gémit avec la brise des hivers.

Les Naïades sans yeux regardent le grand arbre
Pousser de longs rameaux qui blessent leurs beaux seins,
Et, sur ces seins meurtris croisant leurs bras de marbre,
Augmentent d'un ruisseau les larmes des bassins.

Aujourd'hui les wagons, dans ces steppes fleuries,
Devancent l'hirondelle en prenant leur essor,
Et coupent dans leur vol ces suaves prairies,
Sur un ruban de fer qui borde un chemin d'or.

Ailleurs, c'est le palais où Diane se dresse
Ayant sur son front pur la blancheur des lotus,
Pour lequel Titien a donné sa maîtresse,
Où Phidias a mis les siennes, ses Vénus !

Et maintenant, voici la coupole féerique
Où, près des flots d'argent, sous les lauriers en fleurs,
Le grand Orphée apporte à la Grèce lyrique
La lyre que Sappho baignera dans les pleurs.

O ville où le flambeau de l'univers s'allume !
Aurore dont l'œil bleu, rempli d'illusions,
Tourné vers l'Orient, voit passer dans sa brume
Des foyers de splendeur étoilés de rayons !

Ce théâtre en plein vent bâti dans les étoiles,
Où passent à la fois Cléopâtre et Lola,
Où défile en dansant, devant les mêmes toiles,
Un peuple chimérique en habit de gala;

Ce pays de soleil, d'or et de terre glaise,
C'est la mélodieuse Athènes, c'est Paris,
Eldorado du monde, où la fashion anglaise
Importe deux fois l'an ses tweeds et ses paris.

Pour moi, c'est dans un coin du salon d'Aspasie,
Sur l'album éclectique où, parmi nos refrains,
Phidias et Diaz ont mis leur fantaisie,
Que je rime cette ode en vers alexandrins.

Septembre 1845.

La belle Véronique.

Ce fut un beau souper, ruisselant de surprises.
Les rôtis, cuits à point, n'arrivèrent pas froids ;
Par ce beau soir d'hiver, on avait des cerises
Et du johannisberg, ainsi que chez les rois.

Tous ces amis joyeux, ivres, fiers de leurs vices,
Se renvoyaient les mots comme un clair tambourin ;
Les dames, cependant, suçaient des écrevisses
Et se lavaient les doigts avec le vin du Rhin.

Après avoir posé son verre encore humide,
Un tout jeune homme, épris de songes fabuleux,
Beau comme Antinoüs, mais quelque peu timide,
Suppliait dans un coin sa voisine aux yeux bleus.

Ce fut un grand régal pour la troupe savante
Que cette bergerie, et les meilleurs plaisants
Se délectaient de voir un fou croire vivante
Véronique aux yeux bleus, ce joujou de quinze ans.

Mais l'heureux couple avait, parmi ce monde étrange,
L'impassibilité des Olympiens ; lui,
Savourant la démence et versant la louange,
Elle, avalant sa perle avec un noble ennui.

L'ardente causerie agitait ses crécelles
Sur leurs têtes ; pourtant, quoi qu'il en pût coûter,
Ils avaient les regards si chargés d'étincelles
Que chacun à la fin se tut pour écouter.

— « Vraiment ? jusqu'à mourir ! » s'écriait Véronique,
En laissant flamboyer dans la lumière d'or
Ses dents couleur de perle et sa lèvre ironique ;
Et si je vous disais : « Je veux le Koh-innor ? »

(Elle jetait au vent sa tête fulgurante,
Pareille à la toison d'une angélique miss
Dont l'aile des steam-boats à la mer de Sorrente
Emporte avec fierté les cargaisons de lys !)

— « Chère âme, » répondit le rêveur sacrilége,
« J'irais la nuit, tremblant d'horreur sous un manteau,
Blême et pieds nus, voler ce talisman, dussé-je
Ensuite dans le cœur m'enfoncer un couteau. »

Cette fois, par exemple, on éclata. Le rire,
Sonore et convulsif, orageux et profond,
Joyeux jusqu'à l'extase et gai jusqu'au délire,
Comme un flot de cristal montait jusqu'au plafond.

C'est un hôte ébloui, qui toujours nous invite.
La fille d'Ève eut seule un éclair de pitié ;
Elle baisa les yeux de l'enfant, et bien vite
Lui dit, en se penchant dans ses bras à moitié :

— « Ami, n'emporte plus ton cœur dans une orgie.
Ne bois que du vin rouge, et surtout lis Balzac.
Il fut supérieur en physiologie
Pour avoir bien connu le fond de notre sac.

Ici, comme partout, l'expérience est chère.
Crois-moi, je ne vaux pas la bague de laiton
Si brillante jadis à mon doigt de vachère,
Dans le bon temps des gars qui m'appelaient Gothon ! »

Novembre 1858.

Mascarades.

Le Carnaval s'amuse !
Viens le chanter, ma Muse,
En suivant au hasard
Le bon Ronsard !

Et d'abord, sur ta nuque,
En dépit de l'eunuque,
Fais flotter tes cheveux
Libres de nœuds !

Chante ton dithyrambe
En laissant voir ta jambe
Et ton sein arrosé
D'un feu rosé.

Laisse même, ô Déesse,
Avec ta blonde tresse,
Le maillot des Keller
Voler en l'air !

Puisque je congédie
Les vers de tragédie,
Laisse le décorum
Du blanc peplum,

La tunique et les voiles
Semés d'un ciel d'étoiles,
Et les manteaux épars
A Saint-Ybars !

Que ses vierges plaintives,
Catholiques ou juives,
Tiennent des sanhédrins
D'alexandrins !

Mais toi, sans autre insigne
Que la feuille de vigne
Et les souples accords
De ton beau corps,

Laisse ton sein de neige
Chanter tout le solfège
De ses accords pourprés,
Mieux que Duprez !

Ou bien, mon adorée,
Prends la veste dorée
Et le soulier verni
De Gavarni !

Mets ta ceinture, et plaque
Sur le velours d'un claque
Les rubans querelleurs
Jonchés de fleurs !

Fais, sur plus de richesses
Que n'en ont les duchesses,
Coller jusqu'au talon
Le pantalon !

Dans tes lèvres écloses
Mets les cris et les poses
Et les folles ardeurs
Des débardeurs !

Puis, sans peur ni réserve,
Réchauffant de ta verve
Le mollet engourdi
De Brididi,

Sur tes pas fiers et souples
Traînant cent mille couples,
Montre-leur jusqu'où va
La redowa,

Et dans le bal féerique,
Hurle un rythme lyrique
Dont tu feras cadeau
A Pilodo !

Tapez, pierrots et masques,
Sur vos tambours de basques !
Faites de vos grelots
Chanter les flots !

Formidables orgies,
Suivez sous les bougies
Les sax aux voix de fer
Jusqu'en enfer !

Sous le gaz de Labeaume
Hurrah ! suivez le heaume
Et la cuirasse d'or
De Mogador !

Et madame Panache,
Dont le front se harnache
De douze ou quinze bouts
De marabouts !

Au son de la musette
Suivez Ange et Frisette,
Et ce joli poupon,
Rose Pompon !

Et Blanche aux belles formes,
Dont les cheveux énormes
Ont été peints, je crois,
Par Delacroix !

De même que la Loire
Se promène avec gloire
Dans son grand corridor
D'argent et d'or,

Sa chevelure rousse
Coule, orgueilleuse et douce ;
Elle épouvanterait
Une forêt.

Chantez, Musique et Danse !
Que le doux vin de France
Tombe dans le cristal
Oriental !

Pas de pudeur bégueule !
Amis ! la France seule
Est l'aimable et divin
Pays du vin !

Laissons à l'Angleterre
Ses brouillards et sa bière !
Laissons-la dans le gin
Boire le spleen !

Que la pâle Ophélie,
En sa mélancolie,
Cueille dans les roseaux
Les fleurs des eaux !

Que, sensitive humaine,
Desdémone promène
Sous le saule pleureur
Sa triste erreur !

Qu'Hamlet, terrible et sombre
Sous les plaintes de l'ombre,
Dise, accablé de maux :
« Des mots ! des mots ! »

Mais nous, dans la patrie
De la galanterie,
Gardons les folles mœurs
Des gais rimeurs !

Fronts couronnés de lierre,
Gardons l'or de Molière,
Sans prendre le billon
De Crébillon !

C'est dans notre campagne
Que le pâle champagne
Sur les coteaux d'Aï
Mousse ébloui !

C'est sur nos tapis d'herbe
Que le soleil superbe
Pourpre, frais et brûlants,
Nos vins sanglants !

C'est chez nous que l'on aime
Les verres de Bohême
Qu'emplit d'or et de feu
Le sang d'un Dieu !

Donc, ô lèvres vermeilles,
Buvez à pleines treilles
Sur ces coteaux penchants,
Pères des chants !

Poésie et Musique,
Chantez l'amour physique
Et les cœurs embrasés
Par les baisers !

Chantons ces jeunes femmes
Dont les épithalames
Attirent vers Paris
Tous les esprits !

Chantons leur air bravache
Et leur corset sans tache
Dont le souple basin
Moule un beau sein;

Leur col qui se chiffonne
Sur leur robe de nonne,
Leurs doigts collés aux gants
Extravagants;

Leur chapeau dont la grâce
Pour toujours embarrasse,
Avec son air malin,
Vienne et Berlin;

Leurs peignoirs de barège
Et leurs jupes de neige
Plus blanches que les lys
D'Amarillys;

Leurs épaules glacées,
Leurs bottines lacées
Et leurs jupons tremblants
Sur leurs bas blancs!

Chantons leur courtoisie!
Car ni l'Andalousie,
Ni Venise, les yeux
Dans ses flots bleus,

Ni la belle Florence
Où, dans sa transparence,
L'Arno prend les reflets
De cent palais,

Ni l'odorante Asie,
Qui, dans sa fantaisie,
Tient d'un doigt effilé
Le narghilé,

Ni l'Allemagne blonde
Qui, sur le bord de l'onde,
Ceint des vignes du Rhin
Son front serein,

N'ont dans leurs rêveries
Vu ces lèvres fleuries,
Ces croupes de coursier,
Ces bras d'acier,

Ces dents de bête fauve,
Ces bras faits pour l'alcôve,
Ces grands ongles couleur
De rose en fleur,

Et ces amours de race
Qu'Anacréon, Horace
Et Marot enchantés,
Eussent chantés !

Janvier 1846.

Premier Soleil.

Italie, Italie, ô terre où toutes choses
Frissonnent de soleil, hormis tes méchants vins !
Paradis où l'on trouve avec des lauriers-roses
Des sorbets à la neige et des ballets divins !

Terre où le doux langage est rempli de diphthongues !
Voici qu'on pense à toi, car voici venir mai,
Et nous ne verrons plus les redingotes longues
Où tout parfait dandy se tenait enfermé.

Sourire du printemps, je t'offre en holocauste
Les manchons, les albums et le pesant castor.
Hurrah ! gais postillons, que les chaises de poste
Volent, en agitant une poussière d'or !

Les lilas vont fleurir, et Ninon me querelle,
Et ce matin j'ai vu mademoiselle Ozy
Près des Panoramas déployer son ombrelle :
C'est que le triste hiver est bien mort, songez-y !

Voici dans le gazon les corolles ouvertes,
Le parfum de la sève embaumera les soirs,
Et devant les cafés, des rangs de tables vertes
Ont par enchantement poussé sur les trottoirs.

Adieu donc, nuits en flamme où le bal s'extasie !
Adieu, concerts, scotishs, glaces à l'ananas ;
Fleurissez maintenant, fleurs de la fantaisie,
Sur la toile imprimée et sur le jaconas !

Et vous, pour qui naîtra la saison des perverches,
Rendez à ces zéphyrs que voilà revenus,
Les légers mantelets avec les robes blanches,
Et dans un mois d'ici vous sortirez bras nus !

Bientôt, sous les forêts qu'argentera la lune,
S'envolera gaîment la nouvelle chanson ;
Nous y verrons courir la rousse avec la brune,
Et Musette et Nichette avec Mimi Pinson !

Bientôt tu t'enfuiras, ange Mélancolie,
Et dans le Bas-Meudon les bosquets seront verts.
Débouchez de ce vin que j'aime à la folie,
Et donnez-moi Ronsard, je veux lire des vers.

Par ces premiers beaux jours la campagne est en fête
Ainsi qu'une épousée, et Paris est charmant.
Chantez, petits oiseaux du ciel, et toi, poète,
Parle ! nous t'écoutons avec ravissement.

C'est le temps où l'on mène une jeune maîtresse
Cueillir la violette avec ses petits doigts,
Et toute créature a le cœur plein d'ivresse,
Excepté les pervers et les marchands de bois !

Avril 1854.

La Voyageuse.

Masques et visages...
GAVARNI.

A CAROLINE LETESSIER

I

Au temps des pastels de Latour,
Quand l'enfant-dieu régnait au monde
Par la grâce de Pompadour,
Au temps des beautés sans seconde ;

Au temps féerique où, sans mouchoir,
Sur les lys que Lancret dessine
Le collier de taffetas noir
Lutte avec la mouche assassine;

Au temps où la Nymphe du vin
Sourit sous la peau de panthère,
Au temps où Wateau le divin
Frète sa barque pour Cythère;

En ce temps fait pour les jupons,
Les plumes, les rubans, les ganses,
Les falbalas et les pompons;
En ce beau temps des élégances,

Enfant blanche comme le lait,
Beauté mignarde, fleur exquise,
Vous aviez tout ce qu'il fallait
Pour être danseuse ou marquise.

Ces bras purs et ce petit corps,
Noyés dans un frou-frou d'étoffes,
Eussent damné par leurs accords
Les abbés et les philosophes.

Vous eussiez aimé ces bichons
Noirs et feu, de race irlandaise,
Que l'on porte dans les manchons
Et que l'on peigne et que l'on baise.

La neige au sein, la rose aux doigts,
Boucher vous eût peinte en Diane
Montrant sa cuisse au fond du bois
Et pliant comme une liane,

Et Clodion eût fait de vous
Une provocante faunesse
Laissant mûrir au soleil roux
Les fruits pourprés de sa jeunesse !

Car sur les lèvres vous avez
La malicieuse ambroisie
De tous ces paradis rêvés
Au siècle de la fantaisie,

Et, nonchalante Dalila,
Vous plaisez par la morbidesse
D'une nymphe de ce temps-là,
Moitié nonne et moitié déesse.

Vos cheveux aux bandeaux ondés
Récitent de leur onde noire
Des madrigaux dévergondés
A votre visage d'ivoire,

Et, ravis de ce front si beau,
Comme de vertes demoiselles,
Tous les enfants porte-flambeau
Vous suivent en battant des ailes.

Tous ces petits culs-nus d'Amours,
Groupés sur vos pas, Caroline,
Ont soin d'embellir vos atours
Et d'enfler votre crinoline,

Et l'essaim des Jeux et des Ris,
Doux vol qui folâtre et se joue,
Niche sous la poudre de riz
Dans les roses de votre joue.

Vos sourcils touffus, noirs, épais,
Ont des courbes délicieuses
Qui nous font songer à la paix
Sous les forêts silencieuses,

Et les écharpes de vos cils
Semblent avoir volé leurs franges
A la terre des alguazils,
Des manolas et des oranges.

II

Au fait, vous avez donc été,
Loin de nos boulevards moroses,
Pendant tout ce dernier été,
Sous les buissons de lauriers-roses ?

Le fier soleil du Portugal
Vous tendait sa lèvre obstinée
Et faisait son meilleur régal
Avec votre peau satinée.

Mais vous, tordant sur l'éventail
Vos petits doigts aux blancheurs mates.
Vous découpiez Scribe en détail
Pour les rois et les diplomates;

Et, digne d'un art sans rivaux,
Pour charmer les chancelleries,
Vous avez traduit Marivaux
En mignonnes espiègleries.

C'est au mieux ! L'astre des cieux clairs
Qui fait grandir le sycomore
Vous a donné des jolis airs
De Bohémienne et de More.

Vous avez pris, toujours riant,
Dans cet éternel jeu de barres,
La volupté de l'Orient
Et le goût des bijoux barbares,

Et vous rapportez à Paris,
Ville de toutes les décences,
Les molles grâces des houris
Ivres de parfums et d'essences.

C'est bien encor ! même à Turin
Menez Clairville, puisqu'on daigne
Nous demander un tambourin
Là-bas, chez le roi de Sardaigne.

Mais pourtant ne nous laissez pas
Nous consumer dans les attentes!
Arrêtez une fois vos pas
Chez nous, et plantez-y vos tentes.

Tout franc, pourquoi mettre aux abois
Cet Éden, où le lion dîne
Chaque jour de la biche au bois
Et soupe de la musardine?

Valets de cœur et de carreau
Et boyards aux fourrures d'ourses,
Loin de vous, sachez-le, Caro,
Tout s'ennuie, au bal comme aux courses.

Vous nous disputez les rayons
Avec des haines enfantines,
Et jamais plus nous ne voyons
Que les talons de vos bottines.

Songez-y! Vous cherchez pourquoi
Ma muse, qui n'est pas méchante,
M'ordonne de me tenir coi
Et ne veut plus que je vous chante?

C'est que vos regards inhumains
Ont partout des intelligences,
Et tout le long des grands chemins
Vont arrêter les diligences.

Février 1858.

ÉVOHÉ

NÉMÉSIS INTÉRIMAIRE

Éveil.

Puisque la *Némésis,* cette vieille portière,
Court en poste et regarde à travers la portière
Des arbres fabuleux faits comme ceux de Cham,
Laissons Chandernagor, Pékin, Bagdad ou Siam
Posséder ses appas, vieux comme sainte Thècle,
Et désabonnons-nous le plus possible au *Siècle.*
Ne pleure pas, public qui lis encor des vers.
Je ne te dirai pas : Les raisins sont trop verts ;

Et, quant à s'en passer, je sais ce qu'on y risque ;
J'ai fait pour toi l'achat d'une jeune odalisque.
Celle qui part était infirme à force d'ans :
Elle boitait ; la mienne a ses trente-deux dents,
L'œil vif, le jarret souple : elle est blanche, elle est nue,
Charmante, bonne fille, et de plus inconnue.
  Elle a le col de cygne et les trente beautés
Que la Grèce exigeait de ses divinités,
Et ce ne sont partout, sous sa robe qui pouffe,
Que cheveux d'or, que lys et que roses en touffe.
La voilà présentée, et, mon bras sous le sien,
Nous allons tous les deux, pareils au groupe ancien
D'une jeune bacchante agaçant un satyre,
Du mieux que nous pourrons jouer à la satire.
Nous savons, aussi bien que feu Barthélemy,
Sur sa lyre à dix voix trouver l'*ut* et le *mi*.
Puisqu'il a pris enfin la poudre d'escampette,
O ma folle, ô ma Muse, embouche ta trompette
Qui fouette les carreaux comme un clairon de Sax;
Sur ton front chevelu mets le casque d'Ajax,
Galope et fais claquer sur les peaux les plus chères
Ton fouet et son pommeau ciselé par Feuchères !
  Lesbienne rêveuse, éprise de Phyllis,
Tu n'as pas, il est vrai, célébré S..... .,

Ni fait de Giraudeau ton souteneur en titre;
Ni dans des vers gazés, qui font rougir un pitre,
Fait éclore, en prenant la flûte et le tambour,
Un édit paternel pour les filles d'amour;
Ni, comme l'Amphion de ces pignons godiches,
Fait surgir à ta voix les colonnes-affiches.
Mais enfin, c'est par toi qu'un jour le Triolet
Ressuscita des morts et resta ce qu'il est,
Et, pour mieux mettre à vif nos modernes Linière,
Devint une épigramme aiguisée en lanière;
On a su par toi seule, en ce Paris élu,
Ce que valent Néraut, Tassin et Gredelu;
Sur ton Rondeau tel barde, imprimé vif chez Claye,
S'est vu traîner vivant comme sur une claie,
Et par toi ce bel âge apprit, en même temps,
Qu'un nouvel Archiloque est âgé de huit ans.
Vois, le siècle est superbe et s'offre au satirique:
Géronte dans le sac attend les coups de trique,
Et sera trop heureux, Muse aux regards sereins,
Si tu lui fais l'honneur de lui casser les reins.
Regarde autour de toi ces mille nids d'insectes
Qui fourmillent en paix dans des fanges suspectes,
Et que tu vas fouler aux pieds de ton coursier!
Messaline, ta sœur, l'amante aux bras d'acier,

De qui trois cents Romains composaient l'ordinaire,
Ne serait aujourd'hui qu'une pensionnaire,
Et pourrait concourir pour le prix de vertu.
Les nôtres ont un Claude imbécile et tortu,
Qui, toujours généreux au degré nécessaire,
Pour les faire oublier donne tant par ulcère.
Quelle est la Cléopâtre à trois cents francs par mois,
Dont l'Antoine en gants blancs, venu de l'Angoumois,
Ne prenne pas plaisir à voir fondre sa perle?
Dès qu'Antoine est à sec, plus joyeuse qu'un merle,
Cléopâtre s'enfuit sur l'aile d'un steamer,
Et, de Waterloo-Road affrontant la rumeur,
Puise à ces fonds secrets que, pour ses amourettes,
La perfide Albion avance à nos lorettes.
Demande au soleil d'or, qui mûrit les cotons,
Combien notre Opéra, refuge de gothons,
En dévore en un soir pour un ballet féerique,
Et demande à Sappho, la Lélia lyrique,
Dont la lèvre du vent rougit les froids appas,
Si, par quelque hasard, elle ne saurait pas
Quels timides aveux et quelles confidences,
Au mépris de l'archet enragé pour les danses,
Nos petites Laïs, dans les coins hasardeux,
Au bal Valentino chuchotent deux à deux?

Alcippe a le renom d'un homme littéraire.
Il gagne peu d'argent. Est-il pauvre? Au contraire.
Sa femme, une poupée aux petits airs souffrants,
En cailloux de princesse a deux cent mille francs,
Et, dès le grand matin, porte pour ses sorties
Des bottines de soie en couleurs assorties
A la robe du jour. Alcippe a deux landaus
Et de petits habits qui plissent sur le dos;
Madame a son lundi; c'est un groom en livrée
Qui porte à la Revue, à bon droit enivrée,
Les tartines d'Alcippe, et ces époux profonds
Ont leur loge au Gymnase et leur loge aux Bouffons.
Alcippe, homme de goût, poëte et dramatiste,
Est un original extrêmement artiste;
Il croit sincèrement devoir à son travail
Les dollars que madame a trouvés en détail
Sous les petits coussins d'une amie un peu mûre,
Dont pour aucun de nous le boudoir ne se mure.
Si pourtant le mari, que favorise un dieu,
Veut s'étonner, madame, en souriant un peu,
Répond qu'elle a gagné cet argent à la Bourse.
En peut-on à ce point méconnaître la source!
L'ange des actions, que chacun invoquait,
Manque à présent de tout, ainsi que Bilboquet;

Et la bourse où madame a gagné, c'est la nôtre :
C'est la maigreur des uns qui fait un ventre à l'autre.
Damon... Mais à quoi bon fatiguer votre voix?
Muse, n'essayons pas de peindre en une fois
Les immoralités de ce siècle bizarre.
Nous en avons de reste au quartier Saint-Lazare,
Pour remplir largement trois mille feuilletons.
Tant de taureaux de Crète et de serpents Pythons
Se dressent à l'envi dans ce grand marécage,
Que nous demanderons du temps pour mettre en cage
Ces monstres de féerie, et pour bien copier
Leurs langues de drap rouge et leurs yeux de papier.
Voyez les Auvergnats, les pairs, les gens de lettres,
Les Tom-Pouces âgés de quatre centimètres,
Le lézard-violon, le hanneton-verrier,
Le café de maïs, l'annonce Duveyrier,
Le journal vertueux, Aymé, dentiste équestre,
Et là-bas Mirliton qui s'érige en orchestre!
Hilbey! Carolina! Toussenel! le guano!
Et Mangin! et Clairville! et maître Chicoisneau!
Et la Bourse! et Madrid! et l'Odéon! et Rolle!
Et le nez de Guttiere! et Buloz! et l'École
Du Bon-Sens! et le Bal des Chiens! et le *Journal*
Des Chasseurs! Janin même, aidé de Juvénal,

Y perdrait son latin. Voyez, mademoiselle,
Ce qui vous reste à faire, et déployez du zèle.
  Quand, rouge de plaisir et les yeux étoilés,
Ton cheval et ton casque au vent échevelés,
On te verra courir, ô Muse jeune et folle !
Les critiques eux-mêmes, et les plus vieux, et Rolle,
Te suivront d'un regard lascif, ô mes amours!
Oubliant qu'ils sont vieux et le furent toujours!

Novembre 1845.

Les Théâtres d'enfants.

Bonsoir, chère Evohé. Comment vous portez-vous ?
Vous arrivez bien tard ! Comme vos yeux sont doux
Ce soir ! deux lacs du ciel ! et la robe est divine.
Quel écrin ! vous aimez Diaz, on le devine.
Vos poignets amincis sortent comme des fleurs
De cette mousseline aux replis querelleurs ;
Ce col simple est charmant, ce chapeau de peluche
Blanche, ce tour de tête avec son humble ruche,
Vous donnent, ma déesse, un air tout virginal,
Et chez vous Gavarni complète Juvénal.
Vous marcheriez sans bruit parmi les feuilles sèches,
Et si jamais l'enfant Eros manque de flèches,
Il vous demandera les cils de cet œil noir.
Quel dommage qu'il soit déjà samedi soir,

Et qu'il faille chanter, ô ma Muse folâtre!
Car je vous aurais dit : « Le feu brille dans l'âtre,
La verte salamandre y sautille en rêvant;
Laissons tomber la pluie et soupirer le vent,
Car les sophas sont doux loin des regards moroses,
Et nos verres de vin sont pleins de rayons roses. »
Mais Karr peut seul flâner aux grèves d'Étretat.
Un dieu ne nous fit pas ces loisirs : notre état,
C'est de fouetter au sang, comme Croquemitaine,
Tous les petits vauriens, d'une façon hautaine.
Nous leur faisons bien peur! Heureusement je vois
Que mon Croquemitaine, avec sa grosse voix,
Avale à belles dents les bonbons aux pistaches,
Porte des bas à jour et n'a pas de moustaches.
La moustache irait mal avec sa douce peau.
Mais nous perdons du temps! Jetez là ce chapeau,
La robe, les jupons; tirez cette baleine,
Ce bas de cachemire avec sa blanche laine;
Otez ce joyau d'or et ce petit collier.
Il faut, ma chère enfant, vous mettre en cavalier.
Nous allons dans un bouge où, tout le long du drame,
L'on est fort exposée en costume de femme.
Passez ce pantalon et ces bottines, qui
Viennent de chez Renard et de chez Sakoski;

Cachez votre beau sein dans un gilet bien juste.
Ce frac va déguiser tous les trésors du buste.
Bien. Maintenant, prenez, comme les plus ardents,
Le twine sur le bras et le cigare aux dents;
Faites mordre à propos par l'épingle inhumaine
Vos cheveux d'or. C'est tout. Venez, et Dieu nous mène!
Le Tartare des Grecs, où le cruel Typhon
Les cent gueules en feu paraît encor bouffon;
Tobolsk, la rue aux Ours, qui n'a pas de Philistes,
L'enfer, où pleureront les matérialistes,
La Thrace aux vents glacés, les monts Hymalaïa,
L'hôtel des Haricots, Saint-Cloud, Batavia,
Mourzouk, où l'on rôtit l'homme comme une dinde,
Les mines de Norwège et les grands puits de l'Inde,
Asile du serpent et du caméléon,
L'Etna, Botany-Bay, l'Islande et l'Odéon
Sont des Édens charmants et des pays du Tendre,
A côté de l'endroit où nous allons nous rendre.
Nulle part, fût-ce même au fond de la Cité,
L'Impudeur, la Débauche et la Lubricité,
La Luxure au front blanc creusé de cicatrices,
Et le Libertinage avec ses mille vices,
Ne dansèrent en chœur ballets plus triomphants!
C'est ce que l'on appelle un *Théâtre d'enfants.*

Figure-toi, lecteur, une boîte malsaine;
Des lauriers de papier couronnent l'avant-scène,
Et vous voyez se tordre avec un air moqueur
Des camaïeus bleu tendre à soulever le cœur.
Quatre violons faux grincent avec la flûte,
La clarinette beugle, et dans leur triste lutte
Le cornet à piston survient tout essoufflé,
Comme un cheval boiteux pris dans un champ de blé,
Et qui, les yeux hagards, s'enfuit avec démence.
Mais le rideau se lève et la pièce commence.
Des petits malheureux affublés d'oripeaux,
Infirmes, rabougris, et suant dans leurs peaux,
Récitent une prose à crier : « A la garde! »
Et brament des couplets d'une voix nasillarde.
Le scrofule a détruit les ailes de leur nez;
Leur joue est molle et tombe en plis désordonnés;
Les yeux tout chassieux prennent des tons d'absinthe,
Et l'épine dorsale a l'air d'un labyrinthe.
Ils sautent au hasard comme de petits faons.
Vous, homme simple et bon, rien qu'à voir ces enfants,
Estropiés sans doute et battus par leurs maîtres,
Vous les plaignez déjà, ces pauvres petits êtres!
Mais un monsieur bien mis, un abonné du lieu,
Qui hante la coulisse et fait le Richelieu,

Vous apprend que ces nains, dont la race fourmille,
Ont cinquante ans et sont des pères de famille.
Ils grisonnent ; ils sont comme vous, chers lecteurs,
Gardes nationaux, poètes, électeurs,
Et portent des faux cols ; c'est le vice précoce
Qui les a desséchés comme un pois dans sa cosse ;
Leur femme, déjà vieille, élève un rossignol,
Et l'un d'eux est orné de quelque ordre espagnol.
A ces mots, voyant clair dans ce honteux arcane,
Honnête citadin, vous prenez votre canne,
Et le sage parti, trois fois sage en effet,
De fuir en maudissant le maire et le préfet,
A moins que, comme nous, aimant l'allégorie,
Vous ne restiez pour voir la fantasmagorie.
C'est un spectacle heureux et d'un effet hardi.
Il ne vous montre pas la lune en plein midi,
Mais il donne le droit d'éteindre les chandelles
L'amour est libre alors et vole à tire-d'ailes,
Et l'on peut souhaiter un endroit écarté
Où de n'être pas chaise on ait la liberté.
Serrez-vous contre moi, chère Évohé, ma muse !
Voici l'heure où bientôt l'habit qui les abuse
Va devenir utile, abominablement.
Trois fois heureux encor si ce déguisement,

A dessein médité pour ce moment critique,
Peut éloigner de vous ce public éclectique!
Donc, à ces cris que pousse en mourant la vertu,
Honteuse de mourir sans avoir combattu,
Au bruit de ces soupirs qu'un faible écho répète,
Sauvons-nous au hasard sans tambour ni trompette!
Allons chez nous, ma mie, ô ma Muse à l'œil bleu!
Et, la main dans la main, lisons au coin du feu,
Cependant qu'au dehors le vent siffle et détonne,
Les Chants du crépuscule et *Les Feuilles d'automne*.
Car, tandis que là-bas, l'enfance, sous le fouet,
A de honteux vieillards sert de honteux jouet,
Il est doux de revoir, dans les odes écloses,
Les beaux petits enfants sourire avec les roses,
Et la mère au beau front pour ce charmant essaim
Répandre sans compter les perles de son sein;
Et d'écouter en soi chanter avec les heures
L'harmonieux concert des voix intérieures!

Décembre 1845.

L'Opéra turc.

Chère Évohé, voici le carnaval qui vient,
Et l'on danse à la fin du mois, s'il m'en souvient.
Je voulais vous montrer une chose divine,
Un domino charmant que Gavarni dessine,
Une surprise, enfin! Pourquoi venir le soir?
Nous n'avons même pas le temps de nous asseoir,
Quand j'aurais, pour rester sur ces divans sublimes,
Encor plus de raisons que vous n'avez de rimes!
Il faut partir. Prenez votre châle, Évohé.
Si je ne vous savais un cœur très dévoué,
Et de l'esprit à flots, si vous étiez bégueule,
Je vous engagerais à rester toute seule;
Car je crois qu'il s'agit d'aller, à pas de loup,
Attaquer un défaut que vous avez beaucoup.

Vous voyez trop souvent votre amie au king's-Charles...
Mais je ne veux savoir que ce dont tu me parles!
  Tortille tes cheveux avec des tresses d'or,
O ma Muse, et volons sur l'aile d'un condor
Jusqu'au pays féerique où les blanches sultanes
Baignent leurs corps polis à l'ombre des platanes,
Et s'enivrent le cœur aux chansons du harem
Sous les rosiers de Perse et de Jérusalem,
Tandis qu'en souriant, les esclaves tartares
Arrachent des soupirs à l'âme des guitares.
  Il était à Stamboul un théâtre enchanteur,
Dont le sultan lui-même était le directeur :
La Musique et ses voix, l'altière Poésie,
Les danses de l'Espagne et de la molle Asie
Enchantaient, par l'accord des rythmes bondissants,
Ce palais ébloui de feux resplendissants.
Or, le sultan, naguère, en ses jours d'allégresse,
Avait dormi longtemps chez les filles de Grèce,
Et, versant des parfums sous le ciel embaumé,
Ainsi que Magdeleine avait beaucoup aimé.
  Mais quand l'âge eut glacé tristement cette lave,
Il fut, à son hiver, l'esclave d'une esclave
Qui lui chantait le soir de doux airs espagnols,
D'une voix douce à faire envie aux rossignols.

Elle avait les langueurs des filles de la Gaule,
Soit qu'elle soupirât la romance du Saule,
Ou quelque chant d'amour plaintif ou singulier,
Sous l'habit provocant d'un jeune cavalier.
Mais sa pourpre, fatale aux amours des captives,
Buvait le sang vermeil des blanches et des Juives,
Et ses regards, emplis de force et de douceur,
Demandaient chaque mois la tête d'un danseur.

Lorsque la Favorite, avec ses airs de reine,
Apparaissait, portant la couronne sereine
Dont les lys enflammés ruisselaient en marchant,
Tout le peuple ébloui du ballet et du chant
Tremblait devant son doigt noyé dans la dentelle.
Un seul avait trouvé sa grâce devant elle,
Ardent comme un lion ou comme le simoun,
Un habile chanteur qu'on appelait Medjnoun.
Or, ce jeune homme avait la perle des maîtresses,
Une blanche houri qui, par ses longues tresses,
Jetait aux quatre vents tous les parfums d'Ophir,
Paupière aux sourcils noirs, prunelles de saphir,
Gazelle pour la grâce indolente des poses,
Nourmahal, dont la lèvre enamourait les roses.

Medjnoun se demandait quel ange au firmament
Avait fondu pour lui des cœurs de diamant,

Lorsque, par une nuit claire d'astres sans nombre,
Errant par les sentiers du jardin comme une ombre,
Près d'un kiosque doré, que les pâles jasmins
Et les lys aux yeux d'or entouraient de leurs mains,
Et sur lequel aussi dormaient dans la nuit brune
Les blancs rosiers baignés des blancs rayons de lune,
Par la fenêtre ouverte il entendit deux voix.
L'une disait (c'était la Favorite) : « Oh ! vois,
Ma Nourmahal ! jamais le cœur des jeunes hommes
Ne s'attendrit; mais nous, ma chère âme, nous sommes
Douces; nos longs cheveux sur nos seins endormis
Ont l'air en se mêlant de deux fleuves amis;
Les rayons de la nuit argentent nos pensées,
Lorsque, dans un hamac mollement balancées,
Entrelaçant nos bras, nous chantons deux à deux,
Ou que, nous confiant à des flots hasardeux,
Et laissant l'eau d'azur baiser nos gorges blondes,
Nous en dérobons l'or sous la moire des ondes. »
La Favorite alors, les yeux noyés de pleurs,
Voyait à chaque mot éclore mille fleurs
Sur le sein de l'enfant rougissante et sans voiles,
Et, le regard perdu dans ses yeux pleins d'étoiles
Comme les océans du ciel oriental,
Etait agenouillée aux pieds de Nourmahal,

Et Nourmahal honteuse, au bout de chaque phrase,
Ramenait sur son cou sa tunique de gaze.
— « Permettez, dit Medjnoun, entrant à la Talma,
Qu'ici je vous salue, et que j'emmène ma
Maîtresse ; il se fait tard, et notre chambre est prête. »
Medjnoun fut le jour même admis à la retraite.

O frères de don Juan ! dompteurs des flots amers,
Qui dérobez la perle au sein meurtri des mers,
Vous dont l'ardente lèvre eût bu jusqu'à la lie
Les mystères sacrés de Gnide et d'Idalie,
Avec vos doigts sanglants fouillez l'œuvre de Dieu,
Et vous ne trouverez jamais, sous le ciel bleu,
Si chaste lèvre, encor pleine de fleurs mi-closes,
Dont la pâle Amitié n'ait effeuillé les roses !

Toi qui, depuis longtemps, avec ton pied vainqueur,
As foulé pas à pas les replis de mon cœur,
Blonde Évohé ! tu sais si j'aime le théâtre.
Polichinelle seul peut me rendre idolâtre,
Et, lorsque nous prenons des billets au bureau,
C'est pour voir, par hasard, *Giselle* ou Deburau.
Pour la grande musique, elle est notre ennemie ;
Les Lauriers sont coupés et *J'aime mieux ma mie*,
Avec la *Kradoudja*, suffisent à nos vœux,
Et le moindre trio fait dresser nos cheveux.

Eh bien! ma pauvre fille, il faut parler musique!
La basse foudroyante et le ténor phthisique
Nous font l'œil en coulisse et demandent nos vers;
Duègne au nez de rubis, ingénue aux bras verts,
Ciel rouge, galonné de quinquets pour la frange,
Il faut décrire tout, jusqu'aux arbres orange.
La clarinette aspire à des canards écrits,
Et le bugle naissant nous réclame à grands cris.
Donc, samedi prochain nous dirons à l'Europe
Comme tombe le cèdre au niveau de l'hysope,
Et comment, et par quels joueurs d'accordéon,
L'Opéra, devenu pareil à l'Odéon,
A vu, depuis trois ans, aux stalles dédaignées,
S'empiler en monceau les toiles d'araignées;
Et comment il a fait, pour trouver un ténor,
Des voyages plus longs que tous ceux d'Anténor.
Après tous nos malheurs et ton frac mis en loques,
Tu dois haïr Thalie et toutes ses breloques;
Mais si tu peux encor me suivre sans frémir,
Je te promets ce soir ce bijou de Kashmir
Qu'un faible vent d'été ride comme les vagues,
Et qui passe au travers des plus petites bagues.

Décembre 1845.

Académie royale de musique.

O Parnasse lyrique! Opéra! palais d'or!
Salut! L'antique Muse, en prenant son essor,
Fait traîner sur ton front ses robes sidérales
Et défiler en chœur les danses sculpturales.
Peinture! Poésie! arts encor éblouis
Des rayons frissonnants du soleil de Louis!
Musique, voix divine et pour les cieux élue,
O groupe harmonieux, Beaux-Arts, je vous salue!
O souvenirs! c'est là le théâtre enchanté
Où Molière et Corneille et Mozart ont chanté.
C'est là qu'en soupirant la Mort a pris Alceste;
Là, Psyché, tout en pleurs pour son amant céleste,
A croisé ses beaux bras sur le rocher fatal;
Là, naïade orgueilleuse aux palais de cristal,

Versailles, reine encore, a chanté son églogue ;
Là, parmi les détours d'un charmant dialogue,
Angélique et Renaud, Cybèle avec Atys
Ont cueilli la pervenche et le myosotis,
Et la Muse a suivi d'un long regard humide
Les amours d'Amadis et les amours d'Armide.
Là, Gluck avec Quinault, Quinault avec Lulli
Ont chanté leurs beaux airs pour un siècle poli :
Là, Rossini, vainqueur des lyres constellées,
Fit tonner les clairons de ses grandes mêlées,
Et fit naître à sa voix ces immortels d'hier,
Ces vieux maîtres : Auber, Halévy, Meyerbeer.
C'est là qu'Esméralda, la danseuse bohème,
Par la voix de Falcon nous a dit son poème,
Et que chantait aussi le cygne abandonné
Dont le suprême chant ne nous fut pas donné.
Ici Taglioni, la fille des sylphides,
A fait trembler son aile au bord des eaux perfides,
Puis la Danse fantasque auprès des mêmes flots
A fait carillonner ses grappes de grelots.
O féerie et musique ! ô nappes embaumées
Qu'argentent les wilis et les pâles almées !
O temple ! clair séjour que Phébus même élut,
Parnasse ! palais d'or ! grand Opéra, salut !

Le cocher s'est trompé. Nous sommes au Gymnase.
Un peuple de bourgeois, nez rouge et tête rase,
Étale des habits de Quimper-Corentin.
Un notaire ventru saute comme un pantin,
Auprès d'un avoué chauve, une cataracte
D'éloquence; sa femme est verte et lit *L'Entr'acte.*
Elle arbore de l'or et du strass à foison,
Et renifle, et sa gorge a l'air d'une maison.
Auprès de ce sujet, dont la face verdoie,
S'étalent des cous nus, pelés comme un cou d'oie
Plumée; et, pêle-mêle, au long de tous ces bancs
Traînent toute l'hermine et tous les vieux turbans
Qui, du Rhin à l'Indus, aient vieilli sur la terre.
J'apprends que l'un des cous est fille du notaire.
O ciel! voici, parmi ces gens à favoris,
Un vieux monsieur qui porte un habit de Paris.
Il a l'air fort honnête et reste bouche close;
Adressons-nous à lui pour savoir quelque chose.
C'est une occasion qu'il est bon de saisir.

Moi.

Monsieur, voudriez-vous me faire le plaisir
De me dire quels sont ces cous d'oie et ces hommes
Jaunes, et dans quel lieu de la terre nous sommes?
Je me suis égaré, cette dame est ma sœur.
Où suis-je?

Le monsieur qui a l'air honnête.

A l'Opéra.

Moi.

Vous êtes un farceur!

Le notaire ventru.

Oui, biche, le rideau que tu vois représente
Le roi Louis Quatorze en seize cent soixante-
Douze. Il portait, ainsi que l'histoire en fait foi,
Une perruque avec des rubans. Le grand roi,
Entouré des seigneurs qui forment son cortège,
Donne à Lulli, devant sa cour, le privilège
De l'Opéra, qu'avait auparavant l'abbé
Perrin.

Un des cous.

Papa, je crois que mon gant est tombé.

Le notaire ventru.

Ça se nettoie avec de la gomme élastique.

L'avoué.

Oui, madame, j'assigne et voilà ma tactique.

Un avocat.

On l'appelait au Mans maître Pichu minor.
Et moi maître Pichu major.

M. Josse.

Le Koh-innor..

Un lampiste à lunettes d'or.

Silence !

Le bâton du régisseur.

PAN ! PAN ! PAN !

L'avoué.

Je ne suis pas leur dupe !

Second cou.

Maman, ce gros monsieur veut s'asseoir sur ma jupe.

La dame verte.

Pince-le.

Le notaire ventru.

Je ne sais où sera le nouvel
Opéra. C'est, dit-on, à l'ancien que Louvel...

L'orchestre.

TRA, LA, LA, LA, LA; TA, LA, LA, LA, LÈRE.

Moi.

Qu'est-ce
Que ce bruit-là, monsieur? qu'a donc la grosse caisse
Contre ces violons enrhumés du cerveau?
Et pourquoi préluder à l'opéra nouveau
Par J'AI DU BON TABAC?

Le monsieur qui a l'air honnête.

Monsieur, c'est l'ouverture
De GUILLAUME TELL.

Moi.

Ah!

L'avocat.

Madame, la nature
De la pomme de terre est d'aimer les vallons.
Elle atteint dans le Puy la grosseur des melons.

Premier cou.

Mon corset me fait mal.

M. Canaple sur la scène.

« Il chante et l'Helvétie
Pleure sa liberté ! »

L'avocat.

Que la démocratie
S'organise, on verra tous les partis haineux
Fondre leurs intérêts.

Chœur général sur la scène.

« Célébrons les doux noeuds ! »

Second cou.

Mon cothurne est cassé.

M. don Juan dans la loge infernale.

Veux-tu nous aimer, Gothe?
Soupons-nous à l'*Anglais?*

Mlle Gothe sur la scène.

Non, c'est une gargote.

Chœur des Suisses sur la scène.

« COURONS ARMER NOS BRAS! »

Un triangle égaré.

KTSIN!

Une clarinette retardataire.

TRUM!

Chœur de femmes sur la scène.

« TOI QUE L'OISEAU
NE SUIVRAIT PAS! »

L'avoué.

Monsieur, ma femme est un roseau
Pour la douceur.

Un violon méchant.

VZRUMZ! VZRUMZ!

M. Arnoux sur le théâtre.

HOU! HOU!

M. Obin sur le théâtre.

TRA, TRA.

Premier cou.

TI

Le monsieur met son pied le long de ma bottine.

M. Arnoux sur le théâtre.

LA HOU, LA HOU, LA HA.

M. Obin sur le théâtre.

TRA TROU, TROU TRA, TROU, TROU!

Le notaire ventru.

Monsieur, que pensez-vous du *Genest* de Rotrou?

Chœur des Suisses sur la scène.

« LE GLAIVE ARME NOS BRAS! »

L'avoué.

Mais ! la pièce est baroque.
Ce n'est pas tout à fait dans les mœurs de l'époque.
Elle aurait eu besoin d'un bon coup de ciseau.

Le notaire ventru.

Hum ! c'est selon.

M. Arnoux sur le théâtre.

HOU ! HOU !

M. Obin sur le théâtre.

TRA ! TRA !

Chœur de femmes sur la scène.

« TOI QUE L'OISEAU !... »

Chœur de femmes sur la scène.

« TOI QUI N'ES PAS... »

M. Arnoux sur le théâtre.

HOU ! HOU !

M. Obin sur le théâtre.

TRA ! TRA !

La dame verte.

J'ai chaud aux joues.

Le triangle égaré.

KTSIN!

La clarinette retardataire.

TRUM!

Le notaire ventru.

Bibiche, c'est le morceau que tu joues
Sur ton piano.

Premier cou.

Ça!

L'avoué.

J'ai dit à Ducluzeau
Ce que c'est que l'affaire.

M. Arnoux sur le théâtre.

HOU! HOU!

Chœur de femmes sur la scène.

« TOI QUE L'OISEAU!...

O ma blonde Évohé, ma muse au chant de cygne,
Regarde ce qu'ils font de ce théâtre insigne.
O pudeur ! autrefois, dans ces décors vivants
Où l'œil voyait courir le souffle ailé des vents,
L'eau coulait en ruisseau dans les conques de marbre,
Et le doigt du zéphyr pliait les feuilles d'arbre.
  L'orchestre frémissant envoyait à la fois
Son harmonie à l'air comme une seule voix ;
Tout le corps de ballet marchait comme une armée :
Les déesses du chant, troupe jeune et charmée,
Belles comme Ophélie et comme Alaciel,
Avaient dans le gosier tous les oiseaux du ciel;
La danse laissait voir tous les trésors de Flore
Sous les plis de maillots, vermeils comme l'aurore ;
C'était la vive Elssler, ce volcan adouci,
Lucile et Carlotta, celle qui marche aussi

Avec ses pieds charmants, armés d'ailes hautaines,
Sur la cime des blés et l'azur des fontaines.
L'audace d'une femme, arrêtant ce concours,
A remis une bande au bas des jupons courts
Et plongé les ténors au sein de la banlieue.
Cruelle Éris, déesse à chevelure bleue,
Déesse au dard sanglant, déesse au fouet vainqueur,
Change mon encre en fiel ; mets autour de mon cœur
L'armure adamantine, et dans mon front évoque,
Mètre de clous armé, l'ïambe d'Archiloque !
L'ïambe est de saison, l'ïambe et sa fureur,
Pour peindre dignement ces spectacles d'horreur
Et les sombres détails de ce cloaque immense.
Vous, mesdames, prenez vos flacons, je commence.
Un fantôme d'Habneck, honteux de son déchet,
Agite tristement un fantôme d'archet ;
L'harmonieux vieillard est quinteux et morose :
Il est devenu gai comme Louis Monrose.
Ses violons fameux que l'on voyait, dit-on,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir au bâton,
L'archet morne à présent et la corde lâchée,
Semblent se conformer à sa mine fâchée ;
Et tout l'orchestre, avec ses cuivres en chaudrons,
Ainsi qu'un vieux banquier poursuivant ses tendrons,

Ou qu'un vers enjambant de césure en césure,
Lui-même se poursuit de mesure en mesure.
La musique sauvage et le drôle de cor
Qui guide au premier mai la famille Bouthor ;
Chez notre Deburau, les trois vieillards épiques
Qui font grincer des airs pointus comme des piques ;
Le concert souterrain des aveugles ; enfin
L'antique piano qui grogne à Séraphin
Et l'orchestre des chiens qu'on montre dans les foires,
Auprès de celui-là charment leurs auditoires.
Mais si rempli qu'il soit de grincements de dents,
Quels que soient les canards qui barbotent dedans,
Si féroce qu'il semble à toute oreille tendre,
Il vaut mieux que le chant qu'il empêche d'entendre.
Les choristes, rangés en affreux bataillons,
Marchent *ad libitum* en traînant des haillons ;
Les femmes, effrayant le dandy qu'elles visent,
Chantent faux des vers faux ; même, elles improvisent !
O ruines ! leurs dents croulent comme un vieux mur,
Et ces divinités, toutes d'un âge mûr,
Dont la plus séduisante est horriblement laide,
Font rêver par leurs os aux dagues de Tolède.
Leurs jupons évidés marchent à grands frous-frous,
Et leur visage bleu, percé de mille trous,

S'étale avec orgueil comme une vieille cible.
Les hommes sont plus laids encor, si c'est possible.
Triste fin ! si l'on songe, en voyant ces objets,
Que ce chœur endurci vaut les premiers sujets !
Plus de ténors ! Leur *si* demande un cataplasme,
Et l'*ut*, le fameux *ut*, tombe dans le marasme.
En vain Pillet tremblant envoya ses zélés
Parcourir l'Italie avec leurs pieds ailés ;
En vain ils ont fouillé Rome, ville papale,
Naples, où la princesse à la pâleur fatale
Donne des rendez-vous aux jeunes cavaliers,
Et, courtisane avec des palais en colliers,
Venise, où lord Byron, deux fois vainqueur des ondes,
Poussait son noir coursier le long des vagues blondes,
Et Florence, où l'Arno, parmi ses flots tremblants,
Mêle l'azur du ciel avec les marbres blancs ;
Jusqu'au golfe enchanteur qu'un paradis limite,
L'*ut* ne veut plus lutter, le ténor est un mythe.
Seul, ô Duprez ! toujours plus grand, toujours vainqueur,
Toujours lançant au ciel ton chant qui sort du cœur,
Fièrement appuyé sur ta large méthode,
Qui reste, comme l'art, au-dessus de la mode,
O Duprez ! ô Robert ! Arnold ! Éléazar !
En voyant les cailloux qu'on met devant ton char,

Et les rivaux honteux que la haine te donne
Lorsque ta voix sublime à la fin t'abandonne,
Toujours maître de toi, tu luttes en héros,
Toujours roi, toujours fort, tandis que tes bourreaux
Inventent vingt ténors devant qui l'on s'incline,
Et qui durent un an, comme la crinoline.
Ah! du moins nous avons la Danse, un art divin!
Et l'homme le plus fait pour être un écrivain,
Célébrât-il Louis et portât-il perruque,
Fût-il Caton, fût-il Boileau, fût-il eunuque,
Ne pourrait découvrir l'ombre d'un iota
Pour défendre à ses vers d'admirer Carlotta.
Son corps souple et nerveux a de suaves lignes;
Vive comme le vent, douce comme les cygnes,
L'aile d'un jeune oiseau soutient ses pieds charmants,
Ses yeux ont des reflets comme des diamants,
Ses lèvres à l'Éden auraient servi de portes;
Le jardin de Ronsard, de Belleau, de Desportes,
Devant Cypre et Chloris toujours extasiés,
A, pour les embellir, donné tous ses rosiers.
Elle va dans l'azur, laissant flotter ses voiles,
Conduire en souriant la danse des étoiles,
Poursuivre les oiseaux et prendre les rayons;
Et, par les belles nuits, d'en bas nous la voyons,

Dans les plaines du ciel d'ombre diminuées,
Jouer, entrelacée à ses sœurs les nuées,
Ouvrir son éventail et se mirer dans l'eau.
Qu'auriez-vous pu trouver à redire, ô Boileau?
Une chose bien simple, hélas ! La jalousie
Nous cache tout ce luxe et cette poésie,
De même qu'autrefois, par un crime impuni,
Les mêmes envieux cachaient Taglioni,
Cet autre ange charmant des cieux imaginaires.
Sombre Junon ! Les Dieux ont-ils de ces colères?
Aimez-vous les décors? On n'en met nulle part.
Les vieux servent toujours, percés de part en part,
Et, par la main du Temps noircis comme des forges,
Ils pendent en lambeaux comme de vieilles gorges.
Les arbres sont orange, et, dans *Guillaume Tell*,
La montagne est percée à jour comme un tunnel.
Le temple de Robert, ses colonnes en loques,
S'agite aux quatre vents comme des pendeloques,
Et le couvent a l'air de s'être bien battu.
Dans *La Muette* enfin, *mirabile dictu!*
L'éruption se fait avec du papier rouge
Derrière lequel brille un lampion qui bouge.
Le machiniste, un sage, ennemi des succès,
Imite à tour de bras le Théâtre-Français.

Les travestissements, les changements à vue,
Les transformations sont comme une revue
De la garde civique : on les manque toujours.
Les Français, l'Odéon, sont les seules amours
Du machiniste en chef ; il a cette coutume
D'étrangler les acteurs en tirant leur costume.
Quelques-uns sont vivants ; s'ils en ont réchappé,
C'est que le machiniste une fois s'est trompé,
Et rêvait d'*Abufar*, qu'il voit chaque dimanche.
C'est un homme d'esprit qui prendra sa revanche.
Enfin, on voit maigrir, comme un corps de ballet,
Des marcheuses, des rats, peuple jaune et fort laid
Qui n'ont jamais dansé qu'à la Grande-Chartreuse,
Et qui, réjouissant de leur maigreur affreuse
Les lions estompés au cosmétique noir,
Prennent des rendez-vous pour le souper du soir.
Nous qui ne sommes pas danseurs, prenons la fuite.
Allons souper aussi, mon cœur, mais tout de suite,
Et tâchons d'oublier, en buvant de bons vins,
Cet hospice fameux, rival des Quinze-Vingts.

Décembre 1845.

L'Amour à Paris.

Fille du grand Daumier ou du sublime Cham,
Toi qui porte du reps et du madapolam,
O Muse de Paris! toi par qui l'on admire
Les peignoirs érudits qui naissent chez Palmyre,
Toi qui pour notre siècle inventa les *corsets*
A la minute, amour du puff et du succès!
Toi qui chez la comtesse et chez la chambrière
Colportes Marivaux retouché par Barrière,
Précieuse Évohé! chante, après Gavarni,
L'amour et la constance en brodequin verni.
Dans ces pays lointains situés à dix lieues,
Où l'Oise dans la Seine épanche ses eaux bleues,
Parmi ces Saharas récemment découverts,
Quand l'indigène ému voit passer dans nos vers

Ces mots déjà caducs : *rat, grisette* ou *lorette,*
Il se cabre, on l'entend fredonner : *Turlurette!*
Et, l'œil dans le ciel bleu, ce naturel naïf
Evacue un sonnet imité de Baïf.
Il voit dans le verger qu'il eut en patrimoine
Tourbillonner en chœur les cauchemars d'Antoine
Le voilà frémissant et rouge comme un coq;
Il rêve, il doute, il songe, et tout son Paul de Kock
Lui revient en mémoire, et, pendant trois semaines,
Fait partir à ses yeux des chandelles romaines
Et dans son cœur troublé met tout en désarroi,
Comme un feu d'artifice à la fête du roi.
La grisette! Il revoit la petite fenêtre.
Les rayons souriants du jour qui vient de naître,
A leur premier réveil, comme un cadre enchanteur,
Dorent les liserons et les pois de senteur.
Une tête charmante, un ange, une vignette
De ce gai reposoir agace la lorgnette.
En voyant de la rue un rire triomphant
Ouvrir des dents de perle, on dirait qu'un enfant
Ou quelque sylphe, épris de leurs touffes écloses,
A fait choir, en jouant, du lait parmi les roses.
Elle va se lacer en chantant sa chanson,
Lisette ou *L'Andalouse* ou bien *Mimi Pinson,*

Puis tendre son bas blanc sur sa jambe plus blanche ;
Les plis du frais jupon vont embrasser sa hanche
Et cacher cent trésors, et du cachot de grès
La naïade aux yeux bleus glissera sans regrets
Sur sa folle poitrine et sur son col, que baigne
Un doux or délivré des morsures du peigne.
Ce poème fini, dans un grossier réseau
Elle va becqueter son déjeuner d'oiseau,
Puis, son ouvrage en main, sur sa chaise de paille,
La folle va laisser, tandis qu'elle travaille,
L'aiguille aux dents d'acier mordre ses petits doigts
Et, comme un frais méandre égaré dans les bois,
Elle entrelacera, modeste poésie,
Les fleurs de son caprice et de sa fantaisie.
C'est ce que l'on appelle une brodeuse. Hélas!
Depuis qu'en ses romans, faits pour le doux Hylas,
Paul de Kock embellit, d'une main paternelle,
Cette fleur d'amourette en soulier de prunelle,
Combien ces frais croquis, plus faux que des jetons,
Ont fait dans notre ciel errer de Phaétons !
La grisette, doux rêve ! Elle avait ses apôtres,
Balzac et Gavarni mentaient comme les autres ;
Mais, un jour, Roqueplan, s'étant mis à l'affût,
Dit un mot de génie, et la *Lorette* fut !

Hurrah! les Aglaé! les Ida, les charmantes,
En avant! Le champagne a baptisé les mantes!
Déchirons nos gants blancs au seuil de l'Opéra!
Après, la Maison-d'Or! Corinne chantera,
Et puis, nous ferons tous, comme c'est nécessaire,
Des mots qui paraîtront demain dans *Le Corsaire!*
Des mots tout neufs, si bien arrachés au trépas,
Qu'ils se rendent parfois, mais qu'ils ne meurent pas!
Ecoutez Pomaré, reine de la folie,
Qui chante : *Un général de l'armée d'Italie!*
Ah! bravo! c'est épique, on ne peut le nier.
Quel aplomb! je l'avais entendu l'an dernier.
Vive Laïs! Corinthe existe au sein des Gaules!
Ah! nous avons vraiment les femmes les plus drôles
De Paris! Périclès vit chez nous en exil,
Et nous nous amusons beaucoup. Quelle heure est-il?
Evohé! toi qui sais le fond de ces arcanes,
Depuis la Maison-d'Or jusqu'au bureau des cannes,
Toi qui portas naguère avec assez d'ardeur
Le claque enrubanné du fameux débardeur,
Apparais! Montre-nous, ô femme sibylline,
La pâle Vérité nue et sans crinoline,
Et convaincs une fois les faiseurs de journaux
De complicité vile avec les Oudinots.

Descends jusques au fond de ces hontes immenses
Qui sont le paradis des auteurs de romances,
Dis-nous tous les détours de ces gouffres amers,
Et si la perle en feu rayonne au fond des mers,
Et quels monstres, avec leurs cent gueules ouvertes,
Attendent le nageur tombé dans les eaux vertes.

Mène-nous par la main au fond de ces tombeaux !
Montre ces jeunes corps si pâles et si beaux
D'où la beauté s'enfuit, désespérée et lasse !
Fais-nous voir la misère et l'impudeur sans grâce !
Parcours, en exhalant tes regrets superflus,
Ces beaux temples de l'âme où le dieu ne vit plus,
Sans craindre d'y salir ta cheville nacrée.
Tu peux entrer partout, car la Muse est sacrée.

Mais du moins, Évohé, si la jeune Laïs,
Avec ses cheveux d'or, blonds comme le maïs,
N'enchaîne déjà plus son amant Diogène ;
Dans ces murs, d'où s'enfuit l'esprit avec la gêne,
Si leur Alcibiade et leur sage Phryné
Abandonnent déjà ce siècle nouveau-né ;
Si dans notre Paris Athènes est bien morte,
Dans les salons dorés où se tient à la porte
La noble Courtoisie, il est plus d'un grand nom
Qui dérobe la grâce et l'esprit de Ninon.

Là, l'amour est un art comme la poésie :
Le Caprice aux yeux verts, la rose Fantaisie
Poussent la blanche nef que guident sur son lac
Anacréon, Ovide et le divin Balzac,
Et mènent sur ces flots, où le doux zéphyr passe,
La Volupté plus belle encore que la Grâce !
O doux mensonge ! Avec tes ongles déjà longs,
Tâche d'égratigner la porte des salons,
Et peins-nous, s'il se peut, en paroles courtoises,
Les amours de duchesse et les amours bourgeoises !
Dis l'enfant Chérubin tenant sur ses genoux
Sa marraine aujourd'hui moins sévère ; dis-nous
La nouvelle Phryné, lascive et dédaigneuse,
Instruisant les d'Espard après les Maufrigneuse ;
Dis-nous les nobles seins que froissent les talons
Des superbes chasseurs choisis pour étalons ;
Et comment Messaline, encore extasiée,
Au matin rentre lasse et non rassasiée,
Pâle, essoufflée, en eau, suivant l'ombre du mur,
Tandis que son époux, orateur déjà mûr,
Dans son boudoir de pair désinfecté par l'ambre,
Interpelle un miroir en attendant la Chambre !
Ah ! posons nos deux mains sur notre cœur sanglant !
Ce n'est pas sans gémir qu'on cherche, en se troublant,

Quelle plaie ouvre encor, dans l'éternelle Troie,
L'implacable Cypris attachée à sa proie!
Quand il parle d'amour sans pleurer et crier,
Le plus heureux de nous, quel que soit le laurier
Ou le myrte charmant dont sa tête se ceigne,
Sent grincer à son flanc la blessure qui saigne,
Et se plaindre et frémir, avec un ris moqueur,
L'ouragan du passé dans les flots de son cœur!

Février 1846

Une Vieille Lune.

Moi.

Chère infidèle! eh bien, qu'êtes-vous devenue?
Depuis quinze grands jours vous n'êtes pas venue!
Chaque nuit, à l'abri du rideau de satin,
Ma bougie en pleurant brûle jusqu'au matin;
Je m'endors sans tenir votre main adorée,
Et lorsque vient l'Aurore en voiture dorée,
Je cherche vainement dans les plis des coussins
Les deux nids parfumés où s'endorment vos seins,
Comme de doux oiseaux sur le marbre des tombes.
Qu'en faisiez-vous là-bas de ces blanches colombes?
Et tu ne m'aimes plus.

Évohé.

Je vous aime toujours.

Moi.

Que faisais-tu, rivale en fleur des Pompadours?
Un corset un peu juste, une étroite chaussure
Ont-ils égratigné d'une rose blessure
Tes beaux pieds frissonnants comme des lys pâlis?
Un drap trop dur, froissé par tes ongles polis,
A-t-il enfin meurtri, dans ses neiges tramées,
Ces bijoux rougissants, pareils à des camées?
As-tu brisé ta lyre en chantant *Kradoudja?*
Ou bien, dans ces doux vers que l'on aimait déjà,
Ta soubrette Cypris a-t-elle, d'aventure,
En te frisant le soir, plié ta chevelure?
As-tu perdu ta voix et ton gazouillement?

Évohé.

Je suis harmonieuse et belle, ô mon amant!
Le drap tissu de neige et la chaussure noire
N'a pas mordu mes pieds ni mes ongles d'ivoire;
Ma soubrette Cypris, qui m'aime quand je veux,
N'a pas coupé nos vers pour plier mes cheveux;
On admire toujours les cent perles féeriques
Et les purs diamants de mes écrins lyriques:
Les Eros voletants me servent d'échansons,
Et ma lyre d'argent est pleine de chansons.

Moi.

Pourquoi donc as-tu fui la guerre, qui s'aggrave?
On reprend *Abufar* et *Lucrèce,* on te brave!
Pends-toi, grillon! *Lucrèce,* enfin deux *Abufar!*
Et ce Bache espagnol ivre de nénuphar,
Damon, ce grand auteur dont la muse civile
Enchanta si longtemps et Lecourt et Clairville,
Est photographié pour ses talents divers.
Le Tarn au loin gémit et demande tes vers.

Évohé.

N'as-tu donc point appris la fameuse nouvelle
Que l'aveugle Déesse, en enflant sa grande aile,
Emporte aux quatre coins de l'univers connu?

Moi.

Non.

Évohé.

Tremblez, terre et cieux! Le maître est revenu.
Némésis-Astronome assemble ses vieux braves,
Barberousse s'abat au milieu des burgraves,
Barthélemy rayonne, allumant son fanal,
Clou[illegible], dernier pamphlet, à son dernier journal!

Sa muse a, réveillant la satire latine,
Comme un Titan vaincu foudroyé Lamartine;
Pareille aux grands parleurs d'Homère et de Hugo,
Des rocs du feuilleton, la dure virago
Sur ce cygne plus doux que les cygnes d'Athènes
Fait couler à grand bruit ces paroles hautaines :
« Rimeur, que viens-tu faire au milieu du forum ?
Cet acte audacieux blesse le décorum.
Reste avec tes pareils ! Les gens de ta séquelle
Ne sont bons qu'à rimer une ode, telle quelle !
Tu chantes l'avenir ! le présent est meilleur.
Ce qui te convenait, ô divin rimailleur,
C'était, ambitieux du laurier de Pindare,
D'aller au mont Horeb pincer de la guitare
Pour ton roi légitime, ou plutôt d'arranger
Des vers de confiseur au *Fidèle-Berger*.
Mais ta loi sociale est une rocambole,
Et Fourier n'est qu'un âne à côté de Chambolle.
Tombe ! et, le front meurtri par mon divin talon,
Souviens-toi désormais d'admirer Odilon. »
Ainsi par ses gros vers, Némésis-Astronome,
Du poète sacré, déjà plus grand qu'un homme,
A brisé fièrement les efforts superflus.

Moi.

Tiens ! je n'en savais rien.

Évohé.

Lamartine non plus.
Bois, ô mon jeune amant ! les larmes que je pleure.
Si Némésis renaît, il faut donc que je meure ?

Moi.

Ta lèvre a le parfum du rosier d'Orient
Où l'Aurore a caché ses perles en riant ;
Cette bouche folâtre est pleine de féeries,
Et, comme un voyageur dans des plaines fleuries,
Mon cœur s'est égaré parmi ses purs contours.

Évohé.

Si je chantais encor, m'aimeriez-vous toujours ?

Moi.

Eh ! que nous fait à nous Némésis-Astronome ?
Nous, et Barthélemy que le siècle renomme,
Nous avons deux tréteaux dressés sous le ciel bleu,
Deux magasins d'esprit : le sien ressemble à feu
Le Théâtre-Français ; une loque de toile
Y représente Rome ou bien l'Arc-de-l'Étoile,

Au choix. Sur le devant, de lourds alexandrins,
Portant tout le harnois classique sur les reins,
Casaques abricot, casques de tragédie,
Déclament, et s'en vont quand on les congédie :
Ce genre sérieux n'a pas un grand succès;
On y bâille parfois, mais c'est l'esprit français;
Cela craque partout, mais c'est la bonne école,
Et cela tient toujours avec un peu de colle.
Si quelque spectateur pourtant semble fâché,
On lui répond : Voltaire! et le mot est lâché.

Mais nous, nous travaillons pour un peuple folâtre.
En haillons! En plein vent! Nous sommes le théâtre
A quatre sous, un bouge. Aux regards des *titis*
Nous offrons éléphants, diables et ouistitis :
Dans notre drame bleu, la svelte Colombine
A cent mille oripeaux pour cacher sa débine.
Ses paillettes d'argent et son vieux casaquin
Éblouissent encor ce filou d'Arlequin ;
On y mord, et parfois la gorge peu sévère
Sort de la robe, et luit sous les colliers de verre.

Sur ce petit théâtre où le bon goût n'est pas,
L'invincible Pierrot se démène à grands pas;
Et quand le vieux Cassandre y passe à l'étourdie,
Au lieu de feindre un peu, comme la Tragédie,

De percer d'un poignard ce farouche barbon,
Il lui donne des coups de trique, pour de bon!
Sur cette heureuse scène, on voit le saut de carpe
Après le saut du sourd; et Rose, sans écharpe,
S'y montre à ce public trois fois intelligent,
Faisant la crapaudine au fond d'un plat d'argent.
La fée Azur, tenant le diable par les cornes,
Y court sur son char d'or attelé de licornes;
L'ange y dévore en scène un cervelas; des feux
De Bengale, des feux charmants, roses et bleus,
Embrasent de rayons cette aimable folie,
Et l'on y voit passer Rosalinde et Célie!

Evohé.

Eh bien! donc, à vos rangs, Guignols et Bilboquets!
Ouvrons la grande porte! allumons les quinquets!
Mets ton collier de strass, reine de Trébizonde!
Entrez, entrez, messieurs! Entrez! suivez le monde!
Hurrah, la grosse caisse, en avant! Patapoum!
Zizi, boumboum! Zizi, boumboum! Zizi boumboum!
Venez voir COLOMBINE ET LE GÉNIE, OU L'HYDRE
EN MAL D'ENFANT! Orgeat, de la bière, du cidre!

Janvier 1846.

LES FOLIES-NOUVELLES.

Préface.

Élite du monde élégant,
Qui fuis le boulevard de Gand,
O troupe élue,
Pour nous suivre sur ce tréteau
Où plane l'esprit de Wateau,
Je te salue !

Te voilà ! Nous pouvons encor
Te dévider tout le fil d'or
De la bobine !
En un rêve matériel,
Nous te montrerons Ariel
Et Colombine.

Dans notre parc aérien
S'agite un monde qui n'a rien
Su de morose :
Bouffons que l'Amour, pour son jeu,
Vêtit de satin rayé, feu,
Bleu-ciel et rose !

Notre poème fanfaron,
Qui dans le pays d'Obéron
Toujours s'égare,
N'est pas plus compliqué vraiment
Que ce que l'on songe en fumant
Un bon cigare.

Tu jugeras notre savoir
Tout à l'heure, quand tu vas voir
La pantomime.
Je suis sûr que l'Eldorado
Où te conduira Durandeau
Sera sublime.

Car notre Thalie aux yeux verts,
Qui ne se donne pas des airs
De pédagogue,
A tout Golconde en ses écrins :
Seulement, cher public, je crains
Pour son prologue!

Oui! moi qui rêve sous les cieux,
Je fus sans doute audacieux
En mon délire,
D'oser dire à l'ami Pierrot :
Tu seras valet de Marot,
Porte ma lyre!

Mais, excusant ma privauté,
N'ai-je pas là, pour le côté
Métaphysique,
Paul, que Molière eût observé?
Puis voici Kelm, et puis Hervé
Fait la musique!

Berthe, Lebreton, Mélina,
Avec Suzanne Senn, qui n'a
Rien de terrestre,
Dansent au fond de mon jardin
Parmi les fleurs, et Bernardin
Conduit l'orchestre!

Écoute Louisa Melvil!
N'est-ce pas un ange en exil
Que l'on devine
Sous les plis du crêpe flottant,
Lorsqu'elle chante et qu'on entend
Sa voix divine?

Ravit-elle pas, front vermeil,
Avec ses cheveux de soleil
Lissés en onde,
Le paysage triomphant,
Belle comme Diane enfant,
Et blanche! et blonde!

Pour ces accords et pour ces voix,
Pour ces fillettes que tu vois,
Foule choisie,
Briller en leur verte saveur,
Daigne accueillir avec faveur
Ma poésie!

Car, sinon mes vers, peu vantés!
Du moins tous ces fronts inventés
Avec finesse,
Comme en un miroir vif et clair,
Te feront entrevoir l'éclair
De la jeunesse!

Octobre 1854.

La scène est au petit spectacle de mon ami Pierrot, 41, boulevard du Temple, le samedi 21 octobre 1854, jour de l'ouverture. Le théâtre représente un décor : un jardin de Wateau, peint par Cambon. Au lever du rideau, la scène est vide. On entend dans la coulisse le bruit d'un corps qui tombe par terre, puis des cris de détresse. Arrive un homme chiffonné, aveuglé, couvert de plâtre, avec un chapeau bossué : c'est le Bourgeois.

Scène première.

UN BOURGEOIS.

Au meurtre ! épargnez un bourgeois !

Voyant que personne ne le poursuit, il se rassure un peu, se tâte, examine ses vêtements d'un air piteux, et continue.

J'ai donné contre
Un mur, et j'ai cassé le verre de ma montre !

Mon chapeau défoncé s'est tout aplati sur
Ma tête. C'en est fait, je suis mort, à coup sûr !
Non, je ne suis pas mort, mais je suis plein de plâtre.
Où suis-je ? C'est l'enfer, ou bien c'est un théâtre !
Oui, voilà des décors. Que c'est vilain de près !
Un ancien a raison de dire en mots exprès
Que, même à soixante ans, un homme n'est pas sage !

Au public, confidentiellement.

Je crois sans plus d'affaire enfiler un passage
(Je venais de dîner au prochain restaurant) ;
J'entre, je m'aplatis le nez contre un torrent !
Je crève une forêt, et ma jambe, qu'attrape
Un câble, s'engloutit dans le trou d'une trappe !
Mon père l'exprimait judicieusement :
« Quoiqu'on y voie, avec leur sourire charmant,
Des femmes aux regards célestes, aux cous lisses,
On ne se saurait trop méfier des coulisses :
On peut trop aisément s'y faire estropier ! »

Apercevant la salle.

Mais je n'avais pas vu cela ! Sac à papier !
Le bel endroit ! Quelle est cette superbe salle ?
Quel luxe ! Ma surprise est vraiment colossale !
Je ne reconnais rien du tout ; pourtant je sais

Qu'ici je ne suis pas au Théâtre-Français !
S'il passait dans ces lieux, où le hasard m'amène,

En Prudhomme.

Quelque acteur, un suppôt de l'art de Melpomène,
Je saurais si ces murs, qui n'ont rien de mesquin,
Abritent le cothurne ou bien le brodequin !
Et je lui parlerais sans terreur, d'un ton mâle !

Apercevant Pierrot, qui paraît au fond.

Justement, j'en vois un qui vient. Comme il est pâle !
On dirait un malade, avec son blanc sarrot !

Scène II.

LE BOVRGEOIS, PIERROT.

Le Bourgeois, à Pierrot, qui s'est avancé, avec intérêt.

Monsieur est souffrant ?

Pierrot exprime que non.

Non ! tant mieux.

Pierrot montre au bourgeois un écriteau avec ces mots :
JE SUIS PIERROT.

Le Bourgeois, lisant l'écriteau.

« Je suis Pierrot ! »

Avec admiration.

Il est Pierrot ! Dieux ! c'est ici que Pierrot loge !
Il est Pierrot !

A Pierrot.

Monsieur, cela fait votre éloge.

MONSIEUR, mime Pierrot, VOUS ÊTES TROP BON, ET VOUS ÊTES MÊME JOLI, POUR UN BIRBE ACCABLÉ DE CADUCITÉ.

Vous dites que je suis joli pour un barbon,
Et que je suis trop bon ! Je ne suis pas trop bon,
Car votre accueil m'enchante, et, depuis ma naissance,
Je désirais l'honneur de votre connaissance !

Pierrot s'incline et exprime qu'il est flatté de ce compliment.

Et... vous ne parlez pas ?

Pierrot fait signe que non.

Non ? Les gens bienséants
Parlent fort peu !

Changeant la conversation.

Quelle est la muse de céans ?

Pierrot exprime que c'est la Folie.

La Folie ? Ah ! vraiment ! Votre salle est divine !
Son aspect est gai comme un pinson !

Pierrot exprime qu'elle dépasse toutes les merveilles du monde, et que Louis XIV lui-même, bien qu'il ressemblât au Soleil, n'en avait pas de plus splendide.

Je devine.
Vous me dites que, même au temps du roi Louis,
Rien d'aussi magnifique, aux regard éblouis
Ne parut !

Pierrot exprime qu'il a fallu dépenser des capitaux considérables pour arriver à construire un pareil édifice.

Ah ! fort bien ! Je vous entends. Nous sommes
D'accord. Il a fallu donner de fortes sommes
Pour la faire, éventrer d'énormes galions,
Et mettre des ducats dessus des millions !

Pierrot exprime que c'est bien cela et que le Bourgeois ne se trompe pas.

Quel genre voulez-vous jouer ? La tragédie ?
C'est un genre français, excellent quoi qu'on die !

Pierrot fait la parodie d'un acteur tragique, puis il dit que, malgré toute sa sympathie pour la haute littérature, il ne croit pas devoir s'y consacrer.

Non ! le drame ?

Pierrot fait la parodie d'un acteur de drame. Il se pro-

mène à grands pas. O CIEL ! dit-il, où PEUT ÊTRE MA FILLE ! A ce moment le Bourgeois tire sa tabatière pour prendre une prise. Pierrot lui prend sa tabatière. OH ! dit-il, CETTE PETITE CROIX D'OR ! MAIS ALORS TU ES MA FILLE ! JE SUIS TA MÈRE ! C'EST SUPERBE, ajoute Pierrot, MAIS JE NE VEUX PAS DE CELA NON PLUS, JE PRÉFÈRE DES COMÉDIES PLUS GAIES.

Non plus ?

MA FOI NON, dit Pierrot.

Ah ! vous ne voulez pas
Marcher toujours en deux, fendu comme un compas,
Et faire trembler tout, jusques à la Bastille.
Pour crier à la fin : « Ciel ! ma mère ! ma fille ! »

MA FOI NON, dit Pierrot.

Le vaudeville ?

Pierrot en riant fait signe que non.

Non ! vous avez trop d'esprit.

A Pierrot, avec les ménagements qu'on emploie auprès d'une personne à qui l'on veut dire quelque chose de désagréable.

Cher monsieur Pierrot, nul jamais ne vous comprit
Aussi bien que je fais, grâce au style, sublime

Et touchant à la fois, de votre pantomime.
Mais,

Avec hésitation.

quoiqu'elle me rende extrêmement content,
Ne pourrais-je causer avec quelque habitant
De ce petit endroit cher à la fantaisie,
En simple prose, ou même en simple poésie?

AH! dit Pierrot, C'EST TRÈS FACILE, J'AI VOTRE AFFAIRE. Il va à une coulisse et semble appeler familièrement quelqu'un. Aussitôt paraît le Lutin des Folies-Nouvelles, cheveux au vent couleur d'or, regard et sourire extasiés, personnification de ce qu'ont de plus adorable le Caprice et la Fantaisie.

Le Bourgeois, apercevant le Lutin.

Mais quel est cet éclair en habit de gala?
Comme je clorais bien avec ce démon-là
Le chapitre éternel de mes mélancolies
Oui, qu'est-il?

Scène III.

LE BOVRGEOIS, PIERROT, LE LVTIN.

Le Lutin.

Moi? Je suis le Lutin des Folies
Nouvelles! me voilà! tâchons de vivre encor!
Voyez mes grands cheveux faits de lumière et d'or!
Et mes yeux! des tisons d'enfer! Voyez mes lèvres
Où l'amour et la lyre ont mis toutes leurs fièvres!
Mes joyaux! mes habits où ruissellent des fleurs!
Pleurez-vous, cher monsieur? je viens sécher les pleurs!
Écoutez mes chansons de danseuse bohème!
Et, surtout, aimez-moi d'abord : je veux qu'on m'aime!
Laissez-moi folâtrer, bacchante, avec mes sœurs,
Et je vous verserai ce vin, cher aux penseurs
Saintement couronnés de raisins et de lierre,
Dont s'enivrait Lesage et que goûtait Molière!

C'EST UNE IDÉE, dit Pierrot. Et il va chercher au fond du théâtre une table sur laquelle sont placés un broc et des verres.

Le Bourgeois.

Buvons-en ! buvons-en beaucoup !

Le Lutin, élevant son verre plein de vin.

A ta santé,
O bourgeois, cher public, d'un sourire enchanté !
Toi qui de me comprendre es encore seul digne !
Toi qui rêves, poète, accoudé sous ma vigne !
Préfère mes rosiers à la blancheur des lys !
J'ai réjoui ton père et je berce ton fils !
Aime-moi chancelante, et pourtant sérieuse !
Je suis la Farce antique, immortelle et joyeuse !
Et tous mes serviteurs furent tes échansons.
Trinquons ! Au vin de France !

Le Bourgeois.

Au franc rire !

Le Lutin.

Aux chansons !

Elle chante, en tendant son verre à Pierrot,
qui lui verse du vin.

CHANSON.

I

Au fond du vin se cache une âme!
Pierrot, dans le cristal vermeil
Verse-moi la liqueur de flamme :
C'est le printemps, c'est le soleil!
Elle enivre notre souffrance
Sur cette terre où nous passons!
Amis! vivent les vins de France
Et le délire des chansons!

II

Avec leur parure choisie,
Avec leurs beaux fronts empourprés,
La Musique et la Poésie
Sortiront de ces flots sacrés.
La Joie et la blonde Espérance
Les versent à leurs nourrissons!
Amis! vivent les vins de France
Et le délire des chansons!

Après le premier couplet ; le Bourgeois transporté a tendu son verre à Pierrot ; mais celui-ci, trop occupé à écouter, a oublié d'y rien verser. Après le second couplet, le Bourgeois tend encore son verre. Cette fois Pierrot le remplit de vin avec empressement ; mais, dans son enthousiasme, il le vide lui-même, au grand désappointement du Bourgeois.

Le Bourgeois, au Lutin.

Lutin, je vous adore !

A Pierrot.

Allons, je suis fou d'elle !

Cherchant à rassembler ses souvenirs, au Lutin.

Pourtant, si ma mémoire est encore fidèle,
Vous n'aviez pas jadis cet habit provocant !
Je vous voyais, c'était... non, je ne sais plus quand,
Dans de grands corridors, mais longs de plusieurs aunes !
Votre robe était verte, avec des rubans jaunes !
Et puis vos matelas n'étaient pas bien cardés !

Le Lutin, souriant.

Ah ! ma mère ! la salle ancienne ! Regardez.

On voit entrer une grande femme, dont le costume de Folie, vert et jaune, rappelle l'ancienne décoration des Folies-Concertantes.

Scène IV.

LE BOVRGEOIS, PIERROT,
LE LVTIN,
L'ANCIENNE SALLE.

CHANSON.

L'Ancienne Salle.

I

Non, messieurs, sur ma parole,
Je n'étais pas belle, mais
Aussi comme j'étais folle!
Le jupon troussé, j'aimais
Le rire et la gaudriole!
Je chantais Sancho-Pança!

Le Bourgeois.

Oui, je me souviens de ça!

L'Ancienne Salle.

Avec une gaieté rare
Alors je vous amusais,
Puis je grattais ma guitare
Et je disais... je disais...
Digue, digue, don.

Refrain dont l'acteur Kelm a le secret.

II

L'Ancienne Salle.

J'avais encor la voix nette,
Les yeux d'étincelles pleins;
Et je jetais ma cornette
Par-dessus tous les moulins,
Et jamais marionnette
Plus haut ne se trémoussa!

Le Bourgeois.

Oui, je me souviens de ça!

L'Ancienne Salle.

Avec une gaieté rare
Alors je vous amusais,
Puis je grattais ma guitare,
Et je disais... je disais :
Digue, digue, don.

Refrain de Kelm.

Le Lutin, au Bourgeois.

Eh bien, que dites-vous de sa voix?

Le Bourgeois.

Fort touchante.

Pour moi, sac à papier! j'aime ce qu'elle chante!
Oui, cette ancienne salle a vraiment l'air ouvert!
Mais, ma foi! son costume est trop jaune et trop vert!

Avec galanterie au Lutin.

Quoiqu'elle vaille moins que ce qu'elle dérobe,
Mon cher petit démon, j'aime mieux votre robe!

Le Lutin, montrant l'Ancienne Salle.

Eh! qu'importe? elle a su venir au bon moment!

Mais je parais, et d'elle il reste seulement,
Voyez! cet air bouffon qui fit sa jeune gloire!

Sur le mot VOYEZ, un changement de costume s'exécute à vue. Le personnage représentant l'ancienne salle des Folies-Concertantes disparaît, et laisse voir à sa place un comédien vêtu d'un splendide costume bouffon.

Le Comédien bouffon.

Oui, c'est moi, me voilà! Vous savez mon histoire.
Je naquis près des Dieux antiques, mes voisins,
Sur un lourd chariot couronné de raisins!
Puis, sur tous les tréteaux et sur toutes les planches
J'ai fustigé le vent de mon rire aux dents blanches!
En lançant comme dit Hamlet : « des mots, des mots! »
J'ai distrait quelquefois le passant de ses maux!
Polichinelle et clown, j'ai su, qu'on s'en souvienne,
Joindre à l'humour anglais la verve italienne!
J'aurai fini ma tâche et rempli mon devoir,
Si vous voulez aussi vous égayer à voir,
Au bruit de la crécelle et du tambour de basque,
Frissonner ma crinière et grimacer mon masque!
Cherchez-vous la maison de Scapin? c'est ici!
Et les enfants seront les bienvenus aussi!
O gaieté! dans ce temple heureux où tu t'installes,

Nous avons peint des fleurs et rembourré des stalles !

Au public, avec conviction.

Messieurs, sur ces dossiers vraiment miraculeux,
Vous pourrez à loisir rêver des pays bleus !
Ces frêles ornements, ces riches arabesques,
Où court la fantaisie en dessins pittoresques,
Trahissent le cachet de leur peintre, qu'en bon
Français il faut nommer...

Le Bourgeois.

Il faut nommer...

Le Comédien bouffon.

Cambon !
Craignez-vous que jamais le bon goût ne rature
Ces chefs-d'œuvre ?

Le Bourgeois.

Parlons un peu littérature.

Le Comédien bouffon.

Nos acteurs ?

Chacun des personnages qu'il nomme tour à tour entre en scène à mesure que son nom est prononcé ; puis

tous finissent par former un tableau d'un aspect bouffon et poétique.

Ils mettront la critique aux abois.
Quoiqu'ils soient si jolis, ils ne sont pas de bois!
Voyez! c'est Arlequin avec sa Colombine,
Ce joli couple en qui le poète combine
L'âme avec le bonheur se cherchant tour à tour,
Et l'idéal avide, en quête de l'amour!
Voici Léandre encor, voici Polichinelle,
Un gaillard vicieux comme la Tour de Nesle!
Et le plus grand de tous, calme comme un Romain
Le plus spirituel, le plus vraiment humain,
Formidable, et toujours plus grand que sa fortune,
Mon cher ami Pierrot, le cousin de la lune!
Isabelle! oiseau bleu qui chante en sa prison!
Et Cassandre tremblant, sot comme la raison!

Le Bourgeois.

Et que racontent-ils?

Le Lutin.

Une histoire profonde,
Toujours vieille et toujours jeune, comme le monde!
Colombine, cet ange au souple casaquin,

A laissé ramasser son cœur par Arlequin,
Un don Juan de hasard, qui, gracieux et leste,
Fait chatoyer sur lui tout l'arc-en-ciel céleste!
Restez, dit la Raison; fuyez, leur dit l'Amour!
Par les champs d'épis mûrs, baignés des feux du jour,
Par les noires forêts, par l'azur des grands fleuves,
Ils vont! Mais soutenus dans toutes ces épreuves,
Le feuillage s'éclaire au bruit de leurs chansons;
Un repas sort pour eux du milieu des buissons;
Sur leurs pas, que dans l'air suivent des harmonies,
Des barques et des chars, poussés par les génies,
Leur offrent un abri sous des voiles flottants,
Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans!

CHANSON.

I

Ce roman-là, c'est la vie!
Que, sous le manteau des bois,
L'âme et la lèvre ravie
Vont épeler à la fois!
Dans leur humeur vagabonde,

Barbe grise et tête blonde
Le poursuivent tour à tour!
Il n'est qu'une histoire au monde,
C'est l'histoire de l'amour.

II

Beau pays de la féerie,
Que nul encor n'a trouvé,
Doux Éden, terre fleurie,
Au moins nous t'avons rêvé!
O mes sœurs, ô filles d'Ève,
Lorsqu'en mai frémit la sève,
Quand le ciel sourit au jour,
Pour nous il n'est qu'un beau rêve,
C'est le rêve de l'amour!

III

L'un sur sa lyre d'ivoire,
Sous les feux de l'Orient,
Dit en vers sacrés la gloire
Et son laurier verdoyant.
Sous la pourpre ou la dentelle,

L'autre chante, ô Praxitèle,
Ta déesse au fier contour;
Mais la chanson immortelle,
C'est la chanson de l'amour.

Le Bourgeois.

C'est parfait!

Le Comédien bouffon.

Cependant Cassandre avec Léandre
Les poursuivent. Mais quoi! le beau-père et le gendre
Se déchirent la jambe à tous les traquenards!
Tantôt on les fusille ainsi que des renards:
Ils se battent entre eux. L'un crie: On m'assassine!
Pour l'autre, le bon vin se change en médecine.
Cent mille soufflets, l'un sur l'autre copiés,
Alternent sans relâche avec les coups de pieds.
Veulent-ils lire? on voit se hausser la chandelle,
Qui revient, si plus tard on n'a plus besoin d'elle.
Et, tandis que Léandre a gâté son pourpoint,
Et que le vieux barbon, toujours plus mal en point,
Est rossé par le diable et par son domestique,
Les amoureux, ravis au pays fantastique,

S'enivrent dans les bois des senteurs du printemps,
Et tout leur réussit, parce qu'ils ont vingt ans!

Le Lutin.

Grâce à la Fée, un jour, après tous ces longs jeûnes,
Les voilà mariés! ils sont beaux, ils sont jeunes!
Sous un soleil tournant qui brille à ciel ouvert,
Dans un palais orné de paillon rouge et vert,
On les unit, et l'air, rempli d'apothéoses,
Se teint de fleur de soufre, et d'azur, et de roses!

Le Comédien bouffon.

Pendant tout ce temps-là, doux, pensif et railleur,
Dérobant tout, mangeant et buvant du meilleur,
Et ne s'intéressant à rien, comme les sages,
Pierrot s'est promené parmi les paysages,
Sans même seulement vouloir tourner les yeux
Vers la Fée au char d'or, qui s'enfuit dans les cieux!
Paresseux et gourmand, voilà dans quelle étoffe
Le gaillard est taillé!

Le Bourgeois.

C'est un grand philosophe!
Et j'aime le roman que vous m'avez conté.

Le Comédien bouffon, au Lutin.

C'est le plus beau de tous, il n'est pas dégoûté!

Au Bourgeois, en lui montrant le groupe des danseuses.

Voulez-vous voir aussi nos nymphes bocagères
Et le chœur bondissant de nos danses légères?
Vous avouerez qu'auprès de nous Vestris marchait!

Aux danseuses, avec l'intonation consacrée.

Que la fête commence!

Aux musiciens de l'orchestre.

Hé! messieurs de l'archet!
Ce petit monde-là n'attend qu'une cadence;

Au Bourgeois et au public.

Car pour vous réjouir tout cela chante et danse.
Nous possédons au moins soixante-treize Ellsler.

Le Bourgeois.

Soixante-treize?

Le Comédien bouffon.

Au moins! vous les verrez en l'air.

Le Bourgeois.

Devant mes yeux charmés quand vont-elles s'ébattre?

Le Comédien bouffon.

Demain! En attendant, en voici toujours quatre!

Le Bourgeois.

Voyons.

Les danseuses exécutent un pas éblouissant de délire et de « réalisme ».

Le Bourgeois, au Comédien bouffon.

Sac à papier! je crois qu'une Péri,
A vouloir devancer leurs ailes, eût péri!
C'est divin! fougue ardente et grâce printanière!

A Pierrot.

Mais que faisiez vous donc à la saison dernière,
Mon ami? Tâchiez-vous d'instruire en badinant?

Pierrot exprime qu'il n'a jamais songé à cela. CE QUE NOUS FAISIONS? dit-il, NOUS DANSIONS.

Le Bourgeois.

J'en suis fort aise! Eh bien, chantez donc, maintenant!

Le Comédien bouffon.

Demandez, faites-vous servir! musette ou lyre!
Romance tendre ou bien séguédille en délire!

La ballade allemande ou les airs espagnols,
A votre choix!

Montrant le Lutin.

Voilà le nid des rossignols!

Le Bourgeois emprunte à son tour le langage de la mimique, et exprime que, comme toujours, il sera fort heureux de se contenter de ce qu'on lui donnera.

CHANSON.

Le Lutin.

C'est ici que l'on oublie
La pâle Mélancolie :
Nous nous appelons Folie,
C'est ici qu'on rit encor!
Accueillez nos babioles,
Laissez nos danses frivoles
Éveiller les chansons folles
Avec leurs clochettes d'or!

Le Comédien bouffon.

Ah! souriez-nous! Le cuivre
N'empêchera pas de suivre

Notre chant de bonheur ivre!
Nos habits sont tout luisants;
Suivant la façon commune,
Nos poètes sans fortune
Rêvent au clair de la lune,
Nos danseuses ont seize ans!

Tous les personnages et funambules forment des groupes, autour desquels court une danse ivre de joie. La farce est jouée.

AUTRES GUITARES.

L'Ombre d'Éric.

Si Limayrac devenait fleur,
Il boirait les pleurs de l'Aurore,
Et, penché sur le sein de Flore,
Il renaîtrait à ce doux pleur.
Son faux-col serait sa corolle,
Et d'un lys aurait la couleur;
J'en ferais des bouquets à Rolle,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Ducuing pourrait, à la Chaumière,
L'attacher à sa boutonnière
Et s'en faire une croix d'honneur.
Sur les coteaux et dans les landes,
Voltigeant comme un oiseleur,
Buloz en ferait des guirlandes,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
J'en ornerais, près d'une haie,
La houlette d'Arsène Houssaye :
Je l'arracherais sans douleur.
A côté d'une cucurbite,
Il sourirait, en sa pâleur,
A l'éditeur Jules Labitte,
Si Limayrac devenait fleur.

Si Limayrac devenait fleur,
Je le mettrais dedans un vase,
Et quelquefois avec extase
Je l'aplatirais sur mon cœur.

Séduit par son pistil attique,
Peut-être un jeune parfumeur
Nous en ferait de l'huile antique,
Si Limayrac devenait fleur.

Hélas! Limayrac n'est pas fleur
Et ne peut de parfums de menthe
Enivrer un corset d'amante
Ni l'habit noir d'un enjôleur.
Quoique sa voix, flûte en démence,
Ait charmé le merle siffleur,
Jetons au feu cette romance,
Hélas! Limayrac n'est pas fleur!

Novembre 1845.

Le Mirecourt.

Un jour Dumas passait : les divers gens de lettres
Devant son gousset plein s'inclinaient à deux mètres,
En murmurant : « Ils sont trop verts ! »
Un Mirecourt soudain, fait comme un vilain masque,
Fendit la foule, prit son twine par la basque,
Et lui fit ce discours en vers :

« Alexandre Dumas, compresse de la presse,
Emplâtre qui toujours guéris cette Lucrèce,
Moxa qu'elle se met partout,
Écoute-moi, pacha de ces Maquets sans nombre,
Ombre de Scudéry, qui de Gigogne est l'ombre,
Tu n'es qu'un Pitre et qu'un Berthoud !

Tu gâtes le papier de quatre Lamartines.
Comme un Augu trop plein tu répands tes tartines
Sur Carpentras et Draguignan;
Ta machine à vapeur fait marcher trois cents plumes,
Et tu fais un gâchis en trente-deux volumes
Des mémoires de d'Artagnan.

Mais ton jour vient. Il faut dans *Le Siècle*, qui tombe,
Que le premier-Paris sous lui creuse ta tombe!
Dieu te garde un carcan de bois
Dans *La Démocratie*, un journal de dentiste,
Dans les entre-filets du *Globe*, et dans *L'Artiste*,
Feuille qui paraît quelquefois!

Porcher te dira : Baste! en des recueils intimes,
Tes vieux ours écriront les noms de tes victimes;
Tu les entendras te crier :
Mort et damnation! et te traiter de cancre,
Tous ces fœtus caducs, ces vieux ours teints de l'encre
Qui n'est plus dans ton encrier!

Ceci t'arrivera, Yacoub, sans que Chambolle,
Solar ni Girardin te soldent une obole
Sur le dernier trimestre échu;
Lors même que Dumas, ainsi qu'Abdolonyme,
Vieux et plantant ses choux, prendrait le pseudonyme
D'Almanzor ou de Barbanchu! »

Dumas avait un jonc en bois de sycomore,
Et ce poing de Titan qui sur la tête more
Fait cinq cent vingt pour son écot :
Docile au Mirecourt, il lui laissa tout dire,
Pencha son front rêveur, puis avec un sourire
Fit : « As-tu déjeuné, Jacquot? »

Octobre 1846.

V.... le baigneur.

V...., tout plein d'insolence,
Se balance,
Aussi ventru qu'un tonneau,
Au-dessus d'un bain de siège,
O Barège,
Plein jusqu'au bord de ton eau!

Et comme Io, pâle et nue
Sous la nue,
Fuyait un époux vanté,
Le flot réfléchit sa face,
Puis l'efface
Et recule, épouvanté.

Chaque fois que la courroie,
Qui poudroie,
Passe à fleur d'eau dans son vol,
On voit de l'eau qui l'évite
Sortir vite
Son pied-bot et son faux col.

Reste ici caché, demeure!
Dans une heure,
Comme le chasseur cornu
En écartant la liane
Vit Diane,
Tu verras V... tout nu!

On voit tout ce que calfate
La cravate,
Et son regard libertin
Appelle comme remède
A son aide
Héloïse Florentin!

Mais un songe le visite!
Il hésite
A finir ses doux ébats;
Toujours V.... se balance
En silence,
Et va murmurant tout bas:

« Ah! si j'étais en décembre
A la Chambre,
Je grandirais d'un bon tiers,
Et je pourrais de mon ombre
Faire nombre
A côté de monsieur Thiers!

Je pourrais sur mon pupitre
Faire, en pitre,
Le bruit traditionnel,
Et, commençant une autre ère,
Ne plus traire
Le Constitutionnel!

A mes festins que le Scythe
Même cite,
On boirait de l'hypocras!
J'obtiendrais des croix valaques
Et des plaques :
Je les ferais faire en strass! »

Plus brillant qu'une cymbale,
Tel *s'emballe*
Et se voit légiférant,
Ce matassin crucifère
Qui sut faire
Éclore *Le Juif errant!*

Et cependant des coulisses
Ses complices
Vont tous prenant le chemin.
Voici leur troupe frivole
Qui s'envole,
Cigare aux dents, stick en main.

En passant chacun s'étonne
Et chantonne,
Et lui dit sur l'air du *Tra* :
« Oh ! la vilaine chenille
Qui s'habille
Si tard un soir d'Opéra ! »

Avril 1846.

La Tristesse d'Oscar.

Jadis le bel Oscar, ce rival de Lauzun,
Du temps que son habit vert-pomme était dans un
État difficile à décrire,
Et qu'enfin ses souliers, vainqueurs du pantalon,
Laissant à chaque pas des morceaux de talon,
Poussaient de grands éclats de rire;

Du temps que son coachman, pâle comme un navet,
Se recourbait en plis tortueux, et n'avait
Plus de collet d'aucune sorte,
Aucun collet, pas même un collet... *né Révoil,*
Et que son vieux chapeau, tout dépourvu de poil,
Prenait des tons de colle-forte;

O misère ! du temps que, tournant au lasting,
Son pantalon, pareil aux tableaux de Drolling,
Avait ce vernis dont tu lustres
Le gilet fabuleux de Fontbonne et son frac,
Le bel Oscar disait à Paulin Limayrac,
Publiciste âgé de deux lustres :

« Dieu ! que ne suis-je assis dans le Palais-Bourbon !
Quand pourrai-je appeler Ledru-Rollin : Mon bon !
Et dire en voyant Buloz : Qu'est-ce ?
Et puis n'entendre plus dans quelque affreux recoin
Ce monstre me crier : Tu n'iras pas plus loin !
Quand je veux passer à la caisse.

Paulin ! si je payais le cens, ah ! tu le sens,
Je connaîtrais aussi ces billets de cinq cents
Qui sont les pommes de nos Èves,
J'aurais le rameau d'or qui dompte les tailleurs,
Et je verrais enfin des chemises ailleurs
Que parmi l'azur de mes rêves !

Oui ! je ferais remettre un verre à mon lorgnon !
Paulin, j'échangerais ma *panne* et mon guignon
Contre l'aisance fantastique
Du baron de Rothschild, et, gagnant à ce troc,
Je peignerais alors mes moustaches en croc
Et j'y mettrais du cosmétique !

Je dînerais chez Douix ! J'aurais des gants serins
Pour *poser* au balcon des théâtres forains,
Et, profitant de son extase,
J'abreuverais de luxe et de verres de rhum
Une divinité, reine des *Délass-Com*,
De Montmartre ou du *Petit-Laze !* »

Ainsi parlait Oscar, l'âme et les sens aigris,
Du temps qu'il arborait ces vastes chapeaux gris
Empruntés à d'anciens fumistes,
Et que, plein d'amertume, il nettoyait ses gants
Avec ces procédés beaux, mais extravagants,
Qui sont la gloire des chimistes.

Il parlait, et ses yeux imitaient des poignards.
Aujourd'hui, grâce aux voix de cinq cents montagnards,
Le voilà sorti de l'ornière
Et Bignan le célèbre en d'officiels chants;
C'est la rosette rouge et non la fleur des champs
Qui fleurit à sa boutonnière.

Il rayonne, il est mis comme un notaire en deuil.
Et cependant toujours parmi l'or de son œil
Brille une perle lacrymale;
Il erre, les regards cloués sur les frontons,
Triste comme un bonnet, ou comme ces croûtons
De pain que nous cache une malle!

Quel rêve peut troubler ce moderne Samson,
Qui sur le nez des siens pose, comme l'ourson,
Des discours carrés par la base,
Qui d'un pantalon vert couvre ses tibias,
Et qui dans les divers patois charabias
Éclipse Charamaule et Baze?

Ah ! quelque fiel toujours gâte notre hydromel !
Oui, quelque chose encore attriste ce Brummel
Qui, mettant chaque Amour en cage,
Effaçait les exploits du chevalier d'Éon !
Voilà ce qui l'agace : hier à l'Odéon
Un *voyou* l'a pris pour Bocage !

Juin 1848.

Le Flan dans l'Odéon.

Avant que la brise adultère
Qui fait le charme des hivers,
N'émaille de recueils de vers
Les parapets du quai Voltaire;
Avant que Chaumier Siméon
N'ait publié ses hexamètres,
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Des journaux qui mettent leur liste
Dans l'Annuaire officiel,
Il n'en est pas qui sous le ciel
Soit plus mordoré que *L'Artiste*.

Messieurs Paul, Arthur et Léon
En sont les rédacteurs champêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Il n'est pas de revue alpestre,
Pas de recueil ni de journal,
Soit chez Bertin ou Jubinal,
Où viennent, vers la Saint-Sylvestre,
Plus de ces chevaliers d'Éon,
Moitié lorettes, moitié reîtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Nulle part, dans le ciel sans brise,
Les jeunes gens au cœur de feu
Ne regardent d'un œil plus bleu
La lune changer de chemise.
Ainsi la voyait Actéon
Faire la planche sous les hêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

A *L'Artiste*, la grande actrice
Fut Asphodèle Carabas,
Carabas, qu'avec son cabas
Buloz guignait pour rédactrice.
Hélas ! changeant caméléon,
L'Artiste lui tourne les guêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

Un étranger vint à *L'Artiste*,
Jeune, avec un air ahuri.
Était-ce un du *Charivari*,
Du *Furet*, du *Feuilletoniste?*
Était-il le Timoléon
Des Saint-Almes et des Virmaîtres...?
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

On ne savait. L'ange Asphodèle
Fit avec lui deux mille vers.
Les Vermots et les Mantz divers
Derrière eux tenaient la chandelle

Ils jouaient de l'accordéon
Pour mieux accompagner ces mètres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon !

La lune était à la fin nue,
Et ses rayons, doux aux rimeurs,
Parmi le gaz des allumeurs
Découpaient en blanc sur la nue
Les chapiteaux du Panthéon,
Pareils à de grands baromètres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Mais contre Asphodèle rageuses,
Des bas-bleus, confits par Gannal,
Dans le salon bleu du journal
Dansaient des polkas orageuses.
Les élèves de l'Orphéon
Leur chantaient *Les Bœufs* aux fenêtres...
Allez, allez, ô gens de lettres
Manger du flan dans l'Odéon !

On voit dormir au nid la caille
Qu'un vautour fauve lorgne en bas :
Telle s'endormait Carabas.
Le jeune homme au lorgnon d'écaille,
C'était le doux Napoléon
Citrouillard, l'un de nos vieux maîtres..
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Et, fougueux comme un Transtamare,
Citrouillard, ce dandy sans foi,
La fit un jour, de par le Roi,
Rédactrice du *Tintamarre!*
Elle y traduit Anacréon
En vers de quatre centimètres...
Allez, allez, ô gens de lettres,
Manger du flan dans l'Odéon!

Septembre 1846.

L'Odéon.

Le mur lui-même semble enrhumé du cerveau.
Bocage a passé là. L'Odéon, noir caveau,
Dans ses vastes dodécaèdres
Voit verdoyer la mousse. Aux fentes des pignons
Pourrissent les lichens et les grands champignons
Bien plus robustes que des cèdres.

Tout est désert. Mais non, suspendu, sans clocher,
Le grand nez de Lucas fend l'air comme un clocher.
Trop passionné pour Racine,
Un pompier, dont le dos servait de point d'appui
A ce nez immoral, sans doute comme lui
Dans le sol avait pris racine.

« Ah! dit Mauzin, voyant sa pâleur de lotus,
Poète, pour calmer ces affreux hiatus
En un lieu que la foule évite,
Et pour te voir tordu par ce rire usité
Chez les hommes qu'afflige une gibbosité,
Parle, que veux-tu? Dis-le vite!

Que faut-il pour te voir plus gai que Limayrac?
Veux-tu que je t'apporte une cruche de rack?
Dis, que te faut-il pour que rie
Ta prunelle d'azur, pareille à des saphirs,
Et pour voir tes cheveux s'envoler aux zéphyrs
Comme les crins de Vacquerie!

Qui pourrait dissiper ton noir abattement?
Te faut-il les gants bleus de monsieur Nettement,
Ou ce chapeau du roi de Garbe,
Le chapeau de Thoré, cet homme si barbu
Qu'un barbier ne pourrait, sans devenir fourbu,
En quatre ans lui faire la barbe!

Pour sourire veux-tu le casque du pompier,
Qui consume ses nuits à voir estropier
La tragédie ou l'atellane?
Que veux-tu, rack, gants, feutre ou le beau casque d'or
— Ce que je veux? dit l'homme au profil de condor,
C'est un nez à la Roxelane! »

Juin 1848.

Bonjour, Monsieur Courbet.

En octobre dernier j'errais dans la campagne.
Jugez l'impression que je dus en avoir :
Telle qu'une négresse âgée avec son pagne,
Ce jour-là la Nature était horrible à voir.

Vainement fleurissaient le myrte et l'hyacinthe ;
Car au ciel, écrasant les astres rabougris,
Le profil de Grassot et le nez d'Hyacinthe
Se dessinaient partout dans les nuages gris.

Des bâillements affreux défiguraient les antres,
Et les saules montraient, pareils à des tritons,
Tant de gibbosités, de goîtres et de ventres,
Que je les prenais tous pour d'anciens barytons.

Les fleurs de la prairie, espoir des herboristes !
— Car ce siècle sans foi ne veut plus qu'acheter, —
Semblables aux tableaux des gens trop coloristes,
Arboraient des tons crus de pains à cacheter.

Et, comme un paysage arrangé pour des Kurdes,
Les ormes se montraient en bonnets d'hospodar ;
C'étaient dans les ruisseaux des murmures absurdes,
Et l'on eût dit les rocs esquissés par Nadar !

Moi, saisi de douleur, je m'écriai : « Cybèle !
Ouvrière qui fait la farine et le vin !
Toi que j'ai vue hier si puissante et si belle,
Qui t'a tordue ainsi, Nourrice au flanc divin ? »

Et je disais : « O nuit qui rafraîchis les ondes,
Aurores, clairs rayons, astres purs dont le cours
Vivifiait son cœur et ses lèvres fécondes,
Étoiles et soleils, venez à mon secours ! »

La Déesse, entendant que je criais à l'aide,
Fut touchée, et voici comme elle me parla :
« Ami, si tu me vois à ce point triste et laide,
C'est que Monsieur Courbet vient de passer par là ! »

Et le sombre feuillage évidé comme un cintre,
Les gazons, le rameau, qu'un fruit pansu courbait,
Chantaient : « Bonjour, monsieur Courbet le maître peintre!
Monsieur Courbet, salut ! Bonjour, monsieur Courbet ! »

Et les saules bossus, plus mornes et plus graves
Que feu les écrivains du *Journal de Trévoux*,
Chantaient en chœur avec des gestes de burgraves :
« Bonjour, monsieur Courbet ! Comment vous portez-vous?

Une voix au lointain, de joie et d'orgueil pleine,
Faisait pleurer le cerf, ce paisible animal,
Et répondait, mêlée aux brises de la plaine :
« Merci. Bien le bonjour. Cela ne va pas mal. »

Tournant de ce côté mes yeux, — en diligence,
Je vis à l'horizon ce groupe essentiel :
Courbet qui remontait dans une diligence,
Et sa barbe pointue escaladant le ciel!

Octobre 1854.

Nadar.

Les soirs qu'au Vaudeville, en ce moment sauvé,
On donne une première
Représentation; quand le gaz relevé
Couvre tout de lumière;

Et, pour mieux éblouir de feux les vils troupeaux
Aux faces inconnues,
Quand, les littérateurs déposant leurs chapeaux,
On voit leurs têtes nues;

Chez tous ces rois à qui la notoriété
Enseigne ses allures,
Oh! quel spectacle étrange en sa variété
Offrent les chevelures!

Les unes ont l'aspect de l'ébène ; voici
Les châtaines, les fauves
Et les beaux fronts de neige, et l'on remarque aussi
Le bataillon des chauves.

C'est le brun Lherminier, Sasonoff et Murger,
Et Lemer, doux lévite.
Leurs cheveux peuvent dire en chœur avec Burger :
« Hurrah ! les morts vont vite ! »

Louis Boyer, qui prit plus d'une Alaciel
A plus d'un roi de Garbe,
Dissimule son nez, organe essentiel,
Sous de grands flots de barbe.

Son visage pourtant n'est pas seul envahi
Comme celui d'un Serbe,
Et de Goy, dont les mots ont un parfum d'Aï,
N'est pas non plus imberbe !

Car le Temps, qui sourit de se voir encensé
Par ceux dont il se joue,
Met, comme un lierre épars, ce feuillage insensé
Autour de notre joue !

Louis Lurine, habile à bien lancer les dards,
En a les tempes bleues.
Asselineau pourrait fournir des étendards
Aux pachas à trois queues.

Méry, chêne au milieu d'arbustes rabougris,
A vaincu les épreuves;
Il est majestueux et fort sous son poil gris
Comme les dieux des fleuves.

Dumas, qui pourrait seul, mage éthiopien,
Chanter la sage Hélène,
Abrite des éclairs son crâne olympien
Sous des touffes de laine.

Mirecourt dans son ombre, antre de noirs projets,
Tente de noyer Planche,
Et René Lordereau dans ses boucles de jais
Garde une mèche blanche.

Villemessant, mêlé, comme les vieux railleurs,
De faune et de satyre,
Se coiffe en brosse. Et puis j'en passe, et des meilleurs!
Mais qui pourrait tout dire?

Théo, roi de l'azur où la Muse le suit,
Amant de la Chimère,
En secouant sa tête, à l'entour fait la nuit,
Comme un héros d'Homère,

Et Barrière, qui va cherchant la vérité
Sans songer à sa gloire,
Montre pleins d'ouragans des yeux d'aigle irrité
Sous une forêt noire.

A côté d'eux on voit les blonds : c'est Dumas fils,
Dont l'ample toison frise ;
C'est Gaiffe, dont la joue est neige, ivoire et lys,
Et la lèvre cerise.

C'est Castille aux anneaux crêpés ; ses yeux ont lui
Pour quelque étrange rêve,
Et son chef lumineux brille comme celui
De notre grand'mère Ève.

Voillemot resplendit comme un jeune Apollon.
Fabuleux météore,
Sa tête radieuse au milieu d'un salon
Fait l'effet d'une aurore.

Arsène Houssaye, à qui souvent, le cœur troublé,
Rêvent les jeunes filles,
A des cheveux pareils à ceux des champs de blé
Tombant sous les faucilles.

Ils sont d'or pâle; ceux du poète nouveau
Qui, dans des vers bizarres,
A nommé le public : « *Bête à tête de veau,* »
Sont jaunes, fins et rares.

La Madelène est rose, et Marchal est vermeil
D'une façon hardie,
Mais Nadar sur son front aux comètes pareil
Arbore l'incendie!

Décembre 1858.

Reprise de *La Dame.*

Mourir de la poitrine
Quand j'ai ces bras de lys,
La lèvre purpurine,
Les cheveux de maïs
Et cette gorge rose,
Ah! la vilaine chose!
Quel poète morose
Est donc ce Dumas fils!

Je fus, pauvre colombe,
Triste, blessée au flanc;
Déjà le soir qui tombe
Glace mon jeune sang,
Et, j'en ai fait le pacte,
Il faut qu'en femme exacte,
Au bout du cinquième acte
J'expire en peignoir blanc!

Pourtant, j'aime une vie
Qu'un immortel trésor
Poétise, ravie,
Dans un si beau décor;
J'aime pour mes extases
Les feux des chrysoprases,
Les rubis, les topazes,
Les tas d'argent et d'or!

Paris est une ville
Où mille voyageurs
Cherchent au Vaudeville
De pudiques rougeurs,

Où toute jeune fille
Aux façons de torpille
Peut avoir ce qui brille
Aux vitres des changeurs!

J'aime cette lumière
Qui, des lustres fleuris,
Tombe aux soirs de première
Sur ma poudre de riz,
Quand, aux loges de face,
Ma petite grimace,
Malgré leur pose, efface
Cerisette et Souris.

J'aime qu'en ma fournaise
Un lingot fonde entier,
Et que, pour me rendre aise,
Avec un luxe altier
De jeune Sulamite
Qui ne soit pas un mythe,
Plus d'un caissier imite
Grellet et Carpentier!

J'aime que le vieux comte
Soit réduit aux abois
En refaisant le compte
Des perles que je bois,
Enfin, cela m'allèche
De sentir ma calèche
Voler comme une flèche
Par les détours du bois !

J'aime que l'on me bouge
Un grand miroir princier,
Pour me poser ce rouge
Qui plaît à mon boursier,
Tandis que ma compagne,
Brune fille d'Espagne,
Sur l'orgue m'accompagne
Des chansons de Darcier !

Mais surtout, quand, dès l'aube,
S'éloigne mon sous-chef
Natif d'Arcis-sur-Aube,
Renvoyé d'un ton bref,

Dans ma main conquérante
J'aime à tenir quarante
Nouveaux coupons de rente,
Et du papier joseph!

Janvier 1857.

Marchands de crayons.

Rose pleurait : Un bon jeune homme
La consola, veillant au grain.
«— Ah ! de quelque nom qu'on vous nomme,
Dit-elle, vous allez voir comme
J'ai raison d'avoir du chagrin !

Pour Meaux, ayant plié ma tente,
En avril dernier je partis.
J'allais hériter de ma tante,
Dont la dépouille aujourd'hui tente
Une foule de bons partis.

Mais ce n'est pas dans la province
Que resplendit mon firmament :
C'est ici que loge mon prince,
L'homme pour qui mon cœur se pince,
Mon Arthur, mon tout, mon amant !

Loin de lui mon âme est funèbre;
A sa voix, qui me fait rêver,
J'étais docile comme un zèbre!
C'est un individu célèbre :
Où pourrais-je le retrouver?

Car en vain mon regard se dresse!
Comme Arthur ne m'a pas écrit,
J'ignore en tout point son adresse.
Comment donc faire avec adresse
Ce que mon désir me prescrit?

O tristesse! jusqu'à la lie
Je te savoure et je te bois!
Sa rue, hélas! est démolie :
Je vois avec mélancolie
Que l'on y pose un mur de bois! »

« — Ne pleurez pas, mademoiselle,
Dit le bon jeune homme éperdu
A Rose, en se penchant vers elle;
Vous allez voir avec quel zèle
Nous chercherons l'Arthur perdu!

Puisqu'il s'agit d'un homme illustre,
Venez au bal de l'Opéra.
Vous le trouverez sous le lustre,
Appuyé sur quelque balustre!
Pour l'entrée, on vous la paiera.

Les voici tous deux à la fête,
Dans cet endroit prestigieux,
Depuis les tapis jusqu'au faîte,
Où la réunion est faite
De ce que Paris a de mieux.

Tout est couleur, lumière, flamme,
Et l'on s'étouffe à trépasser.
Le bon jeune homme, exempt de blâme,
Dit : — « Cherchez l'ami de votre âme
Parmi les gens qui vont passer!

A-t-il quelque prééminence
Sur l'élite de ces lions
Du report et de la finance,
Chez qui la moindre lieutenance
Vaut au moins quinze millions?

Voici le maître de Marseille,
Lireux, Solar, grave et pensif,
Millaud, à qui Phébus conseille
La bienfaisance, et qui s'éveille
Dans une maison d'or massif!

Puis voici la cohorte insigne
Des artistes, cerveaux en fleur;
Hamon, gracieux comme un cygne,
Galimard qui cherche la ligne,
Préault qui trouve la couleur!

Puis Masson, fort de ses magies,
Et Couture, épris des hasards:
Tous deux à travers les orgies
Ont vu passer, de sang rougies,
Les ombres pâles des Césars.

Voici Millet, voici Christophe,
Et tous les fils de Phidias,
Et Chenavard, ce philosophe,
Aveuglé par un bout d'étoffe
Que chiffonne en causant Diaz.

Voici des acteurs, Hyacinthe,
Frédérick, Fechter; admirons
Grasso, qu'on abreuve d'absinthe,
Et Gueymar, qui dans cette enceinte
Assourdit la voix des clairons!

Puis voici les porteurs de lyre,
Les meilleurs Homères du jour,
Ceux que vers son calvaire attire
Encore le double martyre
Fait de poésie et d'amour!

Voici Musset, dieu de la ville,
Et Dupont, maître de son pré,
Et Sainte-Beuve, et Théophile,
Chanteur pour qui la muse file
Des jours tissus d'un fil pourpré.

Voici Bouilhet, que tu conseilles,
Naïade antique au front de lys,
Philoxène, amant de merveilles,
Qui, tout enfant, vit les abeilles
Baiser les lèvres de Myrtis.

Puis, dans ce torrent qui s'épanche,
Voici les frères de Goncourt;
Mirecourt, acharné sur Planche,
Et Monselet à la main blanche,
Vers qui la Renommée accourt.

Orgueil des nouvelles déesses,
Voici les trois frères Lévy,
Tous si ruisselants de richesses
Que les banquiers et les duchesses
Les accostent d'un air ravi.

Connais-tu l'homme plein d'audace
Devant ces hardis triumvirs,
Qui les regarde face à face,
Et dont la jeune presse efface
L'ancien blason des Elzévirs?

C'est un fils d'Apollon et d'Ève,
Le typographe Malassis,
Qui tout bas invoque sans trêve
Le poète inédit qui rêve,
Triste, et sur une malle assis.

Voici Vitu, chez qui s'allie
A l'esprit l'or d'un podesta;
Fauchery, venu d'Australie
Avec cette douce folie
Que de Bohême il emporta;

Puis Lherminier des Amériques!
Murger, aux pompons éclatants,
Vide tous ces écrins féeriques.
Gozlan jure que les lyriques
Dureront au plus cinquante ans!

O sœur de l'aube orientale,
Regardez bien tous ces héros!
Car ils sont le luxe qu'étale
Notre immortelle capitale :
Après eux tout n'est que zéros. »

Il dit. La malheureuse fille,
Ignorante de son destin
Et rapide comme une anguille,
Vers le flot confus qui fourmille
Leva ses deux pieds de satin.

Sa vue à travers une houle
Plongea dans les rangs espacés
Des gens fameux ; puis dans la foule
Elle tomba, lys que l'on foule !... —
Ces timbaliers étaient passés.

« — Mais, hasarda tout bas son guide,
Elle ouvrait ses yeux languissants,
Quel peut donc être, enfant candide,
L'homme célèbre, mais perfide,
Qui n'est pas parmi ces passants?

Il n'est pas peintre ? C'est étrange.
Alors, quel succès est le sien ?
Il n'est donc pas, non plus, mon ange,
Poète, ou bien agent de change ?
Ni boursier ? ni musicien ?

— Si, répondit-elle, il se pique
D'être un merveilleux baryton,
Et, malgré son joli physique,
Il fait souvent de la musique
Avec son cornet à piston !

Son bonnet brille comme un phare
Sur son costume officiel,
Lorsque, aux éclats de sa fanfare,
Le moineau franc tremble et s'effare
Et s'enfuit vers l'azur du ciel !

Il aimait à faire tapage
Par les beaux jours pleins de rayons,
Assis en vêtement de page
Sur le sommet d'un équipage,
Derrière un marchand de crayons !

Que de fois j'ai voulu les suivre,
Mêlant mon cœur à l'instrument
Qui répand les notes de cuivre,
Comme la gargouille et la guivre
Se mêlent au noir monument !

Car leurs coussins étaient deux trônes,
Quand mon Arthur sonnait du cor
Près de Mangin en galons jaunes,
Qui sent des plumets de deux aune
Frissonner sur son casque d'or ! »

Janvier 1857.

Nommons Couture!

J'ai l'amour-propre de me croire le seul artiste véritablement sérieux de notre époque (vous voyez que j'ai le courage de mes opinions).

THOMAS COUTURE, lettre à M. de Villemessant, *Figaro* du 28 janvier 1857.

PUISQUE, hormis Couture,
Les professeurs
Qui font de la peinture
Sont des farceurs;

Puisque ce dogmatiste
Mystérieux
Reste le seul artiste
Bien sérieux;

Puisque seuls les gens pingres
Ont le dessein
D'admirer encor Ingres
Et son dessin;

Puisque tout ce qui cause
Dit que la croix
Fut offerte sans cause
A Delacroix;

Puisque toute la Souabe
Sait que Decamps
N'a jamais vu d'Arabe
Ni peint de camps;

Puisque, même au Bosphore,
Chacun saura
Que Fromentin ignore
Le Sahara;

Puisque, sous les étoiles,
L'univers n'est
Pas encombré des toiles
Que fait Vernet;

Puisque l'homme féroce
  Nommé Troyon
Ne connaît ni la brosse
  Ni le crayon ;

Puisque dans nul ouvrage
  Rosa Bonheur
Ne rend le labourage
  Avec bonheur ;

Puisqu'on doit sans alarme
  Croiser le fer
Contre tous ceux que charme
  Ary Scheffer ;

Puisqu'en vain les Osages
  Ont par Iazzi
Loué les paysages
  De Palizzi ;

Puisque sans argutie,
  On peut nier
L'exacte minutie
  De Meissonier ;

Puisqu'à moins qu'on soit ivre
De très bon vin,
On ne saurait pas vivre
Près d'un Bonvin ;

Puisque l'on ne réserve
Ni Daumier, ni
L'étincelante verve
De Gavarni ;

Puisqu'il faut les astuces
D'un Esclavon
Pour célébrer les Russes
D'Adolphe Yvon ;

Foin des gens qui travaillent
Pour nous berner !
Que tous les peintres aillent
Se promener !

Puisque seul il s'excepte,
Et j'y consens,
Ah ! que Couture accepte
Tout notre encens !

Qu'il règne en sa chapelle !
  Que Camoëns
Ressuscité, l'appelle
  Aussi Rubens !

Qu'il parle à ses apôtres
  En Iroquois !
On ira dire aux autres
  De rester cois !

Pose ton manteau sombre
  Sur ce qu'ils font ;
Couvre-les de ton ombre,
  Oubli profond !

Et poursuis comme Oreste,
  Fatalité,
Ce chœur dont rien ne reste,
  Couture ôté !

Janvier 1857.

Le Critique en mal d'enfant.

Ce critique célèbre est mort en mal d'enfant.
Quel critique ! Il était fort comme un éléphant,
Vif et souple comme une anguille.
S'il étirait un peu ses membres avec soin,
Il enjambait la mer, et savait au besoin
Passer par le trou d'une aiguille.

Au spectacle c'était charmant. Comme il jasait !
L'article Frédérick, l'article Déjazet
Pour lui ne gardaient pas d'arcanes.
Quant à ce qu'on appelle en ce temps-ci : *des mots*,
Il en laissait toujours au milieu des marmots
Sept ou huit au bureau des cannes.

Il avait de l'esprit comme Jules Janin
Et comme Beaumarchais; le sourcil léonin
De ce Jupiter de la rampe
Faisait tout tressaillir, Achilles, Arlequins
Et Gilles; devant lui ces porte-brodequins
Étaient comme le ver qui rampe.

Ce n'était qu'or et pourpre à tous ses dévidoirs.
Des myrtes qu'il avait cueillis dans les boudoirs
On eût chargé vingt dromadaires.
Certes il s'en fallait peu qu'il ne mît à bas
La Presse, La Patrie et même *Les Débats*
Par ses succès hebdomadaires!

On disait : « Prémaray, ce divin bijoutier,
A pourtant le ciseau moins agile, et Gautier
La touche moins fine et moins grasse;
Saint-Victor et Méry, coloristes vermeils,
Ne peignent pas si bien les cheveux des soleils :
Janin lui-même a moins de grâce. »

Il n'était pas heureux pourtant. Devant son feu
Où parfois en silence il voyait d'un œil bleu
Mourir en cendre un demi-stère,
Des spectres noirs, sortis du fond de l'encrier,
Le talonnaient. C'est bien le cas de s'écrier
Ici : « Quel est donc ce mystère? »

Ou bien il était triste en même temps que gai,
Mêlant *De Profundis* avec *Ma mie, ô gué!*
Telle en ces paysages qu'orne
Une blanche fontaine aux paillettes d'argent,
La lune, astre des nuits, folâtre mais changeant,
Montre ensemble et cache une corne.

Tel vous pouvez le voir gravé par Henriquel ;
Et voici le fin mot : le malheur pour lequel,
Poussant des plaintes étouffées,
Il laissait tant languir son âme en désarroi,
C'était de n'avoir pas d'enfants, comme ce roi
Qu'on voit dans les contes de fées.

Parfois contemplant seul, le front chargé d'ennuis,
Les clous de diamants sur le plafond des nuits,
Il invoquait les Muses, l'une
Ou l'autre, et leur disait : « Erato, mon trésor !
Thalie ! ô Melpomène à la chaussure d'or ! »
Il disait à la Lune : « O Lune !

Ne m'inspirerez-vous aucun ouvrage ? rien ?
Quoi ! pas même un nouveau système aérien ?
Un livre sur l'architecture ?
Un vaudeville, grand de toute ma hauteur ?
Ne deviendrai-je point ce qu'on nomme un auteur
Dans les cabinets de lecture ?

Oui, la gloire est à moi, j'ai su m'en emparer ;
Et, ne produisant rien, je puis me comparer
Aux filles qu'on marie honnêtes ;
Je reste magnifique autant que paresseux,
Oui, mais ne pouvoir être à mon tour un de ceux
Qui montrent les marionnettes !

Ni ce Lesage, hélas ! ni cet abbé Prévost !
Ni ce vieux Poquelin sur qui rien ne prévaut !
Ni ce Ronsard, ni ce Malherbe !
Danser toujours, pareil à Madame Saqui !
Sachez-le donc, ô Lune, ô Muses, c'est ça qui
Me fait verdir comme de l'herbe !

Oh ! que ne puis-je, enflant cette bouche, hardi,
Hurler ces drames noirs que signe Bouchardy,
Ou bien par un grand élan d'aile,
Faire enfin, n'étant plus un eunuque au sérail,
Des romans comme ceux de Ponson du Terrail
Ou du ténébreux La Landelle ! »

Il le faut, tôt ou tard un dénouement a lieu.
Or, la nymphe d'une eau thermale, ou quelque dieu
Mettant le nez à la fenêtre,
Voulut prendre en pitié l'illustre paria.
Notre homme devint gros, et chacun s'écria :
« Quelque chose de fort va naître. »

Lui se tordait avec mille contorsions
De gésine. Ébloui par les proportions
Vertigineuses de sa taille,
Le prenant pour un mont, Préault disait : « Oh ! ça,
C'est Pélion, ou bien son camarade Ossa :
Allez-vous-en, que je le taille ! »

Et l'attente dura dix ans. Les médisants,
Comme un chœur de vieillards, répétèrent dix ans
A la foule, en s'approchant d'elle :
« Tu prépares ton clair lorgnon, mais vainement.
Va plutôt voir Guignol que cet événement :
Le jeu n'en vaut pas la chandelle ! »

Enfin, pour accoucher le moderne Pança,
On prit tout bonnement une épingle : on pensa
Le vider comme un œuf d'autruche.
Il ne sortit pas même, ô rage ! une souris
De ce ventre dont l'orbe excita nos souris :
Le critique était en baudruche !

Janvier 1857.

RONDEAUX.

Rolle n'est plus vertueux.

Que l'Aurore ait à son corsage
Cent mille fleurs pour entourage
Et teigne de rose le ciel,
Rolle dort comme un immortel,
Sans s'inquiéter davantage.

Mais que, sur sa lointaine plage,
L'Odéon donne un grand ouvrage,
Rolle s'y rend, plus solennel
Que l'Aurore.

Ce capricieux personnage,
Dont, par un heureux assemblage,
Le patois traditionnel
Plaît au *Constitutionnel*,
Aime mieux voir lever Bocage
Que l'Aurore.

Janvier 1846.

Mademoiselle Page.

Page blanche, allons, étincelle !
Car, ce rondeau, je le cisèle
Pour la reine de la chanson,
Qui rit du céleste Enfançon
Et doucement vous le musèle.

Zéphyre l'évente avec zèle,
Et, pour ne pas vivre sans elle,
Titania donnerait son
Page.

Le bataillon de la Moselle
A sa démarche de gazelle
Eût tout entier payé rançon.
Cette reine sans écusson,
C'est Cypris, ou Mademoiselle
Page.

Août 1858.

Brohan.

Sa mère fut quarante ans belle.
Dans ses yeux la même étincelle
D'amour, d'esprit et de désir,
Quarante ans pour notre plaisir
Brilla d'une grâce nouvelle.

Le même éclat paraît en elle;
C'est par cela qu'elle rappelle
Notre plus charmant souvenir,
Sa mère.

Elle a les traits d'une immortelle.
C'est Cypris dont la main attelle
A son chariot de saphir
Les colombes et le zéphir;
Aussi l'Enfant au dard l'appelle
Sa mère.

Juin 1855.

Arsène.

Où sait-on mieux s'égarer deux, parmi
Les myrtes verts, qu'aux rives de la Seine ?
Séduit un jour par l'Enfant ennemi,
Arsène, hélas ! pour lui quitta la saine
Littérature, et l'art en a gémi.

Trop attiré par les jeux de la scène,
Il soupira pour les yeux de Climène,
Comme un Tircis en veste de Lami-
Housset.

Oh ! que de fois, œil morne et front blêmi,
Il cherche, auprès de la claire fontaine,
Sous quels buissons Amour s'est endormi !
Houlette en main, souriante à demi,
Plus d'une encor fait voir au blond Arsène
Où c'est.

Juillet 1849.

Madame Keller.

Quel air divin caressa l'amalgame
De ces lys purs qui nous chantent leur gamme ?
Plus patient que les doigts du Sommeil,
Quel blond génie avec son doigt vermeil
De cette neige a su faire une trame ?

Ses dents pourraient couper comme une lame
Les dents du tigre et de l'hippopotame,
Et son col fier à du marbre est pareil.
Quel air !

Ovide seul, dans un épithalame,
Eût pu monter son vers que rien n'entame
A la hauteur de ce corps de soleil ;
Junon, Pallas, Vénus au bel orteil,
Même Betti, le cèdent à madame
Keller.

Janvier 1846.

Adieu, Paniers.

Lyre d'argent, gagne-pain trop précaire,
Dont les chansons n'ont qu'un maigre salaire,
Je vous délaisse et je vous dis adieu.
Mieux vaut cent fois jeter nos vers au feu
Et fuir bien loin ce métier de galère.

En vain, ma lyre, à tous vous saviez plaire;
Vous déplaisez à ce folliculaire
De qui s'enflamme et gronde pour un jeu
L'ire.

Vous n'avez pas, hélas! de caudataire.
Vous n'enseignez au fond d'aucune chaire
Le japonais, le sanscrit et l'hébreu.
Cédez, ma mie, à ce critique en feu
Dont les arrêts ne peuvent pas se faire
Lire.

Novembre 1845.

A Désirée Rondeau.

Rondeau frivole, où ma rime dorée
Vient célébrer une femme adorée,
Dis ses attraits dont s'affole chacun,
Et ses cheveux pleins d'un si doux parfum,
Qu'eût enviés la Grèce au temps de Rhée.

Dis les Amours qui forment sa chambrée;
Et dis surtout à notre muse ambrée
Que son éloge aurait mieux valu qu'un
Rondeau!

Dis qu'en son nid, si cher à Cythérée,
Notre misère est souvent préférée
Au sac d'écus d'un Mondor importun,
Et que toujours, pour le poète à jeun
S'ouvrent les bras charmants de Désirée

Rondeau.

Novembre 1845.

TRIOLETS

Mort de Shakspere.

Ducuing, cet ami de Ponsard,
A bien dit son fait à Shakspere.
Ils étaient, avec le hussard
Ducuing, sept amis de Ponsard :
Ils ont tous égorgé Ronsard,
Et sous leurs coups Shakspere expire
Ducuing, cet ami de Ponsard,
A bien dit son fait à Shakspere.

Janvier 1844.

Néraut, Tassin et Grédelu.

Néraut, Tassin et Grédelu
Maintiennent l'art fougueux et chaste.
Je préfère à *Tancrède* lu
Néraut, Tassin et Grédelu.
Comme Quimper, Honolulu
Célèbre ces Talmas sans faste.
Néraut, Tassin et Grédelu
Maintiennent l'art fougueux et chaste.

Décembre 1845.

Grédelu.

Naguères j'ai vu Grédelu
Représenter un jeune singe.
Au fond du grand bois chevelu
Naguères j'ai vu Grédelu.
Ce soir-là, certes, il a plu
Sans l'éclat trompeur du beau linge.
Naguères j'ai vu Grédelu
Représenter un jeune singe.

Décembre 1845.

Tassin.

Le beau Tassin, en matassin,
Parfois a fait rêver Labiche.
On n'habille pas sans dessein
Le beau Tassin en matassin.
On eût pris pour un faon, Tassin
Quand il figurait dans *La Biche*.
Le beau Tassin, en matassin,
Parfois a fait rêver Labiche.

Décembre 1845.

Néraut.

Quand ils sont joués par Néraut,
Tous les rôles portent leur homme.
Les rôles ont tous un air haut
Quand ils sont joués par Néraut.
A Nérac, Néraut, en héraut,
Fut pareil à Néro dans Rome.
Quand ils sont joués par Néraut,
Tous les rôles portent leur homme.

Décembre 1845.

Feu de Bengale.

Néraut, Tassin et Grédelu
Sont l'honneur des apothéoses.
Roscius n'a jamais valu
Néraut, Tassin et Grédelu.
Ces noms, par un charme absolu,
Voltigent sur des lèvres roses.
Néraut, Tassin et Grédelu
Sont l'honneur des apothéoses.

Décembre 1845.

Leçon de chant.

Moi, je regardais ce cou-là.
Maintenant chantez, me dit Paule.
Avec des mines d'Attila
Moi, je regardais ce cou-là.
Puis, un peu de temps s'écoula...
Qu'elle était blanche, son épaule !
Moi, je regardais ce cou-là ;
Maintenant chantez, me dit Paule.

Août 1845.

Académie royale de Mus.

Voulez-vous des Jeux et des Ris?
On en tient chez Monsieur Guillaume.
Il fabrique rats et souris.
Voulez-vous des Jeux et des Ris?
Il fournit le Bal de Paris,
Le Château-Rouge et l'Hippodrome.
Voulez-vous des Jeux et des Ris?
On en tient chez Monsieur Guillaume.

Juillet 1846.

Du temps

QUE LE MARÉCHAL BUGEAUD POURSUIVAIT VAINEMENT ABD-EL-KADER

Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader :
A ce plan le public adhère.
Dans tout ce que l'Afrique a d'air,
Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader.
Il voudrait que cet Iskander,
Cet aigle au grand vol manquât d'aire !
Bugeaud veut prendre Abd-el-Kader :
A ce plan le public adhère.

Mai 1846.

Age de M. Paulin Limayrac.

Le jeune Paulin Limayrac
Est âgé de huit ans à peine.
Il est englouti dans son frac,
Le jeune Paulin Limayrac.
Il a beau boire de l'arack
Et prendre une mine hautaine,
Le jeune Paulin Limayrac
Est âgé de huit ans à peine.

Mai 1846.

Bilboquet.

Voltaire ET l'École normale!
Figaro du 30 décembre 1858.

Cette malle doit être à nous,
Car c'est la malle de Voltaire.
Mettons-la sens dessus dessous :
Cette malle doit être à nous!
Voltaire a légué ses bijoux
A Lhomond, par-devant notaire.
Cette malle doit être à nous,
Car c'est la malle de Voltaire.

Janvier 1859.

Élève de Voltaire!

As-tu lu Voltaire? Non pas;
Jamais, jamais, pas même en rêve.
Allons, dis si tu nous trompas :
As-tu lu Voltaire? Non pas.
Il suffit : je vais de ce pas
T'annoncer comme son élève!
As-tu lu Voltaire? Non pas;
Jamais, jamais, pas même en rêve.

Janvier 1859.

Monsieur Homais.

Lisez Voltaire, disait l'un...
GUSTAVE FLAUBERT, *Madame Bovary.*

Non, Homais ne mourra jamais!
Il revient en Croquemitaine.
Ce faux Arouet, c'est Homais :
Non, Homais ne mourra jamais.
Il prend peu de mitaines ; mais
On dit qu'il a pour ami Taine.
Non, Homais ne mourra jamais!
Il revient en Croquemitaine.

Janvier 1859.

Polichinelle Vampire.

Cet académicien blanc
Hurle sous sa perruque verte.
Voici venir, le glaive au flanc,
Cet académicien blanc.
Muse, il se gorge de ton sang,
Il le boit par la plaie ouverte.
Cet académicien blanc
Hurle sous sa perruque verte.

Janvier 1846.

Opinion sur Henry de La Madelène.

J'adore assez le grand Lama,
Mais j'aime mieux La Madelène.
Avec sa robe qu'on lama
J'adore assez le grand Lama.
Mais La Madelène en l'âme a
Bien mieux que ce damas de laine.
J'adore assez le grand Lama,
Mais j'aime mieux La Madelène.

Août 1850.

Note rose.

Hier j'ai vu Mélite au bois
Avec une tignasse rose.
Près de l'Hippocrène où je bois,
Hier j'ai vu Mélite au bois.
Ses beaux airs de biche aux abois
Ont fort indigné Monsieur Chose.
Hier j'ai vu Mélite au bois
Avec une tignasse rose.

Décembre 1855.

Monsieur Jaspin.

Connaissez-vous monsieur Jaspin
De l'*Estaminet de l'Europe?*
Il a la barbe d'un rapin,
Connaissez-vous monsieur Jaspin?
Chevelu comme un vieux sapin,
Il aime la brune et la chope.
Connaissez-vous monsieur Jaspin
De l'*Estaminet de l'Europe?*

Il donne ses coups de boutoir
A l'*Estaminet de l'Europe.*
Souvent jusque sur le trottoir
Il donne ses coups de boutoir.
Pourtant la nymphe du comptoir
Assouplit ce dur misanthrope.
Il donne ses coups de boutoir
A l'*Estaminet de l'Europe.*

Novembre 1846.

Le divan Le Peletier.

Ce fameux divan est un van
Où l'on vanne l'esprit moderne.
Plus absolutiste qu'Yvan,
Ce fameux divan est un van.
Des farceurs venus du Morvan
Y terrassent l'hydre de Lerne.
Ce fameux divan est un van
Où l'on vanne l'esprit moderne.

Là, Guichardet, pareil aux Dieux,
Montre son nez vermeil et digne.
Ici, des nains qui n'ont pas d'yeux ;
Là, Guichardet, pareil aux Dieux.

Mürger, c'est fort dispendieux,
Fait des mots à cent sous la ligne.
Là, Guichardet, pareil aux Dieux,
Montre son nez vermeil et digne.

On voit le doux Asselineau
Près du farouche Baudelaire.
Comme un Moscovite en traîneau,
On voit le doux Asselineau.
Plus aigre qu'un jeune cerneau,
L'autre est comme un Gœthe en colère
On voit le doux Asselineau
Près du farouche Baudelaire.

On y rencontre aussi Babou
Qui fait de ce lieu sa Capoue.
Avec sa plume pour bambou,
On y rencontre aussi Babou.
A sa gauche, un topinambou
Trousse une ode topinamboue.
On y rencontre aussi Babou
Qui de ce lieu fait sa Capoue.

Près de l'harmonieux Stadler,
Flamboie encor La Madelène.
Emmanuel regarde en l'air,
Près de l'harmonieux Stadler.
Voillemot voit dans un éclair
Passer le fantôme d'Hélène.
Près de l'harmonieux Stadler
Flamboie encor La Madelène.

Le divan près de l'Opéra
Est un orchestre de voix fausses.
On ne sait quel mage opéra
Le divan près de l'Opéra.
Ces immortels morts, on paiera
Pour contempler encor leurs fosses.
Le divan près de l'Opéra
Est un orchestre de voix fausses.

Septembre. 1852.

VARIATIONS LYRIQUES.

Ma biographie.

A HENRY D'IDEVILLE.

Le torrent que baise l'éclair
Sous les bois qui lui font des voiles,
Murmure, ivre d'un rythme clair,
Et boit les lueurs des étoiles.

Il roule en caressant son lit
Où se mirent les météores,
Et, plein de fraîcheur, il polit
Des cailloux sous ses flots sonores.

Tel, je polissais, cher Henri,
Des vers que vous aimez à lire,
Depuis le jour où m'a souri
Le chœur des joueuses de lyre.

J'ai voulu des amours constants
Et, sans me ranger à la mode,
J'ai chéri les cris éclatants
Et les belles fureurs de l'Ode.

Quand, tout jeune, j'allais rêvant
Avec ma libre et fière allure,
Ce fut le caprice du vent
Qui me peignait la chevelure.

C'est au fond du détroit d'Hellé
Que j'ai voulu chercher mes rentes,
Et je n'ai jamais plus filé
Qu'un lys au bord des eaux courantes.

Mais parfois, lorsque, triomphant,
J'enfourchai mes hardis Pégases,
Tombaient de mes lèvres d'enfant
Les diamants et les topazes.

J'ai touché les crins des soleils
Dans les infinis grandioses,
Et j'ai trouvé des mots vermeils
Qui peignent la couleur des roses.

Je vins, chanteur mélodieux,
Et j'ouvris ma lèvre enchantée,
Et sur les épaules des Dieux
J'ai remis la pourpre insultée.

Un instant, le long du chemin
Où des fous m'en ont fait un crime,
J'ai tenu bien haut dans ma main
Le glaive éclatant de la Rime.

Sans repos je me suis voué
Au destin d'embraser les âmes :
Peut-être ai-je encore secoué
Trop peu de rayons et de flammes.

Qu'un plus grand fasse encore un pas.
Chercheur de la lumière blonde !
Ami, je ne suis même pas
La plus belle fille du monde.

Juin 1858.

A un ami

POUR LUI RÉCLAMER LE PRIX D'UN TRAVAIL LITTÉRAIRE.

Mon ami, n'allez pas surtout vous soucier
De la lettre qu'on vous apporte ;
Ce n'est qu'une facture, et c'est un créancier
Qui vient de sonner à la porte.

Parcourant sans repos, dernier des voyageurs,
Les Hélicons et les Permesses,
Pour payer mes wagons, j'ai dû chez les changeurs
Escompter l'or de vos promesses.

Vérité sans envers, que l'on nierait en vain,
Car elle est des plus apparentes,
L'artiste ne peut guère, avec son luth divin,
Réaliser assez de rentes.

Ainsi que la marmotte, il se sent mal au doigt
A force de porter sa chaîne :
Toujours il a mangé le matin ce qu'il doit
Toucher la semaine prochaine.

A moins qu'il soit chasseur de dots, et fait au tour,
Dieu sait quelle intrigue il étale
Pour ne pas déjeuner, plus souvent qu'à son tour,
Au restaurant de feu Tantale !

Moi qui n'ai pas les traits de Bacchos, je ne puis
Compter sur ma beauté physique.
Je suis comme la Nymphe auguste dans son puits ;
Je n'ai que ma boîte à musique !

Ainsi, j'ai beau nommer l'Amour « *my dear child* »,
Être un Cyrus en nos escrimes,
Et faire encor pâlir le luxe de Rothschild
Par la richesse de mes rimes,

Je ne saurais avec tous ces vers que paiera
Buloz, s'il survit aux bagarres,
D'avance entretenir des filles d'Opéra,
Ni même acheter des cigares.

Oui, moi que l'univers prendrait pour un richard,
Tant je prodigue les tons roses,
Je suis, pour parler net, semblable à Cabochard,
Je manque de diverses choses.

Le cabaret prétend que Crédit est noyé,
Et, si ce n'est chez les Osages,
Je m'aperçois enfin que l'argent monnoyé
S'applique à différents usages.

Je sais bien que toujours les cygnes aux doux chants,
Près des Lédas archiduchesses,
Ont fait de jolis mots sur les filles des champs
Et sur le mépris des richesses;

Monsieur Scribe lui-même enseigne qu'un trésor
Cause mille angoisses amères;
Mais je suis intrépide : envoyez-moi de l'or,
Je n'ai souci que des chimères !

Mars 1856.

Villanelle de Buloz.

J'ai perdu mon Limayrac;
Ce coup-là me bouleverse.
Je veux me vêtir d'un sac.

Il va mener, en cornac,
La *Gazette du Commerce*.
J'ai perdu mon Limayrac.

Mon Limayrac sur Balzac
Savait seul pleuvoir à verse.
Je veux me vêtir d'un sac.

Pour ses bons mots d'almanach
On tombait à la renverse.
J'ai perdu mon Limayrac.

Sans son habile micmac,
Sainte-Beuve tergiverse.
Je veux me vêtir d'un sac.

Il a pris son havresac,
Et j'ai pris la fièvre tierce.
J'ai perdu mon Limayrac.

A fumer, sans nul tabac!
Depuis ce jour je m'exerce.
Je veux me vêtir d'un sac.

Pleurons, et vous de cognac
Mettez une pièce en perce!
J'ai perdu mon Limayrac,
Je veux me vêtir d'un sac!

Octobre 1845.

Écrit

SUR UN EXEMPLAIRE DES ODELETTES

Quand j'ai fait ceci,
Moi que nul souci
Ne ronge,
La fièvre de l'or
Nous tenait encor :
J'y songe !

Pendant ces moments,
Comme les romans
Que fonde
Le joyeux About,
Elle avait pris tout
Le monde !

Vous rappelez-vous
Les efforts jaloux,
Les brigues,
Les peurs, les succès?
Le combat eut ses
Rodrigues!

Oh! qu'il fut ardent,
Hélas! Moi pendant
La lutte
Et son bruit d'enfer,
J'essayais un air
De flûte!

Juin 1858.

Couplet

SUR L'AIR DES HIRONDELLES, DE FÉLICIEN DAVID

Acteurs chez qui Mérope
Hurle comme un beffroi,
Pour enchanter l'Europe,
Jouez *Le Misanthrope*
Sans Geffroy !

Août 1847.

Villanelle

DES PAUVRES HOUSSEURS

En avant, mes amis! sus au romantisme!
Voltaire ET l'École normale!

Figaro du 30 décembre 1858.

Un tout petit pamphlétaire
Voudrait se tenir debout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Je vois sous ce mousquetaire,
Dont le manteau se découd,
Un tout petit pamphlétaire.

Renvoyez au Finistère
Le grain frelaté qu'il moud
Sur le fauteuil de Voltaire.

Il sera le caudataire
Du fameux Taine, et, par goût,
Un tout petit pamphlétaire.

Prud'homme universitaire,
Il a l'air d'un marabout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Tirez, tirez-le par terre,
Car il a... pleuré partout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Ah! le mauvais locataire!
Bah! l'on raille et l'on absoût
Un tout petit pamphlétaire.

Bornons là ce commentaire;
Mais il a manqué... de tout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Le célèbre phalanstère
Nous a donné pour ragoût
Un tout petit pamphlétaire.

Mons Purgon, vite un clystère!
Le pauvre homme écume et bout
Sur le fauteuil de Voltaire.

Qui veut, dans son monastère,
Jeter Pindare à l'égout?
Un tout petit pamphlétaire.

De Ferney jusqu'à Cythère,
On rit de voir jusqu'au bout
Un tout petit pamphlétaire
Sur le fauteuil de Voltaire.

Décembre 1858.

Chanson

SUR L'AIR DES LANDRIRY

Voici l'automne revenu,
Nos anges, sur un air connu,
Landrirette,
Arrivent toutes à Paris,
Landriry.

Ces dames, au retour des champs,
Auront les yeux clairs et méchants,
Landrirette,
Le sein rose et le teint fleuri,
Landriry.

Mais celles qui n'ont pas quitté
La capitale pour l'été,
Landrirette,
Ont l'air bien triste et bien marri,
Landriry.

Nos Aspasie et nos Sontag
Se promènent au Ranelagh,
Landrirette,
Tristes comme un bonnet de nuit,
Landriry.

Elles ont vu fort tristement
La clôture du parlement,
Landrirette,
Leurs roses tournent en soucis,
Landriry.

Il est temps que plus d'un banquier
Quitte le Havre ou Villequier,
Landrirette,
Car notre Pactole est tari,
Landriry.

Frison, Naïs et Brancador
Ont engagé leurs colliers d'or,
Landrirette,
Et Souris n'a plus de mari,
Landriry.

Mais voici le temps des moineaux;
Les vacances des tribunaux,
Landrirette,
Vont ramener l'argent ici,
Landriry.

Car déjà, sur le boulevard,
On voit des habits de Stuttgard,
Landrirette,
Et des vestes de Clamecy,
Landriry.

Tout cela vient avec l'espoir
D'aller à Mabille et de voir,
Landrirette,
Page et Mademoiselle Ozy,
Landriry.

Le matin, avec bonne foi,
Ils tombent au café de Foy,
Landrirette,
Pour lire *Le Charivari*,
Landriry.

Puis ils s'en vont, à leur grand dam,
Acquérir sur la foi de Cham,
Landrirette,
Des jaquettes gris de souris,
Landriry.

Un Moulinois de mes cousins
Contemple tous les magasins,
Landrirette,
Avec un sourire ébahi,
Landriry.

Et déjà, ce nouvel Hassan
Guigne un cachemire *au Persan*,
Landrirette,
C'est pour charmer quelque péri,
Landriry.

Il ira ce soir à Feydeau.
Avant le lever du rideau,
Landrirette,
Il s'écriera : « C'est du Grétry,
Landriry ! »

Courage, Amours, souvent frôlés !
Demain, les bijoux contrôlés,
Landrirette,
Se placeront à juste prix,
Landriry.

Bon appétit, jeunes beautés,
Qu'adorent les prêtres bottés,
Landrirette,
De Cypris et de Brididi,
Landriry.

Vous allez guérir derechef
Par l'or et le papier joseph,
Landrirette,
Vos roses et vos lys flétris,
Landriry.

Si vous savez d'un air vainqueur
Mettre sur votre bouche en cœur,
Landrirette,
Les jeux, les ris et les souris,
Landriry.

Si vous savez, à chaque pas,
Murmurer : « Je ne polke pas, »
Landrirette,
Vous allez gagner vos paris,
Landriry.

Vous allez avoir des pompons,
Des fleurettes et des jupons,
Landrirette,
Comme en portait la Dubarry,
Landriry.

Vous aurez, comme en un sérail,
Plus de perles et de corail,
Landrirette,
Qu'un marchand de Pondichéry,
Landriry.

Plus d'étoiles en diamant
Qu'il ne s'en trouve au firmament,
Landrirette,
Ou dans un roman de Méry,
Landriry.

Et cet hiver à l'Opéra,
Où quelque Amadis vous paiera,
Landrirette,
Vous poserez pour Gavarni,
Landriry.

Septembre 1846.

Ballade

DES CÉLÉBRITÉS DU TEMPS JADIS.

Dites-moi sur quel Sinaï
Ou dans quelle manufacture
Est le critique Dufaï?
Où? sur quelle maculature
Lalanne met-il sa rature?
Où sont les plâtres de Dantan,
Le Globe et *La Caricature?*
Mais où sont les neiges d'antan!

Où Venet, par le sort trahi,
A-t-il trouvé sa sépulture?
Mirecourt s'est-il fait spahi?
Mantz a-t-il une préfecture?

Où sont les habits sans couture,
Et Malitourne et Pelletan?
Où sont Clesinger et Couture?
Mais où sont les neiges d'antan!

Où sont Rolle des Dieux haï,
Bataille, plus beau que nature,
Cochinat, qui fut envahi,
Tout vif, par la même teinture
Que jadis Toussaint-Louverture,
Et ce Rhéal qui mit Dante en
Français de maître d'écriture?
Mais où sont les neiges d'antan!

ENVOI.

Ami, quelle déconfiture!
Tout s'en va, marchands d'orviétan
Et marchands de littérature:
Mais où sont les neiges d'antan!

Novembre 1856.

Virelai

A MES ÉDITEURS.

Barbanchu nargue la rime !
Je défends que l'on m'imprime !

La gloire n'était que frime;
Vainement pour elle on trime,
Car ce point est résolu.
Il faut bien qu'on nous supprime :
Barbanchu nargue la rime !

Le cas enfin s'envenime.
Le prosateur chevelu,

Trop longtemps fut magnanime.
Contre la lyre il s'anime,
Et traite d'hurluberlu
Ou d'un terme synonyme
Quiconque ne l'a pas lu.
Je défends que l'on m'imprime.

Fou, tremble qu'on ne t'abîme!
Rimer, ce temps révolu,
C'est courir vers un abîme,
Barbanchu nargue la rime!

Tu ne vaux plus un décime!
Car l'ennemi nous décime,
Sur nous pose un doigt velu,
Et, dans son chenil intime,
Rit en vrai patte-pelu
De nous voir pris à sa glu.
Malgré le monde unanime,
Tout prodige est superflu.
Le vulgaire dissolu
Tient les mètres en estime :
Il y mord en vrai goulu!
Bah! pour mériter la prime,

Tu lui diras : Lanturlu !
Je défends que l'on m'imprime.

Molière au hasard s'escrime,
C'est un bouffon qui se grime ;
Dante vieilli se périme,
Et Shakspere nous opprime !
Que leur art jadis ait plu,
Sur la récolte il a plu,
Et la foudre pour victime
Choisit leur toit vermoulu.
C'était un régal minime
Que Juliette ou Monime !
Descends de ta double cime,
Et, sous quelque pseudonyme,
Fabrique une pantomime ;
Il le faut, il l'a fallu.
Mais plus de retour sublime
Vers Corinthe ou vers Solyme !
Ciseleur, brise ta lime,
Barbanchu nargue la rime !

Seul un réaliste exprime
Le Beau rêche et mamelu :

En douter serait un crime.
Barbanchu nargue la rime!
Je défends que l'on m'imprime.

Novembre 1856.

Ballade

DES TRAVERS DE CE TEMPS.

Prudhomme, fier de montrer son bon goût,
Quand il écrit des lettres, les cachète
D'un casque d'or où flotte un marabout;
Camellia prend des airs de Nichette,
Et le docteur arbore une brochette.
Dès l'an passé, Montjoye eut ce travers
D'aller au bal en bottes à revers;
Sur votre front Courbet met des verrues,
Nymphe aux yeux d'or, Sirène aux cheveux verts :
Voici le temps pour les coquecigrues.

Anges bouffis et vermeils, que partout
L'humble passant peut appeler : « Bichette, »
Dès que Plutus dresse quelque ragoût,
Cent Dalilas apportent leur fourchette.
Amour les guide au bruit de sa pochette.
Par le marteau forgé tout de travers,
C est un jupon d'acier qui sert d'envers
Aux fiers appas de ces femmes ventrues,
Et ce rempart terrasse les pervers :
Voici le temps pour les coquecigrues.

On n'a plus d'or que pour Edmond About
Au *Moniteur* ainsi que chez Hachette;
C'est pour lui seul que la marmite bout
Chez Désiré comme au café Vachette;
C'est lui qu'on prise et c'est lui qu'on achète.
Pourtant Venet écrit à *l'Univers;*
Machin (du Tarn) dans des recueils divers
Offre au public des lignes incongrues,
Et Champfleury veut supprimer les vers :
Voici le temps pour les coquecigrues.

ENVOI

Mon cher François, vers la Touraine et vers
Vos lys, mes chants volent aux bosquets verts.
Je sais qu'ils ont des rimes un peu crues :
C'est que depuis ces dix ou douze hivers,
Voici le temps pour les coquecigrues.

Juillet 1856.

Monsieur Coquardeau.

CHANT ROYAL

Roi des Crétins, qu'avec terreur on nomme,
Grand Coquardeau, non, tu ne mourras pas.
Lépidoptère en habit de Prudhomme,
Ta majesté t'affranchit du trépas,
Car tu naquis aux premiers jours du monde,
Avant les cieux et les terres et l'onde.
Quand le métal entrait en fusion,
Titan, instruit par une vision
Que son travail durerait la semaine,
Fondit d'abord, et par provision,
Le front serein de la Bêtise humaine.

On t'a connu dans Corinthe et dans Rome,
Et sous Colbert, comme sous Maurepas.
Mais sur tes yeux de vautour économe
Se courbait l'arc d'un sourcil plein d'appas,
Et le sommet de ta tête profonde
A resplendi sous la crinière blonde.
Que Gavarni tourne en dérision
Tes six cheveux! Avec décision
Le démêloir en toupet les ramène :
Un Dieu scalpa, comme l'Occasion,
Le front serein de la Bêtise humaine.

Tu te rêvais député de la Somme
Dans les discours que tu développas.
Et, beau parleur grâce à ton majordome,
On te voit fier de tes quatre repas.
Lorsqu'en s'ouvrant ta bouche rubiconde
Verse au hasard les trésors de Golconde,
On cause bas, à ton exclusion,
Ou chacun rêve à son évasion.
Tu n'as jamais connu ce phénomène;
Mais l'ouvrier doubla d'illusion
Le front serein de la Bêtise humaine.

Comme Pâris tu tiens toujours la pomme.
Dans ton salon, qu'ornent des *Mazeppas*.
On boit du lait et du sirop de gomme,
Et tu n'y peux, selon toi, faire un pas
Sans qu'à ta flamme une flamme réponde.
Dans tes miroirs tu te vois en Joconde.
Jamais pourtant, cœur plein d'effusion,
Tu n'oublias ta chère infusion
Pour les rigueurs d'Iris ou de Climène.
L'espoir fleurit avec profusion
Le front serein de la Bêtise humaine.

A ton café, tu te dis brave comme
Un Perceval, et toi même écharpas
Le rude Arpin ; ta chiquenaude assomme.
Lorsque tu vas, les jambes en compas,
On croirait voir un héros de la Fronde,
Ou quelque preux, vainqueur de Trébizonde.
Mais, évitant avec précision
L'éclat fatal d'une collision,
Tu vis dodu comme un chapon du Maine,
Pour sauver mieux de toute lésion
Le front serein de la Bêtise humaine.

ENVOI.

Prince des sots, un système qu'on fonde
A son aurore a soif de ta faconde.
Toi, tu vivais dans la prévision
Et dans l'espoir de cette invasion :
Le Réalisme est ton meilleur domaine,
Car il charma dès son éclosion
Le front serein de la Bêtise humaine.

Novembre 1856.

Monselet d'automne.

PANTOUM.

L'automne est doux; adieu, libraires!
L'oiseau chante dans le sillon.
Monselet dit à ses confrères:
« Êtes-vous or pur ou billon? »

L'oiseau chante dans le sillon,
Le ciel dans les vapeurs s'allume.
« Êtes-vous or pur ou billon?
Répondez, soldats de la plume. »

Le ciel dans les vapeurs s'allume:
Ma mie, il faut aller au bois.
« Répondez, soldats de la plume,
Ne parlez pas tous à la fois. »

Ma mie, il faut aller au bois,
Là-bas où la brise soupire.
« Ne parlez pas tous à la fois :
Lequel de vous est un Shakspere ? »

Là-bas où la brise soupire,
Il fait bon pour les cœurs souffrants :
« Lequel de vous est un Shakspere ?
Lequel est Balzac ? Soyez francs. »

Il fait bon pour les cœurs souffrants.
Sur la mousse je veux qu'on m'aime.
« Lequel est Balzac ? Soyez francs.
— « Balzac ? dit chacun, c'est moi-même. »

Sur la mousse je veux qu'on m'aime,
De la seule étoile aperçu.
— « Balzac ? dit chacun, c'est moi-même. »
Monselet rit comme un bossu.

De la seule étoile aperçu,
Qu'un baiser de feu me dévore !
Monselet rit comme un bossu.
Bon biographe, ris encore !

Qu'un baiser de feu me dévore !
Hélas ! le bonheur est si court !
Bon biographe, ris encore,
On n'entendra plus Mirecourt.

Hélas ! le bonheur est si court !
O désirs vains et téméraires !
On n'entendra plus Mirecourt,
L'automne est doux : Adieu libraires !

Septembre 1856.

Réalisme.

Grâces, ô vous que suit des yeux dans la nuit brune
Le pâtre qui vous voit, par les rayons de lune,
Bondir sur le tapis folâtre des gazons,
Dans votre vêtement de toutes les saisons!
Et toi qui fais pâmer les fleurs quand tu respires
Fleur de neige, ô Cypris! toi, mère des sourires,
Dont le costume ancien, même après fructidor,
Se compose de lys avec des frisons d'or!
Et toi, rouge Apollon, dieu! lumière! épouvante!
Toi que Délos révère et que Ténédos vante,
Toi qui, dans ta fureur, lances au loin des traits
Et qu'à présent on force à faire des portraits,
Partisan des linons et des minces barèges,
Patron des fabricants d'ombrelles, qui protèges

Chryse, et qui ceins de feux la divine Cilla,
Regardez ce que font ces imbéciles-là!
Regardez ces farceurs en costume sylvestre!
Ils agitent leurs bras comme des chefs d'orchestre;
Ils se sont tous grisés de bière chez Andler,
Et les voici qui vont graves, les yeux en l'air,
Rouges pourpres, dirait Mathieu, quant au visage,
Et curieux de voir un bout de paysage.
Ils plantent en cerceaux des manches à balais,
Et se disent : « Voilà des arbres, touchez-les! »
Sur le bord d'un trottoir ils vident leur cuvette
En s'écriant : « La mer! je vois une corvette! »
Un singe passe au dos d'un petit Savoyard,
Ils murmurent : « Ami, saluons ce boyard! »
Embusqués en troupeaux à l'angle de trois rues,
Sur les fronts des passants ils collent des verrues,
Puis, abordant leur homme avec un air poli :
« Monsieur, demandent-ils, ce nez est-il joli?
Vous aimez les nez grecs, c'est là ce qui vous trompe!
Oh! laissez-moi vous coudre à la place une trompe! »
Celui-ci rencontrant Marinette ou Marton,
Lui met sur le visage un masque de carton;
Celui-là vous arrête et vous souffle la panse,
Et répète : « Le beau n'est pas ce que l'on pense! »

Bientôt, grâce à leurs soins d'artistes, autour d'eux
La foule a pris l'aspect d'un cauchemar hideux :
Ce ne sont qu'oriflans, qu'aprilmuges, squelettes,
Stryges entrechoquant leurs gueules violettes,
Mandragores, dragons, origes, loups-garous,
Tarasques ; c'est alors que le plus fort d'eux tous
Hurle, en s'échevelant comme un Ange rebelle :
« Par Ornans et le Doubs ! que la nature est belle ! »
  Extasiés alors des sourcils à l'orteil,
Effarés, éblouis, prenant pour le soleil
La chandelle à deux sous que Margot leur allume,
Ils cherchent l'ébauchoir, les brosses ou la plume,
Et, comme Bilboquet pour le maire de Meaux,
Au lieu d'êtres humains, ils font des animaux
Encore non classés par les naturalistes :
Excusez-les, Seigneur, ce sont des réalistes !
  Mais, puisqu'au lieu de lire un livre de crétin,
J'aime à sentir au bois les muguets et le thym ;
Puisque la foi nouvelle a des argyraspides
Qui heurtent leur fer-blanc ; puisque les moins stupides
De ce temps sont encor ceux qui tressent des lys,
O Sminthée aux cheveux de flamme, et toi, Cypris !
Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,
De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes

Durent un demi-siècle à peine; puisque j'ai
Pour maîtres de bon sens Phyllis et Lalagé;
Puisque j'aime bien mieux faire voler des bulles
De savon, que d'écrire une œuvre aux Funambules,
Et puisque, même en grec, sans le père Brumoy,
Les Grecs valaient monsieur Chose, permettez-moi,
Au lieu de voir courir tous ces porteurs de chaînes,
De me coucher pensif sous l'ombrage des chênes!

Permettez-moi d'y vivre inutile, étendu
Sur l'herbe, m'enivrant d'un frisson entendu
Et d'admirer aussi la rose coccinelle,
Et d'aider seulement de ma voix fraternelle,
Cependant que rugit cette meute aux abois,
Le champignon sauvage à pousser dans les bois!

Janvier 1857.

Méditation

POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE.

On écrivait encore, en ces temps romantiques
Où les chants de Ducis étaient des émétiques,
Où, sans pourpoint cinabre, on se voyait banni,
Où Prudhomme, ravi de tomber avec grâce,
Etait jeté vivant dans une contre-basse
Pour avoir contesté les vers de *Hernani*.

On écrivait, tandis que maintenant on gèle.
Où sont les *Antony*, les *Ruy-Blas*, les *Angèle*,
Et ces jours, morts, hélas !
Où Frédérick, faisant revivre Aristophane,
Sous le mépris des sots et la robe d'un âne
Cachait Tragaldabas ?

On écrivait, au sein de l'antique Bohème
Où le chat de Mimi brillait sur le poème,
Où Schaunard éperdu, dédaignant tout poncif,
Si quelqu'un devant lui vantait sa pipe blonde,
Lui répondait : « J'en ai pour aller dans le monde
Une plus belle encore, » et devenait pensif.

Aujourd'hui Weill possède un bouchon de carafe,
Arsène a des maisons, Nadar est photographe,
Véron maître-saigneur,
Fournier construit des bricks de papier, et les mâte,
Henri La Madelène a fait du carton-pâte :
Lequel vaut mieux, Seigneur ?

Décembre 1856.

A Augustine Brohan.

Thalie, amante des grands cœurs,
Voix éloquente et vengeresse,
J'ai bu les amères liqueurs :
Prends mes chansons, bonne Déesse.

Berce-les au bruit des grelots !
Muse au beau front, nymphe homérique,
De ta lèvre coule à grands flots
Notre inspiration lyrique.

Ton rire, comme un clair soleil,
Épanouit les gaîtés franches,
Pourpre vive, rosier vermeil,
Éblouissement de dents blanches !

Que de fois, chancelant encor
Sous le mal dont je suis la proie,
Tes accents de cristal et d'or
M'ont rendu la force et la joie !

Oh ! que de fois j'ai mendié
L'enthousiasme et l'ironie
Sur le théâtre incendié
Par les éclairs de ton génie !

C'est pourquoi, ne dédaigne pas
Le pur diamant de mes rimes,
Nymphe, dont j'ai baisé les pas
Sur la neige des grandes cimes.

Car sur ton front céleste a lui
L'ardent rayon qui me déchire,
Et nous nous aimons en Celui
Qui nous a légué son martyre.

O spectacle trois fois divin
De voir une telle écolière
Tremper sa bouche dans le vin
Dont s'enivra le grand Molière !

Toi qui le charmes au tombeau,
Thalie, Augustine, âme élue
Pour ce délire encor si beau,
L'Ode est ta sœur, et te salue.

Septembre 1858.

La Sainte Bohème.

. . . Il chanta d'une voix tonnante
à laquelle nous répondîmes en chœur :
Vive la Bohème !

GEORGE SAND, *La dernière Aldini.*

Par le chemin des vers luisants,
De gais amis à l'âme fière
Passent aux bords de la rivière
Avec des filles de seize ans.
Beaux de tournure et de visage,
Ils ravissent le paysage
De leurs vêtements irisés
Comme de vertes demoiselles,
Et ce refrain, qui bat des ailes,
Se mêle au vol de leurs baisers :

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Fronts hâlés par l'été vermeil,
Salut, bohèmes en délire!
Fils du ciseau, fils de la lyre,
Prunelles pleines de soleil!
L'aîné de notre race antique
C'est toi, vagabond de l'Attique,
Fou qui vécus sans feu ni lieu,
Ivre de vin et de génie,
Le front tout barbouillé de lie
Et parfumé du sang d'un dieu!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux.
Et vive la sainte Bohème!

Pour orner les fouillis charmants
De vos tresses aventureuses,
Dites, les pâles amoureuses,
Faut-il des lys de diamants,
Si nous manquons de pierreries
Pour parer de flammes fleuries
Ces flots couleur d'or et de miel,
Nous irons, voyageurs étranges,
Jusque sous les talons des anges
Décrocher les astres du ciel!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Buvons au problème inconnu
Et buvons à la beauté blonde,
Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu!

Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves,
Et, les bras enfin déliés,
L'univers couronné de roses,
Dans la sérénité des choses
Boire aux Dieux réconciliés!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaîment le ciel bleu!
Nous mourrons! mais, ô souveraine!
O mère! ô Nature sereine!
Que glorifiaient tous nos sens,
Tu prendras nos cendres inertes

Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Juin 1847.

Ballade

DE LA VRAIE SAGESSE.

Mon bon ami, poète aux longs cheveux,
Joueur de flûte à l'humeur vagabonde,
Pour l'an qui vient je t'adresse mes vœux :
Enivre-toi, dans une paix profonde,
Du vin sanglant et de la beauté blonde.
Comme à Noël, pour faire réveillon
Près du foyer en flamme, où le grillon
Chante à mi-voix pour charmer ta paresse,
Toi, vieux Gaulois et fils du bon Villon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Chante, rimeur, ta Jeanne et ses grands yeux
Et cette lèvre où le sourire abonde;
Et que tes vers à nos derniers neveux,
Sous la toison dont l'or sacré l'inonde,
La fassent voir plus belle que Joconde.
Les Amours nus, pressés en bataillon,
Ont des rosiers broyé le vermillon
Sur le beau sein de cette enchanteresse.
Ivre déjà de voir son cotillon,
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Une bacchante, aux bras fins et nerveux,
Sur les coteaux de la chaude Gironde,
Avec ses sœurs, dans l'ardeur de ses jeux,
Pressa les flancs de sa grappe féconde
D'où ce vin clair a coulé comme une onde.
Si le désir, aux yeux d'émerillon,
T'enfonce au cœur son divin aiguillon,
Profites-en; l'Ame, disait la Grèce,
A pour nous fuir l'aile d'un papillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

ENVOI.

Ma muse, ami, garde le pavillon.
S'il est de pourpre, elle aime son haillon,
Et me répète à travers son ivresse,
En secouant son léger carillon :
Vide ton verre et baise ta maîtresse.

Décembre 1856.

Le Saut du Tremplin.

Clown admirable, en vérité !
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair il eût franchi,
Les escaliers de Piranèse.
La lumière qui le frappait
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient : « Quel vif-argent
Ce démon a-t-il dans les veines ? »

Tout le peuple criait : « Bravo ! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait roidir sa jambe nue,
Et, sans que l'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait : « Théâtre, plein
D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressailles d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique !

« Frêle machine aux reins puissants,
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires !

« Par quelque prodige pompeux,
Fais-moi monter, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

« Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,
Où, mêlant dans l'affreuse nuit
Leurs haleines exténuées,
Les autans ivres de courroux
Dorment, échevelés et fous,
Sur les seins pâles des nuées.

« Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante !
Jusqu'à ces rouges Orients
Où marchent des Dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

« Plus loin ! plus haut ! je vois encor
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !
Des ailes ! des ailes ! des ailes ! »

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

Février 1857.

A ALPHONSE LEMERRE

Dans mon travail me voilà comme entré.
Moi le rhythmeur, le dompteur de Chimère,
Je prends la plume & je commenterai,
Fût-ce, au besoin, devant monſieur le maire.
Vous le voulez, c'eſt bien, mon cher Lemerre.
J'ai tel déſir de caſſer congruement
Ces durs cailloux, que j'y ſonge en dormant;
Et, ſi je ſors vainqueur de cette lutte,
On pourra mettre au bas du monument :
Cailloux caſſés par un joueur de flûte.

Septembre 1873.

COMMENTAIRE

— 1873 —

J'AI écrit ce mot redoutable. Le dernier comme le premier éditeur des *Odes funambulesques*, mes amis A.-P. Malassis et Alphonse Lemerre, ligués contre moi, veulent éviter de trop cruelles tortures aux Saumaises futurs, ce qui ne serait encore rien ; mais il est à craindre en outre que ces Saumaises ne parviennent pas, en effet, à deviner les allusions, si claires autrefois et devenues déja un peu obscures, que contient mon petit livre. Je m'exécute donc, quoiqu'il soit bien dur pour un vieillard de se faire le commentateur d'un enfant ; car, en vérité, qu'y a-t-il de commun entre le moi que je suis maintenant et ce jeune fou

qui, abandonnant au vent sa blonde chevelure, brandissait contre les moulins sa lance romantique ?

Pour l'intelligence générale du livre, je dois dire que, bien que né le 14 mars 1823 et ayant publié les cinq mille vers de mon premier recueil *Les Cariatides* en 1842, j'ai tout à fait appartenu par mes sympathies et par mes idolâtries à la race de 1830. J'ai été et je suis encore de ceux pour qui l'Art est une religion intolérante et jalouse ; je pense encore que, la France étant surtout et avant tout une nation de chevaliers, de poëtes et d'artistes, celui-là est chez nous le plus patriote qui exalte le plus ardemment la poésie élevée et les sentiments héroïques. Je partage avec les hommes de 1830 la haine invétérée et irréconciliable de ce que l'on appela alors *les bourgeois*, mot qu'il ne faut pas prendre dans sa signification politique et historique, et comme signifiant le tiers-état ; car, en langage romantique, *bourgeois* signifiait l'homme qui n'a d'autre culte que celui de la pièce de cent sous, d'autre idéal que la conservation de sa peau, et qui en poésie aime la romance sentimentale, et dans les arts plastiques la lithographie coloriée. Aussi ne devra-t-on pas s'étonner de voir

que j'ai traité comme des scélérats des hommes fort honnêtes d'ailleurs, qui n'avaient que le tort (et il suffit !) d'exécrer le génie et d'appartenir à ce que Henri Monnier a justement nommé : *la religion des imbéciles !*

Pour faire avec ordre le petit travail qui va suivre, j'adopterai naturellement les divisions mêmes du livre, et je dirai au fur et à mesure quelles furent les victimes (à peine égratignées heureusement) de mes boutades juvéniles. Toutefois, cette *clef*, puisque *clef* il y a, ne saurait être complète dès aujourd'hui ; car il y a encore parmi les modèles de mes figures comiques des personnages vivants qu'il m'est impossible de nommer ici. Ces dernières omissions seront complétées après moi par quelque jeune poëte, qui sera dans le secret de Polichinelle, si cependant les *Odes funambulesques* et leur *Commentaire* n'ont pas disparu dans l'abîme redoutable... où est la très-sage Héloïs !

Gaietés.

A CORDE ROIDE, *page 21*.— Cette ode n'est que la mise en scène lyrique du titre même du livre : *Odes funambulesques*. A propos de ce titre qui a eu une si heureuse fortune, je dois raconter qu'il m'a été donné d'une manière tout à fait surnaturelle. J'avais écrit la plupart des odes comiques dont se compose le livre, uniquement dans le désir de chercher un genre nouveau, et sans songer du tout à les réunir. Ce fut P. Malassis qui audacieusement entreprit d'en faire un livre, et comme il arrangeait déjà sa charmante édition imprimée en rouge et en noir, un camarade quelconque, un indifférent que je rencontrai me demanda à brûle-pourpoint : « Eh bien ! quand paraissent vos... *Odes funambulesques ?* » Je tressaillis et réprimai l'expression de ma joie, car

à l'instant même j'avais compris que le vrai titre définitif de mon livre était trouvé.

La Ville enchantée, *page 25.* — Personne n'est aussi romantique qu'il se flatte de l'être. Dans ce petit guide de l'étranger dans Paris, n'y a-t-il pas un peu trop de périphrases à la Delille? La deuxième strophe de la page 28, *Salut, jardin antique,* etc., et les cinq strophes suivantes font allusion aux jardins de Versailles, comme la troisième strophe de la page 29, *Ailleurs, c'est le palais d'Italie et de Grèce,* aux musées du Louvre, et comme la quatrième strophe de la même page, *Et maintenant voici la coupole féerique,* à la coupole de la bibliothèque du Luxembourg, peinte par Delacroix et représentant l'apothéose des poètes.

La belle Véronique, *page 31.* — Ainsi qu'on le voit, l'héroïne de cette ode était une personne essentiellement pratique; aussi a-t-elle été épousée par un pair d'Angleterre! René Lordereau avait inventé cet axiome, *qu'il faut être très-indulgent pour tout ce qui relève de la galanterie.* A ce compte, j'avais connu la belle Véronique dans

une situation qui réclamait la suprême indulgence; je la retrouvai à Londres grande dame, faisant partie d'une famille illustre, et elle ne me punit en aucune façon des fautes du hasard; mais c'était une femme de génie !

Mascarades, *page 35*. — Le maillot des Keller, dont il est parlé à la page 36, est le maillot de Madame Keller, femme admirablement belle, qui avait importé ici les tableaux vivants, et naturellement le maillot des femmes de sa troupe. Très pudiquement et avec un grand sentiment de l'art, Madame Keller reproduisait les plus beaux groupes antiques. Dans les salons, lorsqu'on l'y appelait, elle laissait, en effet, le maillot *voler en l'air;* elle montrait ses tableaux vivants réellement nus. L'Art y gagnait, et la pudeur n'y perdait rien, au contraire; mais le théâtre n'a pas le droit d'être si artiste que cela, et, comme on se le rappelle, Talma, après un premier essai, dut renoncer à jouer Achille avec les jambes réellement nues. — *Brididi*, *page 38*, *strophe 1*, avait succédé à Chicard comme roi de la Danse excessive et vertigineuse, et il fut dans cet art fantasque un véritable créateur. Il excellait

à improviser séance tenante un quadrille dont toutes les figures formaient dans leur ensemble une épopée symbolique. Je me rappelle qu'une fois, au bal masqué du premier Théâtre Lyrique, ayant déjà pris au vestiaire son paletot qui était gris, et l'ayant endossé, il trouva une fillette qui lui plut, et se décida à danser le dernier quadrille. Alors il entra son pantalon dans ses bottes, chiffonna son chapeau de façon à lui donner l'aspect du petit chapeau historique, et, par une grimace subite, se donna étonnamment le visage de Napoléon Premier; puis le quadrille qu'il dansa représenta, de Toulon à Sainte-Hélène, toute la légende impériale, et le galop final était l'apothéose! En ce temps-là le dévergondage même était artiste; les générations nouvelles ont retourné cela comme un gant.

Pilodo, page 38, strophe 3, chef d'orchestre des bals du Vauxhall, très habile à susciter la bacchanale furieuse, avait, avec ses lunettes bleues (comme Hugo le dit de Mirabeau), une tête *horrible de laideur et de génie.— Labeaume, page 39, strophe 1,* fut alors un célèbre entrepreneur de bals masqués. — *Mogador, ibidem,* plus tard comtesse

de Chabrillan, a porté en effet le costume de guerrière victorieuse que j'indique. Elle a aussi, vêtue à la grecque, fait à l'Hippodrome la course des chars avec Louise Mesgny et une Joséphine qui semblait un bloc de granit taillé par un Hercule statuaire. — *Madame Panache, Ange, Frisette, Rose Pompon* et *Blanche*, que nomment les strophes suivantes, ne méritent pas de biographie particulière ; elles ont été jolies et elles ont eu lieu. Il leur a manqué des visées supérieures et un trône en Egypte pour atteindre à la renommée de Cléopâtre.

Premier Soleil, *page 46*. — *Mlle Ozy, page 47, strophe 1*, dont le prénom était Alice, a été l'amie de tous les hommes d'esprit de son temps. Retirée à Enghien, dans une charmante villa, elle y devint dévote, allait à la messe avec un gros livre et offrait à l'église de grands tableaux de sainteté. Aux heures de sa folle jeunesse, Roger de Beauvoir, dans un amusant croquis, l'avait représentée vêtue de la nébride, tenant d'une main un thyrse de bacchante, et de l'autre une coupe pleine, avec cette épigraphe : *Ozy noçant les mains pleines.*

Victor Hugo avait daigné lui adresser quelques vers. Et moi-même, *si parva licet*, &c... prétendant, à tort peut-être, que sa vie abandonnée au caprice n'était pas d'un bon exemple pour les demoiselles à marier, j'avais écrit, à propos d'elle, ce quatrain qui fit fortune :

Les demoiselles chez Ozy
Menées,
Ne doivent plus songer aux hy-
Ménées !

Page 47, strophe 5. — Tout le monde sait que *Musette* est la joyeuse infidèle de *La Vie de Bohême*, *Nichette* la grisette vertueuse de *La Dame aux Camélias*, et *Mimi Pinson* l'héroïne d'une immortelle chanson d'Alfred de Musset. Mais je suis ici pour mettre sur tous les I tous les points, même inutiles.

La Voyageuse, *page 49.* — *Mademoiselle Caroline Letessier*, à qui est adressée cette ode, charme les premières représentations par son élégance et par ses longs yeux expressifs. Comme toutes les

jolies Parisiennes, elle a un peu joué la comédie. Elle est la nièce de cette adorable Marthe, qui créa le rôle de Laïs dans le *Diogène* de Félix Pyat, à l'Odéon, et dont la mort sanglante a été un des drames les plus épouvantables de l'Empire. Mêlée à une histoire dangereuse, elle s'était réfugiée à Londres. Elle revint à Paris pour chercher des papiers, et on la trouva morte dans son ancien logement. On n'a jamais su si sa mort avait été le résultat d'un assassinat ou d'un suicide.

Évohé,

NÉMÉSIS INTÉRIMAIRE.

PROPOS des six satires réunies sous ce titre, les deux premières éditions des *Odes funambulesques* contenaient la note que voici :

Rien de plus difficile que de faire comprendre après dix ans une plaisanterie parisienne. Autant vouloir transvaser cette essence de roses que Smyrne enfermait dans des flacons bariolés d'or. Ici ce sont les vivants qui vont le plus vite ! On ne l'a point oublié, en 1846, l'illustre collaborateur de notre Méry donnait au public une nouvelle Némésis, *accueillie par* Le Siècle, *qui publiait régulièrement chaque dimanche une de ces belles satires. Après avoir accompli pendant longtemps son tra-*

vail surhumain, M. Barthélemy, fatigué et souffrant, obtint un congé de quelques semaines C'est alors qu'un petit journal de ce temps-là, La Silhouette *(il est allé où va la feuille de laurier,) inventa cette ironique et frivole* Évohé, *pour remplir, prétendait-il, l'intérim de* Némésis. *Mais tout cela semble aujourd'hui s'être passé avant la guerre de Troie. O neiges d'antan!*

J'écrivais cette note en 1857; que dirai-je aujourd'hui, en 1873? Cependant, je vais essayer d'expliquer de mon mieux mes petites satires, car on ne manquerait jamais de bonnes raisons pour ne pas remplir la tâche qu'on s'est donnée. Elles ont ce caractère très essentiel que, tout le long de ces poëmes, l'élan et l'enthousiasme lyrique sont rendus à la Satire. On l'avait fait marcher à pieds, et de nouveau je l'ai assise sur le divin cheval ailé, et j'ai éparpillé au vent sa chevelure. *Tout ce qui est poésie est chant*, tel est l'axiome que j'ai voulu faire triompher, là comme dans tout ce que j'ai écrit. Et dire qu'il y a eu un long moment où proférer une telle naïveté a pu passer pour un coup d'audace!

Éveil, *page 57.* — La création fantastique d'*Évohé,* cette confusion entre la muse et la femme, qui commence à cette première satire pour ne finir qu'à la dernière, n'est pas si arbitraire qu'elle semble l'être, car elle peint l'âme et l'esprit de toute une époque. En 1830 (c'est toujours à cette date qu'il faut remonter,) les poëtes voulurent comme Byron, amalgamer leur vie idéale et leur vie réelle, être vraiment dans la vie ce qu'ils étaient dans le livre, et, dans la double extase de leur inspiration et de leurs amours, la femme pour eux devint muse, et la muse femme. On voit dans mes satires (1845-1846) le dernier reflet de cette tradition, morte déjà.

Comme un clairon de Sax, page 58, vers 19. — Sax, à qui un peuple hellène eût élevé des statues s'il ne l'eût divinisé, a inventé des familles d'instruments à vent en cuivre, tout un orchestre que la voix des ouragans ne peut faire taire, et il a fait des réalités de toutes les métaphores inventées par les épopées et par les apocalypses à propos des trompettes d'airain. — *Feuchères, page 58, vers 22,* a été un de ces Benvenuto de 1830 qui

exprimaient à la fois leur pensée et leur caprice par la statuaire, par la peinture, par la ciselure, par la gravure; encore une race morte! Plus tard, non-seulement les peintres ne furent plus que peintres, mais il y en eut même qui, pendant toute leur vie, ne peignaient qu'un seul pot, toujours le même, ou que des fromages blancs.

Page 58, vers 24 :

Tu n'as pas, il est vrai, célébré S.....

On voit assez, par la rime précédente, de quel mot il s'agit. *S.....* est un poëme de Barthélemy, moitié didactique, moitié humoristique, auquel le docteur Giraudeau de Saint-Gervais avait cousu son poëme en prose. Passons vite. — *Ni comme l'Amphion,* &c., *page 59, vers* 5. Cet Amphion fut M. de Rambuteau. Mais ceci est encore un sujet mauvais à commenter, même pour un Commentaire.

Page 59, vers 7 :

Mais enfin, c'est par toi qu'un jour le Triolet, &c.

On trouvera plus loin, quand nous en serons aux Triolets, tout ce qui se rapporte à ce vers au morceau qui le suit, à *Néraut, Tassin* et *Grédelu,* et à l'*Archiloque âgé de huit ans,* qui était Paulin Limayrac. — A propos de lui, comme à propos de plusieurs écrivains nommés dans la note suivante, je dois rappeler, comme je l'ai dit en commençant, que mes haines (si ce n'est pas un trop gros mot) ont été exclusivement littéraires. La personne réelle de mes adversaires n'a jamais été en jeu, et toutes mes innocentes escarmouches ont eu lieu dans le pays de la fantaisie et de la fiction.

Voyez les Auvergnats, les pairs..., &c., *page 62, vers 13 et suivants.* — Ce rapprochement entre les Auvergnats et les pairs de France n'est pas arbitraire : il fait allusion à la fameuse historiette sur les pairs de France et les marchands de peaux de lapin, écrite en quiproquo par Henry Monnier, dans *La Famille improvisée.*— De ce vers jusqu'au dernier vers de la page, c'est une véritable avalanche de noms propres. Si j'ai mis dans la même nasse le nain *Tom Pouce,* qu'on exhibait vêtu en

empereur, *le lézard qui jouait du violon* et *le hanneton qui faisait du verre filé,* au dire des réclames, *le café de maïs,* qui n'était ni du café ni du maïs, *l'annonce Duveyrier,* par laquelle les écrivains devinrent les esclaves de l'annoncier, *M. Aymé de Nevers,* dentiste, un chef d'orchestre qui tirait des coups de pistolet, *le guano, M. Constant Hilbey,* qui écrivait des brochures contre Jules Janin, au milieu de tout cela l'ami des animaux, le spirituel et charmant *Toussenel,* et le marchand de crayons *Mangin,* qui parcourait les rues sur un char, vêtu d'une dalmatique et coiffé d'un casque d'or, et *M. Clairville,* et l'avocat *Chicoisneau,* qui n'était pas plus bavard qu'un autre avocat, et *M. Hippolyte Lucas* (que je désignais sous le nom de *Guttiere,* héros d'une de ses pièces espagnoles,) et *M. Buloz,* et *M. Rolle,* qui n'avait à mes yeux que le tort d'être un faux classique et de préconiser l'imitation de l'imitation, c'est que tous, hommes et choses, ils me semblaient, soit par les théories qu'ils prêchaient, soit par le bruit qu'ils faisaient indûment, opprimer la Muse et jeter des bâtons ou d'autres embarras dans les roues de son char. — Mais il faut donner une

mention spéciale à *Carolina*, nommée au dix-neuvième vers de cette page 62.

Carolina, Laponne, comme disaient les affiches, était une actrice de deux pieds de haut, mais avec une terrible gorge à la Rubens, qui voyageait à travers les petits théâtres, de Saqui et des Délassements aux Funambules, où elle créa le rôle de la reine des Carottes dans une pantomime de Champfleury, qui, bien longtemps avant M. Sardou, avait pensé à mettre à la scène le conte d'Hoffmann, et qui, lui, s'était acquitté de cette besogne en artiste. Elle y joua aussi d'une manière très-étonnante le rôle d'un grognard de l'Empire, avec des cheveux blancs ! Pareille à beaucoup d'autres femmes, Carolina, Laponne, n'estimait absolument chez les hommes que la haute taille, et elle n'aurait pas donné un fétu d'un César qui n'aurait pas eu au moins six pieds. Elle était l'amie d'un comédien nommé Ameline, qui, après avoir été réellement tambour-major, jouait les tambours-majors dans les mélodrames du Cirque, et qui créa aussi le rôle du Cosaque colossal, que Paulin Ménier tuait dans *Les Cosaques,* de MM. Arnault et Judicis, à la Gaieté. Ameline obéissait à Carolina,

Laponne, avec une docilité enfantine. Lorsqu'ils avaient quelque querelle, Carolina lui disait : « Mets-moi sur la table pour que je te donne une giffle. » Ameline la prenait dans ses bras, la posait sur la table, s'approchait, recevait la giffle qu'elle lui donnait à tour de bras, puis remettait Carolina à terre avec une terreur respectueuse. Cette vulgaire parodie de l'histoire de la reine Omphale aurait pu être rangée sous la rubrique inventée par Courbet : *Allégorie réelle !*

Les Théatres d'enfants, *page 64*. — Ces théâtres étaient : le Théâtre des jeunes élèves de M Comte, au passage Choiseul, remplacé aujourd'hui par les Bouffes-Parisiens, et le Théâtre Joly ou Gymnase enfantin, au passage de l'Opéra. M. Comte, physicien du roi, prestidigitateur, avait voulu, par une pensée philanthropique, donner de l'instruction et une bonne éducation à des enfants qu'il élevait en même temps pour être comédiens. Ils allaient à la classe le matin, jouaient le soir pour le public, et répétaient dans l'intervalle. Cela était admirable comme théorie ; mais M. Comte, tout sorcier qu'il était, n'avait pas prévu ce qu'on

obtiendrait nécessairement en enfermant ensemble, dans un endroit aussi isolé qu'un navire en pleine mer, des enfants, garçons et filles, qui déjà avaient croqué dans les loges de portier, où avait commencé leur enfance parisienne, toutes les pommes vertes de l'arbre de la Science. A ce régime, les petites filles résistèrent, et même devinrent des femmes grandes et robustes, comme Hippolyte, reine des Amazones; mais les petits garçons furent la proie du rachitisme, de la phthisie, et les plus heureux d'entre eux furent ceux qui restèrent nains ou devinrent bossus. Tout le monde a vu Alfred, le Bouffé du Théâtre Comte, qui n'avait jamais pu grandir, et qui, après avoir pris sa retraite, fut nommé inspecteur du balayage; on le rencontrait avec un manteau de caoutchouc grand comme un mouchoir de poche de fillette! Et Poulet qui, après avoir été un enfant beau comme le jour, est mort l'an dernier, vieux souffleur de l'Odéon, n'étant plus qu'une longue barbe blanche et une bosse.

Il y a eu aussi ce spirituel et charmant Colbrun, si délicat, si frêle, à qui la barbe n'était jamais venue, qui, de son séjour au Théâtre Comte, avait gardé la taille et le visage d'un enfant, et qui, à

quarante ans, jouait encore les rôles de gamin dans les grands drames d'Alexandre Dumas. Parmi les acteurs de cette génération, un seul a persisté : c'est M. Rubel, qu'on retrouve dans les petits théâtres. Plus heureux que ses confrères, la barbe lui a poussé, et il n'a jamais été bossu; mais il ressemble un peu à un casse-noisette!

La fantasmagorie, page 68, vers 14. — Pour ce spectacle, que Robin et Robert-Houdin ont renouvelé depuis M. Comte, on éteignait en effet le lustre, la rampe et tout, dans un théâtre peuplé de bonnes d'enfants! Aussi les soirées de fantasmagorie ont-elles fait parmi ces villageoises crédules et à demi civilisées des ravages dont l'histoire demanderait un Paul de Kock!

L'Opéra turc, *page 70.* — Ici, malgré les années écoulées, je marche sur des charbons ardents. Des quatre personnages mis en scène dans cette historiette, le seul que je puisse nommer est *le ténor,* qui était en réalité le baryton Massol.

Académie royale de Musique, *page 76.* —

Je n'ai pas besoin d'indiquer au lecteur tout ce qu'il y a d'exagération, de parti pris et d'injustice dans cette satire contre l'Opéra. Jeune homme, je croyais avec tous les romantiques de mon temps que le genre dramatique appelé *Opéra* a tué et tuera encore chez nous la tragédie, le drame historique et tout ce qui a été le grand art et la poésie au théâtre. Je le crois encore aujourd'hui ; mais, fût-ce pour l'amour de Corneille et de Shakspere, je ne veux plus affliger personne, et je me suis appris la résignation. Il est très-vrai qu'à l'époque où j'ai écrit cette satire, les décorations, les chœurs et même la troupe de l'Opéra étaient dans un état assez piteux. Néanmoins j'en parlais avec passion, comme un poète admirateur de Quinault et de Gluck, jusqu'au point de ne pas pouvoir tolérer la poésie lyrique de M. Scribe.

C'est en cela surtout que j'avais tort ; car, livrés aux exigences des musiciens modernes, tous les poètes font les vers aussi mal les uns que les autres, et entre un savetier et Pindare, une fois qu'ils sont pris dans cette tenaille, il n'y a aucune différence.

Ellssler, page 87, vers 15. — Lucile et Carlotta, page 87, vers 16. — Ce sont Fanny Ellssler, Lucile Grahn et la grande danseuse qui créa le rôle de *Giselle*, Carlotta Grisi.

Page 87, vers 18 :

Il est devenu gai comme Louis Monrose.

Il est tout à fait vrai qu'à partir d'un certain moment M. Louis Monrose est devenu un acteur extrêmement peu gai ; mais cette transfiguration n'a eu lieu qu'à la Comédie-Française. A l'Odéon, il avait joué *Le Capitaine Fracasse*, *Falstaff* et le prologue que Théophile Gautier écrivit pour cette comédie, *La Ciguë*, d'Émile Augier, *Les Ressources de Quinola*, de Balzac, et trente autres pièces, avec une verve et une flamme qui faisaient songer au grand Monrose père. — Il n'est pas le premier homme qui soit devenu effroyablement sérieux dans la maison si solennelle, hélas ! de Molière, où les garçons de bureau eux-mêmes et les employés à tête d'ibis ressemblent à des dieux égyptiens.

La Famille Bouthor, page 89, vers 4. — Quiconque a habité ou parcouru la province connaît la famille Bouthor. Elle forme à elle seule, toujours augmentée ou renouvelée par des alliances, car c'est toute une tribu nomade, la troupe équestre d'un cirque ambulant où on montre, comme à celui des Champs-Élysées, les mêmes pas des écharpes, les mêmes clowneries et les mêmes sauts à travers les ronds de papier; ce qui n'empêche pas nos écuyers parisiens de traiter la famille Bouthor comme les grands comédiens de l'hôtel de Bourgogne traitaient la troupe de Molière. J'ai eu tort de railler leurs musiciens, et spécialement celui qui joue du cor; ils valent ceux que nous entendons tous les jours, si ce n'est qu'ils sont vêtus en lanciers polonais avec des uniformes bleu de ciel, comme Poniatowski; mais peut-on dire que cela constitue une infériorité?

Seul, ô Duprez!... &c., page 90, vers 19. — Sur les démêlés du grand ténor avec l'administration de l'Opéra et sur les circonstances auxquelles font allusion les vers suivants, on trouvera dans plus d'un livre les détails que je ne puis donner ici.

— *Taglioni, page 92, vers 8.* — C'est la grande Marie Taglioni, la créatrice de *la Sylphide,* celle qui fut chez nous la plus parfaite incarnation de la danse correcte, chaste et poétique.

La Grande Chartreuse, page 93, vers 13. — C'est le premier nom que porta le bal public fondé par M. Bullier, près de la sortie du jardin du Luxembourg qui regarde l'Observatoire. Il s'est appelé ensuite *la Closerie des Lilas* (nom trouvé et donné à M. Bullier par Privat d'Anglemont,) et en dernier lieu, lorsqu'on démolit l'ancien Prado situé en face du Palais de Justice, il hérita de ce nom légendaire parmi les étudiants, qu'il conserve encore aujourd'hui. Béranger s'est montré une fois à la Closerie des Lilas, et il y a été porté en triomphe, car il était dit qu'il ne lui manquerait de son vivant aucune apothéose!

L'Amour a Paris, *page 94.* — *Palmyre, vers 4,* a été une modiste dont la renommée emplissait les deux mondes; aujourd'hui, je crois qu'on ne retrouverait même plus les ruines... de Palmyre! — *Les corsets à la minute, vers 5 et 6,*

c'est-à-dire les corsets qu'on détache en tirant une baleine, passaient, en 1846, pour des engins pernicieux, réservés seulement aux *belles et honnestes dames* qui ne sont jamais sans amours, comme le samedi n'est jamais sans soleil. Aujourd'hui, il n'y a plus d'autres corsets que ceux-là; aussi faut-il une explication historique au joli dessin de Gavarni, dans lequel un mari délaçant sa femme murmure avec inquiétude : « C'est drôle, ce matin j'ai fait un nœud à ce lacet-là, et ce soir il y a une rosette! »

Ces mots déjà caducs, &c., *page 95, vers 1.* — Le *rat* est la danseuse de l'Opéra enfant, type très-curieux, et qui ne ressemble à aucun autre; car, accaparées en naissant par la Danse, qui exige un formidable travail quotidien de beaucoup d'heures, et par l'amour des riches vieillards parisiens, elles savent débattre leurs intérêts, causer affaires et finances avec l'habileté d'un notaire, et d'autre part, n'ayant rien vu, elles se proposent pendant des années d'aller visiter par partie de plaisir l'église Notre-Dame et le jardin des Tuileries, quand elles auront le temps. — La *grisette*

est aussi difficile à reconstituer que la femme phénicienne ou carthaginoise; avec beaucoup de patience et d'intuition, on la retrouvera *passim* dans les œuvres de Balzac, de Gavarni, de Henry Monnier et de Paul de Kock. — La *lorette* (mot inventé par Roqueplan pour signifier la femme qui habite les rues avoisinant l'église Notre-Dame-de-Lorette) a absorbé, détrôné et anéanti ce qui fut la femme entretenue; car, par un sentiment anticipé du socialisme futur, elle remplaça l'entreteneur par une compagnie anonyme dont les actions font prime ou se vendent au rabais, suivant les fluctuations de la politique européenne et quelques autres circonstances.

Page 97. — Aglaé, Ida et Corinne, vers 1 et suivants. — Aglaé, Ida et Corinne se passeront de biographies qui n'intéresseraient plus personne, car tous ceux qui les ont aimées sont aujourd'hui morts ou académiciens. Mais *Pomaré, page 97, vers 9,* a droit à une mention spéciale. C'est elle que célébrait la fameuse chanson :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,

où le culte de la rime eût exigé impérieusement que Nadaud écrivît *Mogador et... Claria.* —

Pomaré, qui se nommait en réalité Elise Sergent, fut une des figures les plus étranges du temps où nous étions jeunes. A tous les bals masqués de l'Opéra, on la voyait invariablement vêtue en homme, avec un costume très-correct de gentleman, habit, pantalon et gilet noirs, cravate blanche et paletot blanc qu'au moment de la sortie elle reprenait au vestiaire, avec une badine qu'elle tenait avec le sans-façon le plus gracieux dans sa main gantée de blanc. A ces bals elle passait toute la nuit à causer avec des écrivains ou des artistes, ne les quittant pas, ayant autant d'esprit qu'eux, allant souper avec eux lorsque l'heure était venue, et ne jouant en aucune façon le personnage de femme. Elle et ses amis allaient habituellement chez Vachette (remplacé aujourd'hui par Brébant,) non dans les cabinets particuliers dont elle avait horreur, mais dans la salle commune. Elle s'y tenait comme un homme du meilleur monde, mais pourvu qu'il n'y eût pas là de bourgeoise, car Pomaré nourrissait contre les bourgeoises une haine instinctive et frivole. Si le malheur voulait qu'en

entrant dans la salle de Vachette elle aperçût une notairesse en bonne fortune avec son mari, rien alors ne pouvait l'empêcher d'entonner d'une formidable voix de contralto sa chanson favorite : *Un général de l'armée d'Italie!* — Cette chanson, je me la rappelle encore jusqu'à la dernière syllabe ; mais trop de dames aujourd'hui savent le latin pour que, même transcrite en latin, je puisse la donner ici. D'ailleurs, aimable, bonne enfant, spirituelle, comme je l'ai dit, très-grande et svelte sans maigreur, avec la poitrine plate comme celle d'un homme, elle était exactement, selon la curieuse expression de Baudelaire, *un ami avec des hanches*. — A propos de Baudelaire, Pomaré en grande toilette, cherchant des appartements, entre un jour, guidée par la portière, dans le joli logement que le poète occupait à l'hôtel Pimodan, quai d'Anjou, et qu'il devait alors quitter. Charmée par une installation d'artiste qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu, Pomaré admira longuement le papier à grands ramages rouges et noirs, la tête peinte par Delacroix, la grande table de noyer façonnée si artistement avec d'insensibles contours que, lorsqu'on s'asseyait pour lire, le

corps trouvait partout à s'y insérer commodément, les livres magnifiquement ornés de reliures pleines, les larges fauteuils de chanoine ou de douairière, et dans l'armoire les flacons de vin du Rhin entourés de verres couleur d'émeraude. Bref, elle ne voulut pas s'en aller, adopta un petit divan turc sur lequel elle dormait la nuit, et le jour lisait les ouvrages classiques; et je crois qu'elle y serait encore, si l'architecte du propriétaire n'était venu un beau matin diriger des réparations devant lesquelles il n'y avait pas de bravoure possible, car elles commencèrent par la démolition d'un gros mur! — Peu de temps après, rentrée dans le tourbillon de sa vie, Pomaré s'habillait pour aller au bal Mabille quand son amant, un jeune homme beau comme le jour et jaloux comme un tigre, lui défendit de sortir. Comme elle s'obstinait, il posa son cigare allumé et rouge sur le petit pied nu de la belle danseuse et le brûla cruellement. Au lieu de crier, elle se jeta au cou de son amant et, tout en boitant, le couvrit de baisers; on voit qu'elle était singulière. — Elle est morte jeune, repentie, et dans une excessive misère, et Fiorentino écrivit dans *Le Corsaire* un article très-ému sur la pauvre Élise

Sergent qui, aux dernières heures de sa vie, avait courageusement expié ses turbulentes étourderies de pécheresse. — Gustave Bourdin, le gendre de Vilmessant, mort aujourd'hui, avait consacré à Pomaré tout un petit livre, qui parut orné d'un excellent portrait et qui est devenu rarissime.

Page 100, vers 8. — A ce vers correspond, dans la première et dans la seconde édition des *Odes funambulesques*, une note dont voici le texte :

« *Évohé n'a pas écrit la terrible satire qu'elle annonçait ici : c'était déjà trop de la rêver. Elle n'a pas tenu cette promesse-là, ni aucune de ses promesses ; c'est ce qui fait sa force. La pauvrette n'a jamais touché que par jeu à la lyre d'airain. Où aurait-elle trouvé assez de fureur et assez de haine pour mener à bout sans faiblir la farouche* Parodie humaine ? «

A plus forte raison, l'auteur n'a tenu aucun des engagements qu'il avait pris dans la dernière de ses satires intitulée *Une vieille Lune, page 101.* — Une plaisanterie ne peut survivre à la circonstance qui lui a servi de prétexte, et cette dernière

satire elle-même n'eût jamais été faite si Barthélemy n'avait attaqué Lamartine dans les premiers vers qu'il publia au *Siècle* lors de sa rentrée. Attaque si peu sérieuse, qu'elle nous sembla mériter et appeler naturellement une réponse... funambulesque; mais, passé cela, ces caprices n'avaient plus leur raison d'être. Aussi *Évohé* s'empressa-t-elle de jeter là sa défroque de Muse, et de reprendre ses petites pantoufles de soie et son peignoir de jeune demoiselle.

Les Folies-Nouvelles.

Deux chanteurs de chansonnettes, les frères Mayer, je crois, avaient obtenu l'autorisation de construire au boulevard du Temple, dans un grand terrain qui se trouve derrière la maison portant le numéro 41, une salle assez semblable à un hangar et d'y donner des concerts. L'entreprise ne réussit ni dans leurs mains, ni dans celles d'un chanteur comique nommé Clément, qui vainement changea les *Folies Mayer* en *Folies Concertantes*.

Les *Folies Concertantes* furent alors transformées en une sorte de théâtre, dans lequel Hervé, qui devint plus tard le maestro de *L'Œil crevé*, de *Chilpéric*, du *Petit Faust* et de *La Veuve du Malabar*, vint exploiter un privilége qu'il venait d'obtenir. Rien n'était en ce temps-là plus diffi-

cile; mais Hervé, chef d'orchestre au théâtre du Palais-Royal et maître de chapelle à l'église Saint-Eustache, avait donné quelques leçons de musique à l'impératrice. Il sollicita directement sa protection, et elle obtint pour lui, avec beaucoup de peine, le privilége d'un petit théâtre, sur lequel il pourrait donner des pantomimes et des saynètes (le mot fut renouvelé à cette occasion) à deux personnages seulement. Auteur, compositeur et comédien, Hervé imagina et joua des scènes d'opéra fou, *débordantes d'inouïsme,* comme *Le Compositeur toqué,* où, représentant un Listz éperdu qui, après une crise de piano, s'éveille échevelé sur le clavier, il s'écriait, à l'imitation des grands virtuoses : « Où suis-je? Des femmes! des fleurs! de l'encens dans les *colidors !* »

Mais il n'avait pas assez d'argent et il n'était pas assez administrateur pour fonder un théâtre véritable, et il céda son privilège. MM. Altaroche et Louis Huart, qui venaient de quitter la direction de l'Odéon, se substituèrent à lui, tout en s'assurant son concours sous toutes les formes bizarres et infiniment diverses que pouvait revêtir ce talent protée. Pour la pantomime, ils engagèrent

Paul Legrand, qui du grand Deburau avait hérité la finesse du jeu et la pensée, comme Deburau fils avait hérité l'agilité et la grâce, si bien que chacun d'eux est la moitié excellente d'un Pierrot!

Les nouveaux directeurs dénichèrent en outre un confiseur de génie, qui inventa pour eux une nouveauté à sensation, le *sucre d'orge à l'absinthe,* avec lequel, pendant plus de deux années, les cocottes en renom devaient régulièrement salir leurs gants clairs à tous les entr'actes; puis ils firent reconstruire la salle, qui fut décorée par Cambon, et pour afficher clairement leurs intentions poétiques, ils me demandèrent le prologue joué le 21 octobre 1854, sous ce titre : *Les Folies-Nouvelles,* qui donna son nom au nouveau théâtre.

La représentation se composait de ce prologue, d'une pantomime curieuse et amusante d'Emile Durandeau, intitulée *L'Hôtellerie de Gautier-Garguille,* et d'une saynète d'Hervé, pour la musique et pour les paroles, *La Fine Fleur de l'Andalousie,* dans laquelle on remarquait les vers suivants :

Séville
Est la belle ville! (bis)

Les trottoirs sont grands
Et l'on pass' dessous !
Les légum's n'y coût' pas grand' chose ; (bis)
Et quant à la volaille,
On l'a presque pour rien !

C'est de cet œuf que devait sortir l'Opérette, dont l'abominable race a pullulé, envahi le monde ; si bien que je me trouve, ô remords ! avoir été en quelque sorte complice de la naissance de ce monstre, auquel mes vers ont souhaité la bienvenue. Ce que c'est que de nous ! — Voici comment le petit prologue était distribué. Personnages parlants et chantants : *Le Lutin des Folies-Nouvelles,* Mlle Louisa Melvil ; *un Bourgeois,* M. Delaquis ; *L'Ancienne Salle des Folies Concertantes* et *Le Comédien Bouffon,* M. Joseph Kelm. — Mimes : *Pierrot,* M. Paul Legrand ; *Arlequin,* M. Charltonn ; *Cassandre,* M. Cossart ; *Léandre,* M. Laurent ; *Polichinelle,* M. Émile ; *Colombine,* Mlle Suzanne Senn ; *Isabelle,* Mlle Mélina ; *deux danseuses,* Mlle Lebreton et Mlle Berthe.

Cossart et *Laurent* avaient eu quelque célébrité aux Funambules, où ils avaient tous les deux joué

les Arlequins. *Joseph Kelm,* vieillard chauve, israélite, à la face de satyre, qui semblait taillée à coups de sabre, datait de la première Renaissance d'Anténor Joly. Acteur d'opéra, chanteur de chansonnettes, argentier et joaillier par occasion, marchand d'huile de Provence et modiste sous le nom de sa femme, cet homme prodigieux eût réalisé des bénéfices dans les déserts de la Libye et gagné de l'argent sur le radeau de la Méduse. Il avait reçu le don, qu'Hervé exploita souvent, de produire avec sa langue un bruit analogue à ceux de la crécelle et des castagnettes. C'est ce que j'appelle, *page 125, refrain dont l'acteur Kelm a le secret.*

Hervé trouvait en lui un admirable compère, et il se plaisait, comme repoussoir, à le costumer grotesquement en femme ; tandis que lui, Hervé, qui a toujours aimé à être joli sur la scène, il se montrait, par exemple, dans un ajustement dont toutes les parties, y compris les souliers et le chapeau, étaient faites de satin rose. Une légende (empirique, je n'ai pas besoin de le dire,) prétendait même qu'une grande dame s'était éprise d'Hervé, comme la marquise de George Sand du comédien Lélio, et l'avait fait venir chez elle dans ce costume de

marionnette couleur de rose. Heureusement personne n'a pris au sérieux ce conte à dormir debout, car c'eût été là un commencement bizarre pour le compositeur inépuisable qui peut et doit devenir un jour membre de l'Institut !

Quant à *Louisa Melvil,* c'était une de ces jeunes filles d'une beauté délicate, suave, idéalement parfaite, que le Théâtre nous montre quelquefois comme dans un rêve. Elle avait pour la parole comme pour le chant une voix adorable, des lèvres rouges comme une fleur, des cheveux réellement blonds, comme ceux d'Amédine Luther, aussi clairs mais plus fins, et d'une nuance un peu plus chaude, avec des sourcils bruns. C'était la gaieté ingénue, un sourire de rose et de lumière, une grâce de femme, des formes sveltes et accomplies, avec une jeunesse enfantine. Elle est morte à dix-neuf ans, d'une mort tragique. Ces divines figures de Juliettes, que nous entrevoyons, ne sont pas faites pour subir les outrages de la vieillesse, et elles ne peuvent que passer parmi nous, comme des apparitions mystérieuses.

Hervé fut emporté par la fatalité de sa gloire, et son théâtre devint le *Théâtre Déjazet,* où l'ac-

trice illustre passa en revue son répertoire de bambins, ses Voltaire, ses Figaro, ses Napoléon et ses Richelieu. Mais sa diction fine et mordante, son chant, dont Auber admirait la justesse, ne pouvaient plus rien sur une foule qui désormais préfère le poivre rouge au sel attique, et à qui il faut des cascades plus échevelées que la chute du Niagara. Après elle, il y eut à son théâtre des directions fantasques et éphémères ; on y vit M. Manasse et M. Daiglemont. Le pauvre Guichard du Théâtre-Français, aujourd'hui atteint de paralysie, y fit représenter une comédie moderne en vers, *dans le genre de Ponsard ;* et on nous y a même montré l'*Andromaque* de Racine, jouée par Mlle Duguéret. Toutes les actualités à propos desquelles nous écrivons s'en vont tour à tour dans le pays des vieilles lunes, et c'est pourquoi les lecteurs des *Odes funambulesques* ne devront pas plus aller chercher les Folies-Nouvelles au boulevard du Temple, que les lecteurs de *La Comédie humaine* ne trouveraient sur la place du Carrousel cette fameuse impasse du Doyenné, où commencèrent les amours de Mme de Marneffe !

Autres Guitares.

Les odes réunies sous ce titre, que j'ai emprunté par jeu à Victor Hugo (*Autre Guitare, les Rayons et les Ombres,* XXIII,) sont celles qui, à proprement parler, constituent le genre connu aujourd'hui sous le nom d'*odes funambulesques;* en un mot, ce sont des poëmes rigoureusement écrits en forme d'odes, dans lesquels l'élément bouffon est étroitement uni à l'élément lyrique, et où, comme dans le genre lyrique pur, l'impression comique ou autre que l'ouvrier a voulu produire est toujours obtenue par des combinaisons de rime, par des effets harmoniques et par des sonorités particulières.

En créant (ou renouvelant) ce genre, j'ai commencé par parodier des odes de Victor Hugo,

pour partir d'un thème connu et pour montrer clairement et nettement ce que je voulais faire. Ce résultat une fois atteint, j'ai peu à peu écrit les odes funambulesques sur des sujets originaux inventés de toutes pièces, et, dans le volume des *Occidentales,* qui fait suite à celui-ci, on ne trouvera plus une seule parodie de Victor Hugo.

En effet, dès l'origine de ces essais, je rêvais quelque chose d'infiniment plus compliqué et plus délicat que de tourner au bouffon une ode sérieuse, et j'imaginais déjà des poèmes comiques et lyriques, où l'ironie et l'allusion parodique seraient partout éparses, prendraient mille formes. Mais, je le répète, il fallait faire comprendre par des exemples les conditions du genre que je voulais acclimater chez nous, et montrer qu'un emploi différent d'un même procédé peut exciter la joie comme l'émotion, dans les mêmes conditions d'enthousiasme et de beauté.

Pour établir ma démonstration, j'ai parodié des odes de Hugo, ce que l'on avait fait avant moi. Pourquoi l'ai-je fait? Précisément parce qu'on l'avait fait avant moi, mais parce qu'on l'avait fait en cherchant à traduire le comique, non par des

harmonies, par la virtualité des mots, par la magie toute-puissante de la Rime, mais par l'idée seulement, c'est-à-dire en employant un procédé diamétralement opposé à celui que Victor Hugo avait employé pour exprimer le lyrisme. Moi j'ai voulu montrer que l'art de ce grand rhythmeur, tel qu'il l'a agrandi et perfectionné, peut produire tout ce qu'il a voulu lui faire produire, *et plus encore ;* que, comme elle éveille tout ce qu'elle veut dans notre âme, la musique du vers peut, *par sa qualité propre,* éveiller aussi tout ce qu'elle veut dans notre esprit, et créer même cette chose surnaturelle et divine, le rire ! — Ceci dit, avec le regret d'avoir infiniment trop parlé de moi, (mais dans le cas dont il s'agit cela était inévitable,) je vais passer rapidement en revue les odes funambulesques réunies sous ce titre : *Autres Guitares,* en indiquant les allusions qu'elles contiennent et les morceaux célèbres qui y sont parodiés.

L'Ombre d'Éric, *page 138.* — *L'Ombre d'Éric,* c'est le titre d'un roman de Paulin Limayrac, tout à fait oublié aujourd'hui, et qui d'ailleurs fut toujours oublié, et cela dès le moment où il

parut. Je trouvai amusant de donner ce titre à un poème composé sur Paulin Limayrac lui-même.

Littérairement, ces six couplets sont une parodie de la *romance en général,* de ce genre faux et absurde où des êtres parfaitement classés comme mammifères font toujours semblant de croire qu'ils sont oiseaux ou fleurs, ou qu'ils pourraient, dans certaines occurrences, le devenir.

Au point de vue polémique, c'est autre chose. Paulin Limayrac attaquait violemment, dans la Revue, les grands écrivains de la génération qui nous a précédés. Je pensai qu'en donnant de bonnes raisons je n'aurais pas raison de lui, qu'il fallait détourner les chiens, et j'inventai cette folle hypothèse de Limayrac changé en fleur. Ma chanson eut mille fois plus de succès que je ne l'espérais et que je ne l'aurais voulu ; en quelques jours tout Paris la sut par cœur.

La chose même tourna au tragique. Une nuit, au bal masqué de l'Opéra, Limayrac parut sur l'escalier de l'amphithéâtre ; aussitôt le grand galop de Musard, qu'un dieu n'eût pas arrêté ! s'arrêta un instant ; dix mille paires d'yeux se

fixèrent sur l'auteur de *L'Ombre d'Éric*, et chicards, pierrots, caciques, masques aux guenilles furieuses, débardeurs aux culottes de soie, taillés à la Rubens, dix mille voix lui hurlèrent dans un terrifiant unisson : *Si Limayrac devenait fleur!* Ceci prouve que quelquefois la meilleure manière de répondre est de ne pas répondre, et que, dans certaines occasions, on peut couper avec succès non seulement la queue de son chien, mais les queues des chiens des autres. Et c'est ainsi que fut trompé, mais pour cette fois seulement! l'espoir que j'avais toujours nourri de ne jamais voir un de mes ouvrages obtenir de popularité.

Ducuing, page 139, strophe 1, vers 2. — M. François Ducuing, le député, le publiciste et le financier qu'on connaît, élevait à la gloire de Ponsard, dans les journaux et dans les Revues, un tas de petits autels, sur lesquels il égorgeait quotidiennement... Shakspere! La plupart des hommes politiques, en art et en poésie, sont de cette force; voilà pourquoi la France est toujours si mal gouvernée.

Buloz, page 139, strophe 1, vers 7. — Tout a été dit sur cet homme historique. Ce n'est pas une poutre qu'il a dans l'œil, mais une catapulte, car il se figure sincèrement qu'il a fait la gloire d'Alfred de Musset, de Henri Heine et de George Sand.

La houlette d'Arsène Houssaye, page 139, strophe 2, vers 3. — C'est de la plaisanterie enfantine et par trop initiale. On s'amusait à faire d'Arsène Houssaye un berger, parce qu'il s'était occupé amoureusement du XVIIIe siècle; mais il a bien prouvé, depuis lors, que son XVIIIe siècle, à lui, est celui de Beaumarchais et de Diderot. — *Jules Labitte, page 139, strophe 2, vers 7.* — C'était un libraire du quai Voltaire, très-proche parent, à ce que je crois, du Labitte qui écrivait dans la Revue. Il a eu le mérite de croire, avant tout le monde, au génie poétique de Victor de Laprade et à celui de Pierre Dupont.

Le Mirecourt, page 141. — Cette ode est la parodie du poème de Victor Hugo intitulé LE DERVICHE (*Orientales,* XIII.) Le trait final de

mon ode funambulesque est tiré de la nature même des choses, car le biographe oublié, que j'ai pris à partie, s'appelle en effet Eugène Jacquot, et il porte le nom de Mirecourt, parce qu'il est né à Mirecourt (Vosges.) Il a donné, à propos d'Alexandre Dumas, une édition modernisée de la célèbre fable de La Fontaine *Le Serpent et la Lime;* peine perdue, personne ne se souvient de ses attaques féroces contre l'auteur d'*Antony*. — *Pitre, page 141, strophe 2, vers 6,* est le romancier breton Pitre-Chevalier, dont je voulais non pas railler, mais constater la fécondité prodigieuse. *La Démocratie, page 142, strophe 2, vers 4,* est le journal intitulé *La Démocratie pacifique;* c'était un organe fouriériste, qui a disparu comme tant de choses.

Page 142, strophe 2, vers 5 et 6 :

Dans les entrefilets du Globe *et dans* L'Artiste,
Feuille qui paraît quelquefois !

Loin de ne paraître que quelquefois, le journal d'Arsène Houssaye paraît au contraire très-régu-

lièrement tous les quinze jours, depuis plus de trente ans; mais, comme tous les écrivains contemporains ont passé par *L'Artiste,* comme cette maison d'un ami a toujours été une de leurs maisons, ils s'amusaient souvent à la railler eux-mêmes, comme ils font de tout ce qui leur appartient. Sachant que les bourgeois diront toujours d'eux pis que pendre, les poètes, par une ironie très-raffinée et très-délicate, leur jouent souvent le mauvais tour de prendre les devants, et d'user par avance les plaisanteries que les bourgeois feront plus tard. *L'Artiste,* très-aimé et très-apprécié des écrivains, a toujours été pour ce motif le prétexte d'une innombrable quantité de fantaisies satiriques, de charges et de *scies* d'atelier. La plus célèbre de toutes a été imaginée par Alphonse Daudet. C'est la *Prosopopée du fils du Bourreau, devenu rédacteur de* L'Artiste, dont voici le texte :

Fils de bourreau, bourreau moi-même,
Je me suis vu réduit, hélas!
A quitter un état que j'aime,
Car les affaires n'allaient pas.

Et, chose terriblement triste!
(Plaignez mon sort infortuné!)
Je fais des articles à l'Artiste,
Moi qu'en ai tant guillotiné!

Tant d'artistes, bien entendu.

Porcher te dira zut, page 142, strophe 3, vers 1. — L'histoire de M. Porcher a été mille fois racontée. Il commença à fonder, rien qu'avec les billets d'Alexandre Dumas père, la vente des billets d'auteur, puis il devint le général en chef de a claque des théâtres parisiens, ne commandant que dans les très-grandes occasions, aux premières représentations des hommes de génie; et en même temps, aidé par sa femme, dont l'intelligence et les belles mains sont célèbres, il fit prospérer une maison de commerce pour la vente des billets, où on vendait et où on achetait même des sujets de pièces, et où les auteurs obtenaient des avances sur leurs droits futurs. Porcher, c'était le crédit sur les productions de l'esprit; on comprend combien c'était grave pour un écrivain dramatique quand Porcher venait à lui dire : *Zut!* Inutile d'expliquer, on le devine, qu'il n'a jamais

dit *Zut!* à Alexandre Dumas, si ce n'est dans la chimérique prophétie que je prête à Mirecourt. — *Yacoub, page 143, strophe 1, vers 1.* — Le biographe donne ici au grand inventeur le nom d'un des personnages fictifs qu'il a créés : Yacoub est le héros de la tragédie intitulée *Charles VII chez ses grands vassaux.*

V... LE BAIGNEUR, *page 144.* — Parodie très-résumée, comme le bon goût le demandait impérieusement, du poème de Victor Hugo intitulé : SARA LA BAIGNEUSE (*Orientales*, XIX.) Il serait inutile de nier qu'il s'agit du docteur Véron : c'était un homme d'esprit, et un aimable homme, malgré ses ridicules; mais n'appartenait-il pas de droit à la caricature, lui qui, plus informe que le Minotaure, avait dévoré les plus belles filles d'Athènes? Et combien ne souffrira pas l'Histoire, forcée d'accoupler à son médaillon faunesque celui d'une Muse adorable, au pur profil de médaille syracusaine! — *Héloïse Florentin, page 145, strophe 3, vers 6.* — Elle était née avec du génie, car une légende parisienne raconte que, petite fille âgée de dix ans, en compagnie de sa sœur ou d'une petite

amie, elle se laissait aborder par les passants cossus, dans la rue Royale ou sur la place Vendôme, et leur montrait, pour dix sous, un sourire particulier qu'elle avait inventé.

Page 147, strophe 1, vers 4 et 5 :

J'obtiendrai des croix valaques
Et des plaques.

Il en obtint. — Le docteur Véron était un homme d'ordre, et très-pratique. On le vit un jour avec les divers cordons de commandeur de tous les ordres; il les avait reçus tous en une fois, simultanément, et sans retard il avait obtenu de la Chancellerie le droit de les porter. Il aimait les choses bien faites, et vite faites.

La Tristesse d'Oscar, *page 149.* — Cette ode ne parodie rien, quoiqu'elle ait vaguement le mouvement du poème de Hugo, La Douleur du Pacha (*Orientales,* vii,) si souvent parodié. Le publiciste d'un très-grand talent, déguisé ici sous le nom du bel Oscar, est Xavier Durrieu, qui débutait alors avec beaucoup d'éclat à la *Revue des*

Deux Mondes, et en effet, ce remarquable écrivain avait l'enfantillage singulier de craindre que sa fabuleuse ressemblance avec l'acteur Bocage ne nuisît à sa carrière politique. Lorsque cette ode parut pour la première fois, dans un journal intitulé *Le Pamphlet,* qu'avait fondé Polydore Millaud, le nom de Durrieu y était en toutes lettres. Mais, avant la publication des *Odes funambulesques,* Durrieu, fidèle à ses opinions, avait subi les rigueurs de l'Empire ; je dus effacer son nom, car ma plaisanterie, innocente quand je l'avais écrite, eût été alors dirigée contre un vaincu.

Page 149, strophe 2, vers 4 :

Aucun collet, pas même un collet... né Révoil.

J'avoue que cette phrase est d'une audacieuse extravagance ; elle a cependant son excuse. En ce temps-là, les œuvres poétiques, d'ailleurs fort belles, de Mme Louise Colet, paraissaient énormément, et dans tous les formats, et toujours son nom était écrit ainsi : *Mme Louise Colet, née Révoil.* A force de lire sans cesse cette phrase sur

les couvertures des livres, dans les journaux, sur les affiches des cabinets de lecture, tous les Parisiens en avaient subi l'obsession, si bien qu'il était impossible d'entendre le mot *collet,* écrit avec n'importe quelle orthographe, sans songer immédiatement à *née Révoil.* Cela en vint à ce point que voici comment Grassot chantait le couplet si connu de Béranger :

Momus a pris pour adjoints
Des rimeurs d'école :
Des chansons en quatre points
Le froid nous désole.
Mirliton s'en est allé.
Ah! la Muse de Collé,

Parlé : *né Révoil,*

C'est la gaudriole
O gué,
C'est la gaudriole.

Aussi, comme nous plaisantions souvent Durrieu sur des négligences de costume que presque

tous les grands travailleurs ont à se reprocher, lorsque par une furieuse hyperbole je prétendis que son habit n'avait pas de collet, la phrase fatale s'écrivit d'elle-même et pour ainsi dire sans ma participation : *pas même un collet...* né Révoil ! — Pour résister à cette suggestion impérieuse, il aurait fallu la vertu d'un chrétien des premiers âges.

Le gilet fabuleux de Fontbonne, page 150, strophe 1, vers 4. — Fontbonne était un consciencieux et obscur comédien, dont on a vu le nom pendant trente années sur les affiches de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin. Il avait un gilet qui n'était pas fort beau et un frac pareil, parce que le Drame, qui a ses héros, a aussi ses martyrs, et les acteurs qui jouent les utilités manquent des objets les plus utiles. Monselet, dans un de ses jolis pamphlets, prétend que j'avais la vénération du tréteau, et que sur le boulevard je suivais avec recueillement l'acteur Machanette. Cela n'est pas tout à fait exact ; mais je n'ai jamais su me défendre d'une sorte de pitié attendrie pour ces pauvres comédiens des derniers plans qui n'ont

jamais que l'envers de l'argent et l'envers de la gloire, que personne n'a jamais vus, et dont cependant on sait les noms, pour les avoir lus imprimés tous les jours pendant un demi-siècle.

Page 151, strophe 2, vers 5 et 6. — Les *Délass-Com* et le *Petit-Laze* désignent, par une contraction de l'argot parisien connue de tout le monde, les théâtres, tous les deux détruits, des Délassements-Comiques et du Petit-Lazari. Voir, dans la collection publiée par Lorédan Larchey : *Documents pour servir à l'histoire de nos mœurs*, la très-curieuse brochure intitulée *Les Grands jours du Petit-Lazari, par un de ses artistes, avec une préface inédite.* — A la librairie Frédéric Henry, galerie d'Orléans, 12. Octobre 1871.

Le Plan dans l'Odéon, *page 154.* — Parodie du poème de Victor Hugo intitulé les Bleuets (*Orientales*, xxxii.) — *Chaumier Siméon, page 154, strophe 1, vers 5.* Siméon Chaumier était un vieux poète, vêtu à peu près en saint Simonien, avec des chapeaux pointus et des gilets à la Robespierre, qui, après avoir été pauvre, était

devenu riche, et qui en profitait pour faire imprimer des recueils où abondaient les vers de deux syllabes, et des romans d'un moyen âge macabre et truculent. J'ai quelquefois causé avec lui dans le Luxembourg ; il tenait des discours palingénésiques qui n'étaient dépourvus ni de portée ni de grandeur ; mais il avait trop d'idées pour être un ouvrier en n'importe quoi, fût-ce en poésie. — *Asphodèle Carabas, page 156, strophe 1, vers 2,* n'est qu'un être de raison ou de déraison, une caricature du bas-bleu ; mais je ne me serais permis contre aucune femme la plus innocente plaisanterie, car sur ce point-là je pense comme don César de Bazan.

Page 156, strophe 2, vers 5 et 6 :

Était-il le Timoléon
Des Saint-Almes et des Virmaîtres?

M. Lepoitevin Saint-Alme et M. Virmaître étaient les deux rédacteurs en chef de l'ancien *Corsaire* où écrivaient, de 1845 à 1848, Champfleury, Mürger, Faucherey, Plouvier, La Rounat, Marc Fournier. On sait que, vers l'an 343 avant

Jésus-Christ, Timoléon était le général que Corinthe employait à toute chose difficile, à délivrer les Syracusains, à battre les Carthaginois, et même à tuer son frère Timophane. *Le Timoléon des Saint-Almes et des Virmaîtres* veut dire : le premier sujet, le grand ténor, le général à tout faire de M. Saint-Alme et de M. Virmaître. Certes le trope est violent ; mais on n'est pas trop sévère pour les poèmes à refrains, comme celui dans lequel Hugo a écrit, sans consulter Buffon :

On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers.

L'Odéon, *page 159*. — Parodie du poème de Victor Hugo intitulé L'Enfant (*Orientales*, XVIII.) Il serait horrible de railler une infirmité réelle, un nez camard par exemple; mais le grand nez est héroïque, impérieux, et affirme toutes les bravoures. Cyrano de Bergerac était fier de son grand nez, et tuait même à coups d'épée, avec une

certaine justice, les gens qui avaient l'impertinence de se montrer avec un nez trop petit. — Certes, il n'a jamais été bien original et bien nouveau de rire de l'Odéon désert et du nez de M. Hippolyte Lucas ; mais le poète doit accepter, coûte que coûte, tous les sujets traditionnels, et il faut qu'il n'hésite pas à affronter les plus redoutables de tous les monstres, c'est-à-dire la Banalité et la Platitude. Il doit ressembler au « *matin, ce doreur* », qui dore tout ce qu'il trouve sur son chemin, y compris les écorces de melon et les vieilles savates.

Page 160, strophe 3, vers 3 et suivants :

Ou ce chapeau du roi de Garbe,
Le chapeau de Thoré, cet homme si barbu
Qu'un barbier ne pourrait, sans devenir fourbu,
En quatre ans lui faire la barbe !

Boccace dit, en sa *Deuxième Journée, Septième Nouvelle,* où il raconte l'histoire d'Alaciel : « Le roy de Garbe feit grand'feste de ces nouvelles, et l'ayant honorablement envoyée quérir, la receut

avec grand'joie, et elle qui avoit couché par adventure dix mille fois avec huit hommes, se coucha avec luy pour pucelle, et lui feit accroire qu'il estoit ainsi. » Pour ne pas s'apercevoir, en voyant Alaciel, qu'elle avait croqué autant de pommes qu'en peut fournir dans la saison un bon clos normand, il fallait que le roi de Garbe, à ce que j'ai pensé, eût un chapeau à bien larges bords et qui lui gênait singulièrement la vision. — Théophile Thoré, l'éminent critique d'art, avait un chapeau comme celui-là, qui ne l'empêchait pas de bien voir la peinture; mais il se trompait parfois à l'expression des physionomies. — A ce que disent les historiettes, il devint amoureux d'une dame, et jura que jusqu'à ce qu'elle eût pris son martyre en pitié, il ne se ferait pas couper la barbe. La dame fut d'abord étonnée; mais, le dos tourné, elle ne pensa pas plus à cela qu'à ses vieilles pantoufles, et Thoré en fut quitte pour porter une barbe qui lui tombait jusqu'aux genoux.

Bonjour, Monsieur Courbet, *page 162*. — Cette ode n'est que la répétition du tableau connu

qui porte le même titre. — Si je l'ai transporté dans la poésie, c'est parce que la peinture à l'huile ne dure que quatre cents ans, du moins à ce que le baron Gros affirmait à Napoléon, qui, après avoir posé pour *La Bataille d'Eylau*, s'écria alors d'un ton dédaigneux : « C'était bien la peine! »

NADAR, *page 165*. — Parodie du poème de Victor Hugo intitulé CANARIS (*Orientales*, II.) Personne n'a eu les cheveux plus rouges que Nadar; mais, petit à petit, il est devenu blond comme Ophélia, car on ne peut compter sur rien! Tous les personnages nommés dans cette ode sont surabondamment connus; j'indique cependant à la volée : *Lherminier*. — C'est lui que Balzac a pris pour modèle de son La Palférine. Il avait fondé *Le Portefeuille*, revue diplomatique. Il a été le seul homme qui ait su jouer, après don Juan, la scène avec M. Dimanche, et quoique Balzac les ait écrémées, les belles histoires parisiennes dont il a été le héros rempliraient encore un volume. — *Sasonoff, page 166, strophe 2, vers 1*, était un Russe de bonne noblesse, aimable homme et

charmant écrivain qui, pendant les dernières années de sa vie, qu'il passa ici à Paris, fut l'ami de tous les hommes d'esprit, et leur faisait manger des salades russes qu'on n'a pas réussi à imiter. — *Louis Boyer, page 166, strophe 3, vers 1.* — Cet ancien directeur du Vaudeville était né presque chauve, et en même temps il était affligé d'une barbe qui poussait à vue d'œil. — *René Lordereau, page 167, strophe 4, vers 3.* — Le roi de l'esprit parlé, à ce qu'a dit Roqueplan, qui s'y connaissait. Pour payer cinquante mille francs de dettes qu'il avait, René Lordereau a fait en Amérique, pendant la guerre, un métier de héros et de fou; il est mort à la peine, sans qu'un de ses créanciers ait dit : « Pauvre garçon! »

Page 169, strophe 2, vers 1 et suivants :

Ils sont d'or pâle; ceux du poète nouveau
Qui, dans des vers bizarres,
A nommé le public : « Bête à tête de veau, »
Sont jaunes, fins et rares.

C'est le poète *Fernand Desnoyers,* qui est mort

jeune. Il y a de très-belles choses dans ses poèmes intitulés *Le Vin, la Campagne, Vers fantasques*. Il ne faut pas le juger d'après les coups de pistolet qu'il tirait parfois *pour étonner les sots*, mais qui faisaient trop de bruit, car c'est un jeu dangereux. Tout le monde connaît sa fameuse *Proclamation :*

Habitants du Havre, Havrais!
J'arrive de Paris exprès
Pour mettre en pièces la statue
De Delavigne (Casimir.)
Il est des morts qu'il faut qu'on tue... &c.

Le *La Madelène* qui *est rose, page 169, strophe 3, vers 1,* c'est Henri de La Madelène, et le *Marchal* qui *est vermeil d'une façon hardie, ibidem,* c'est Charles Marchal, le peintre des tableaux alsaciens, et de *Pénélope* et *Phryné*. — Il est un assez grand peintre pour savoir que la poésie a le droit de se servir de ces tons nets et crus qui ne représentent pas la couleur d'un objet, mais la font voir, et l'évoquent dans l'esprit du lecteur.

Reprise de la Dame, *page 170.* — Parodie du poème de Victor Hugo, intitulé la Captive (*Orientales,* IX.) Au théâtre, par une abréviation qui est passée dans le langage usuel, *la Dame* signifie *la Dame aux Camélias.* Ce drame heureux a eu tant de succès sur tous les théâtres du monde, et les directeurs, régisseurs et acteurs ont si souvent à en prononcer le nom, qu'ils l'ont abrégé, par économie.

Marchands de crayons, *page 175.* — Cette ode offre une singularité assez curieuse : c'est que, commencée sur un sujet qui lui appartient en propre, elle parodie ensuite en chemin le poème de Victor Hugo intitulé *La Fiancée du Timbalier* (*Odes et Ballades,* ballade sixième.) Mais du dénouement de la ballade, elle ne fait qu'une péripétie préparant un autre dénouement, assez imprévu, à ce que je crois. — *Le maître de Marseille, page 178, strophe 2, vers 1.* — C'est Mirès, qui avait fait dans la vieille ville une ville neuve.

Page 181, strophe 2, vers 3, 4 et 5 :

Fauchery, venu d'Australie

Avec cette douce folie
Que de Bohême il emporta.

Antoine Fauchery, un beau garçon, spirituel et charmant, que Murger a essayé de peindre dans son Marcel de *La Vie de Bohème,* était le plus gai parmi les amis de notre jeunesse. Il avait quitté le métier de graveur sur bois pour écrire avec nous au *Corsaire;* mais la fortune ne venait pas assez vite à son gré, car il s'était marié par amour. Ses *Lettres d'un Mineur en Australie* (Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1857) racontent les extraordinaires métiers qu'il dut faire au pays de l'or, pour y gagner un peu d'argent.

Après avoir touché barres, à Paris, il repartit pour la Chine et pour le Japon, avec une mission du gouvernement. Il faisait, pour le ministère, des dessins et des photographies d'après les monuments et les paysages, et en même temps il envoyait au *Moniteur* des articles dans lesquels la nature et la civilisation orientales, vues par un peintre, étaient racontées par un Parisien humoriste sachant écrire. Il nous adressa aussi, lors de la guerre de Chine, des lettres étonnamment

vivantes et pleines de révélations curieuses, qui n'ont pas été publiées. Le succès venait, tout venait, quand les terribles fièvres du Japon emportèrent Antoine Fauchery, après sa chère femme. Je ne me rappelle personne qui ait eu, à un plus haut degré que lui, l'abord élégant et sympathique, la compréhension rapide et la grâce souveraine de la chevelure.

Page 184, strophe 1, vers 2 et 3 :

Quand mon Arthur sonnait du cor
Près de Mangin en galons jaunes,

Mangin, homme qui a bien connu ses Athéniens, a fait sa fortune par le procédé le plus simple, en vendant d'assez bons crayons de mine de plomb, enveloppés d'une feuille d'or. Mais, pour les vendre, il montait sur une calèche découverte, endossait une dalmatique férocement galonnée d'or, et se couvrait le chef d'un casque à plumet rouge, flamboyant comme celui d'Hector : sans cela, pourquoi eût-on acheté ses crayons plutôt que d'autres? Il improvisait des discours

d'une amusante insolence, et avec un de ses crayons, faisait, comme Mélingue, un portrait ressemblant, sous l'œil du public. Derrière lui, un être silencieux et triste, vêtu comme lui, si ce n'est que sa dalmatique était misérable et que son casque était bosselé, jouait tantôt de l'orgue de Barbarie et tantôt du cornet à piston, et rien ne prouve que ce confident modeste ne s'appelait pas Arthur. Mangin a été volontairement le symbole vivant de la Réclame moderne, ayant transporté dans la réalité visible ce que ses confrères exécutent d'une manière abstraite et figurée. Les soirs, Mangin, trop rigoureusement ganté de blanc, car le saltimbanque se trahit toujours de quelque manière, assistait aux premières représentations, avec les allures et la froideur britannique d'un parfait gentleman.

NOMMONS COUTURE! *page 185.* — Parodie du poème de Victor Hugo (*Les Voix intérieures,* XI) qui commence par cette strophe :

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un

Sa musique, sa flamme
Ou son parfum ;

Le sujet de cette ode est clairement expliqué par le fragment de lettre qui lui sert d'épigraphe. M. Thomas Couture, dont j'admire infiniment le talent magistral et même l'orgueil, a à peu près désavoué ce morceau fameux, et il va sans dire que, s'il retire sa lettre, je retire mon ode.

Le Critique en mal d'enfant, *page 190.* — De même que Figaro dit qu'on est toujours fils de quelqu'un, tous les critiques sont faits en quelque chose de plus solide que la baudruche. Mon ode ne vise personne ; mon personnage bouffon n'a pas eu de modèle dans la vie réelle, et doit être considéré comme une création de la pure fantaisie. Cependant, si quelqu'un désire avoir *la clef* de ce morceau, qu'il se rappelle un procédé très-familier à l'auteur de *La Comédie Humaine,* et que par exemple il voie *passim,* à propos de Camille Maupin, le roman de Balzac intitulé

Béatrix. (*Comédie Humaine,* édition Michel Lévy, tome III, *Scènes de la Vie privée.*)

Page 195, strophe 1, vers 3 et suivants :

Le prenant pour un mont, Préault disait : « Oh ! ça,
C'est Pélion, ou bien son camarade Ossa :
Allez-vous-en, que je le taille ! »

Auguste Préault est le seul statuaire romantique de l'époque moderne. Son médaillon de *La Douleur,* son *Marceau,* son *Paria,* son *Ophélia,* ses deux *Christs* ont, chose étrange! autant contribué à le rendre célèbre que les stupides refus des jurys de 1830, qu'il subissait en même temps que Delacroix et Rousseau. Il savait que les sonnets de Michel-Ange étaient d'une beauté égale à celle de ses colosses ; mais, en ce temps sceptique, ceci demandait à être transposé. Le dernier des Prométhées a pris le modeste parti d'être tout bonnement spirituel comme Champfort, et de manifester sa faculté poétique par des mots qui, pareils à des fers rouges, font grésiller la chair vive. Toutes les Nouvelles à la main que les

journaux ont publiées depuis trente ans sont de Préault; peut-être pourrait-il réclamer, comme étant au fond sa propriété, l'hôtel que le *Figaro* vient de se faire construire, et qu'il a payé sur ses bénéfices?

Rondeaux.

PARTIR de ce moment, les poèmes à forme fixe, *Rondeaux, Triolets, Villanelles, Ballades, Virelai, Chant-Royal, Pantoum,* vont se succéder dans le livre. — J'ai voulu, autant qu'il était en moi, ressusciter et remettre en lumière ces formes de poèmes, parce que j'accepte dans son intégrité la succession de mes aïeux; mais ce n'est pas ici le lieu d'en décrire la contexture et d'en indiquer les règles. Ceux qu'intéressent ces détails techniques les trouveront partout, et même dans mon livre intitulé *Petit Traité de Poésie française* (IX, *les Poèmes traditionnels à forme fixe.*) Sur le rondeau spécialement, il n'y a qu'un mot à dire : c'est que l'excellent poète Voiture l'a poussé à sa dernière perfection. Il suffit de lire

Voiture pour connaître le fort et le faible du Rondeau, et pour savoir de quelles ressources infinies dispose ce charmant poème qui a succédé (comme le roi Louis succède à Pharamond) au *Rondel* de Charles d'Orléans.

ROLLE N'EST PLUS VERTUEUX, *page 196*. — *Aime mieux voir lever Bocage — Que l'Aurore, page 197, vers 5 et 6*. — On ne pourra jamais empêcher le poète de s'éprendre d'une phrase rien que pour sa sonorité ; car, si les musiciens n'aimaient pas la musique des sons, qui l'aimerait ? Il y avait autrefois une célèbre romance qui commençait ainsi : *Bocage, que l'Aurore...* — Quand l'acteur Bocage débuta à la Porte-Saint-Martin, de mauvais plaisants du paradis la lui chantèrent, et moi, ce bout de phrase me semblait si amusant et m'a si souvent obsédé, qu'en ma folle jeunesse je n'ai pu résister au bonheur de le transcrire.

MADEMOISELLE PAGE, *page 198*. — Sourire et chanson de la Comédie légère, elle a personnifié divinement la Musette de *La Vie de Bohème*.

Page 199, vers 1, 2 et 3 :

Le bataillon de la Moselle
A sa démarche de gazelle
Eût tout entier payé rançon.

C'est un rappel du motif connu de la fameuse chanson populaire :

Sicut Madam' de la Trémouille
Parent' des Andouillettes,
Qui a usé plus de patrouilles
Que l'armée d' Sambre-et-Meuse
De pair's de souliers !

Brohan, *page 200.* — C'est Augustine Brohan, dont la mère, Mme Suzanne Brohan, a été, à l'ancien Vaudeville, une actrice d'un talent exquis et d'une rare distinction. — Après elles deux, si l'on voulait chanter la plus belle des trois Brohan, qui est Madeleine, il faudrait regarder ce portrait, lithographié par Lassalle, où le peintre l'a représentée le sein nu, comme une déesse.

A Désirée Rondeau, *page 208.* — Bonne et très-jolie avec beaucoup de finesse, Désirée Rondeau appartenait à la race de ces Lisettes dédaigneuses de l'argent, qui ont pu exister, quoi qu'on en dise, quand il n'en coûtait pas encore un louis pour passer devant chez Bignon : aussi a-t-elle été fêtée par les rimeurs. — D'ailleurs, son nom créait ici une nécessité absolue. Si une des contemporaines de celles que Voiture nommait Rambouillet et Bourbon tout court se fût appelée *Rondeau*, il est incontestable qu'il lui eût adressé un rondeau, et comme Voiture n'était plus là, il fallait bien que ce fût moi.

Triolets.

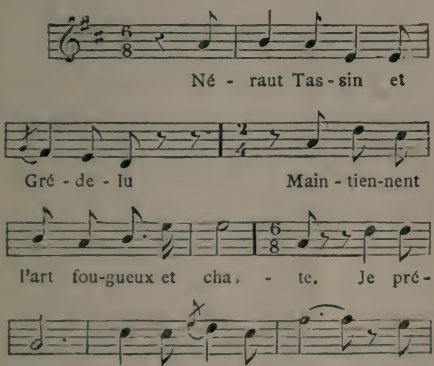
omme dit Nisus, *Me, me, adsum qui feci!* — C'est moi qui ai ressuscité le vieux Triolet, petit poème bondissant et souriant, qui est tantôt madrigal et tantôt épigramme, et mon idée a eu tant de succès que le genre est redevenu populaire ; on a fait des Triolets aussi nombreux que les étoiles du ciel. Mais pas toujours comme il aurait fallu les faire, car le bon Triolet doit de toute nécessité offrir une étrangeté, une surprise d'assonnances répétées, sans jamais rien perdre de sa légèreté et de sa grâce. — Mais, me direz-vous... — Assurément ; il est facile de donner de bons conseils, après quoi

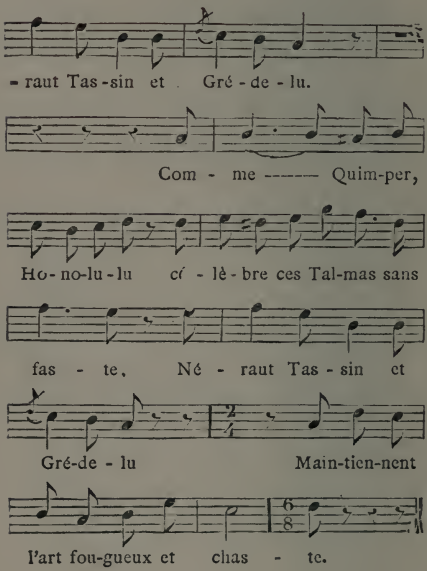
Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut.

De tout temps les Triolets se sont chantés, et *La Clef du Caveau* donne l'ancien *Air des Triolets* (3e édition, Janet et Cotelle, non datée, page 153, n° 732.) Mais voici pour les chanter un air moderne de Charles Delioux, d'une fantaisie entraînante et qui sonne triomphalement sa fanfare.

MUSIQUE DE CHARLES DELIOUX

POUR LES TRIOLETS.





Néraut, Tassin et Grédelu, *pages 211, 212, 213, 214 et 215.* — C'étaient de fort honnêtes comédiens, qui jouaient des rôles secondaires à la Porte-Saint-Martin, du temps de la

féerie et des frères Cogniard. — Mais comme la liste des acteurs énumérés sur l'affiche se terminait tous les jours invariablement par leurs trois noms, toujours placés dans cet ordre, cette phrase vraiment musicale et naturellement si bien scandée : *Néraut, Tassin et Grédelu*, charma un beau jour les Parisiens ; on la récita, on la déclama on la chanta ; par extension, elle finit par exprimer le théâtre et les comédiens en général, y compris Mélingue, Frédérick, Talma, Roscius et le vendangeur Thespis ! Et, comme le Triolet venait de renaître, on improvisa et j'improvisai moi-même, par jeu, des Triolets dont *Néraut, Tassin et Grédelu* étaient le texte et le prétexte, et qui s'envolaient avec la fumée des cigarettes.

J'ai choisi ceux-là au hasard, comme j'en aurais choisi d'autres ; le seul objectif de leur innocente raillerie est l'enjouement français pour tout être qui porte un travestissement de couleurs bariolées, que ce soit Gengis-Khan ou Polichinelle.

Leçon de chant, *page 216*. — Ceci est une légende écrite pour un dessin original de Tony Johannot, et pas du tout, comme on pourrait le

craindre, un chapitre des mémoires de l'auteur, qui, même en 1845, ne se fût pas permis ces allures de Chérubin !

Académie royale de Mus, *page 217*. — Cette abréviation, alors en usage pour désigner l'Académie royale de Musique, dans les journaux qui donnaient le programme des spectacles, devait, par un jeu de mots qui s'imposait de lui-même, servir d'enseigne à la maison du fameux M. Guillaume ; car les seuls académiciens de sa bizarre Académie étaient en effet les plus petits Rats de l'Opéra. Il les prenait en sevrage, les préparant à leurs hautes destinées, et, tout en complétant leur éducation chorégraphique, les renseignait sur la vie, leur procurait des amitiés utiles, les nourrissait de bisque et d'ortolans, et leur achetait des bijoux en topaze brûlée et des bas de fil d'Écosse.

Appelé chez M. Guillaume par quelque affaire, lors de son arrivée à Paris, Pierre Dupont, en entrant dans le salon, ne fut pas peu étonné d'y voir deux Rats, qui, nus comme les discours de deux académiciens, prenaient deux bains, dans deux baignoires !

Du temps que le maréchal Bugeaud poursuivait vainement Abd-el-Kader, *page 218.* — Il faut avoir vécu sous Louis-Philippe pour se rappeler à quel point, chaque jour, le maréchal Bugeaud prenait peu Abd-el-Kader ! Cela avait fini par ressembler à une poursuite de féerie.

Age de M. Paulin Limayrac, *page 219.* — M. Paulin Limayrac avait beaucoup plus de huit ans, mais *il semblait* avoir huit ans à cause de sa petite taille, pareille à celle de M. Louis Blanc, et de son visage rasé. Je me souviens de l'avoir vu attaché à son cordon de commandeur de l'ordre des Saints Maurice et Lazare, certainement plus grand que lui.

Bilboquet, *page 220.* — Élève de Voltaire ! *page 221.* — Dans la seule farce moderne, je veux dire dans *Les Saltimbanques* de Dumersan et Varin, Bilboquet et le jeune Sosthènes échangent le dialogue suivant : « *Quel talent as-tu ?... — Je joue un peu du violon ! — Un peu, ce n'est guère. Es-tu de la force de Paganini ? — Je ne sais pas où il demeure. —*

Ça suffit, je t'annoncerai comme son élève ! » (Acte I, scène VII.)

Plus loin, au moment où les saltimbanques déménagent à la hâte, Gringalet, avisant une malle, demande à son maître : « *Cette malle est-elle à nous?* » Et Bilboquet, sans la regarder, répond : « *Elle doit être à nous!* » (Acte I, scène XI.)

Ces phrases immortelles me sont revenues en mémoire lors de l'invasion des Normaliens dans la littérature. Ils avaient déménagé si vite qu'ils avaient pris la malle de Voltaire pour la leur, d'où les houppelandes bizarres dont ils se montrèrent affublés; et plus d'un s'annonça comme l'élève du patriarche de Ferney, sans être encore de la force de Paganini.

Monsieur Homais, *page 222*. — C'est le Prudhomme étonnant et grandiose de *Madame Bovary*. Flaubert a amalgamé les créations de Monnier et de Daumier, et il en a fait un bonhomme à la Michel-Ange. On pense bien que ce philosophe ne pouvait pas rester complètement étranger à la littérature de l'École normale.

Polichinelle Vampire, *page 223.* — Ne les nommons pas, ils vivent encore, sa perruque et lui. — Comme on jugeait à l'Académie le dernier concours poétique, et comme M. Ernest Legouvé recommandait un poème, l'académicien que j'ai vu si fougueux en 1846, s'éveilla comme Barberousse et murmura d'une voix qui semblait sortir des ruines de Ninive : « Non!... Il y a un rejet! »

Opinion sur Henry de la Madelène, *page 224.* — Cette phrase sonore et insensée qui voltige sur l'harmonica, cette fantasque série de délirantes onomatopées, ne méritait pas sans doute d'être imprimée; mais fallait-il imprimer les *Odes funambulesques?*

Note rose, *page 225.* — Il est trop vrai que la première apparition au bois d'une chevelure rose fut l'occasion d'un premier-Paris indigné et apocalyptique. J'aurais encore compris l'indignation d'un coloriste! mais où la vertu va-t-elle se nicher?

Monsieur Jaspin, *pages 226 et 227.* — L'*Esta-*

minet de l'Europe était situé au coin du carrefour de l'Odéon et de la rue de l'École-de-Médecine, dans un local où il vient d'être remplacé par les magasins de bonneterie de M. Poirier jeune. Le propriétaire faisait, dit-on, crédit aux fils de famille jusqu'à leur mariage, de sorte que lorsqu'ils étaient mariés, ils avaient à payer beaucoup de chopes. Monsieur Jaspin (dont le nom est ici fort peu changé, de deux lettres seulement) était un de nos amis, petit et trapu, aux larges épaules, dont nous admirions la longue barbe en éventail et les discours révolutionnaires. Devenu sous-préfet en 1848, je suppose qu'il doit être parvenu aujourd'hui aux plus grands honneurs.

Le divan Le Peletier, *page 228*. — Continuons la topographie des cafés. Celui-là, véritable cercle de la littérature française, était orné d'un joli petit jardin. Il était situé en face de l'Opéra, dans la maison qu'occupe l'hôtel Victoria, et c'est là que j'ai vu pour la première fois Alfred de Musset. On l'a démoli, on n'a pas semé de chanvre sur la place; mais, ce qui est plus fructueux, on a remplacé le jardin par des boutiques de bronzes et de

tableaux. Le divan Le Peletier ne ressemblait à rien autre chose au monde; on y causait quelquefois très-bien, mais il n'y a pas d'endroit où l'on ait causé plus et bu moins de breuvages. — Vieux et très-pauvre, Guichardet, qui avait été l'ami de Musset et des hommes illustres de 1830, était resté distingué, bien élevé et discret, en devenant bohème. Il a appartenu à l'absinthe; mais elle n'était pas parvenue à lui ôter ses allures de parfait gentleman.

Stadler, page 230, Triolet 1, vers 1, poète raffiné et délicat, est l'auteur d'une comédie tout à fait exquise, intitulée *Le Bois de Daphné.* — *Emmanuel, page 230, Triolet 1, vers 3,* a fait en astronomie des découvertes qui révolutionnent tout, et qui ont bien l'air d'avoir raison. Il a été question de le traiter comme Galilée et de lui faire faire amende honorable; mais les changements de gouvernement qui, si rapidement, se sont succédé, n'ont pas permis d'en trouver le moment, et la chemise qui devait servir à la cérémonie est restée pour compte.

Variations lyriques.

UN AMI POUR LUI RÉCLAMER LE PRIX D'UN TRAVAIL LITTÉRAIRE, *page 235. — Cabochard, page 237, strophe 3, vers 3.* — C'est, dans *Les Saltimbanques,* l'ami et le rival de Bilboquet, dont on parle, mais qu'on ne voit pas. A un certain moment, comme on annonce qu'il a fait faillite, Atala demande : « *De combien manque-t-il ?* » Et Bilboquet lui répond ce mot d'une incroyable profondeur : « *Il manque de tout !* » (Acte II, scène III.)

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES ODELETTES. — *Page 241, strophe 1 :*

Quand j'ai fait ceci,
Moi que nul souci

Ne ronge,
La fièvre de l'or
Nous tenait encor :
J'y songe !

C'est le moment du grand remue-ménage financier, où on fit des fortunes si rapides, où l'on vit de si étranges transformations, et où de simples hommes de lettres (pas des poëtes, bien entendu !) devinrent banquiers et millionnaires. Il y en eut qui se firent bâtir des hôtels en jade, et d'autres qui eurent des livres grecs tirés sur papier de Hollande, avec grandes marges. On dit même que l'un d'entre eux voulut acquérir en toute propriété une actrice vierge encore, et l'acheta à sa mère, pardevant notaire. Ce rapide ballet des hommes de lettres enrichis n'a pas été un des tableaux les moins curieux de l'immense féerie parisienne.

Couplet sur l'air des Hirondelles, de Félicien David. — *Sans Geffroy, page 243, vers 5.* — Au contraire, il faut, toutes les fois qu'on le peut, jouer *Le Misanthrope,* non pas *sans,* mais

avec Geffroy ; ceci n'est qu'un jeu tout à fait frivole, et j'ai été séduit par l'exactitude avec laquelle *Sans Geffroy* parodiait le *Sans effroi* du couplet des *Hirondelles :*

Voltigez, hirondelles,
Voltigez près de moi,
Et reposez vos ailes
Au faîte des tourelles,
Sans effroi !

VILLANELLE DES PAUVRES HOUSSEURS, *page 244.* — Dans sa *Ballade des povres housseurs* (édition Jannet, 1867, page 119,) Villon plaint de tout son cœur ces batteurs de tapis. On parle, dit-il,

De ceulx qui vont les bleds semer
Et de celluy qui l'asne maine,
Mais à trestout considerer,
Povres housseurs ont assez peine.

Les Normaliens m'ont fait penser à ces pauvres housseurs. Ils s'étaient presque aveuglés, à force de se faire voler de la poussière dans les yeux, et

les tapis qu'ils secouaient n'étaient pas beaucoup plus propres qu'auparavant.

CHANSON SUR L'AIR DES LANDRIRY, *page 247*. — La rime par à peu près y est de tradition ; voyez Voiture (*Autre à Madame la Princesse, sur l'air des Landriry*. — Édition de 1677, tome II, page 55.) Ici, le fin du fin et la suprême habileté, c'est d'imiter la négligence et le sans-façon de la rime populaire, de faire rimer les mots terminés par un S avec ceux qui sont terminés par un T, et d'éviter, au lieu de la rechercher, la conformité de la consonne d'appui. C'est ainsi que l'art lyrique a des lois d'une diversité infinie, qui varient avec chaque genre, et presque avec chaque poème ; le malheur, c'est que quand on commence à les apprendre, la vie est finie.

BALLADE DES CÉLÉBRITÉS DU TEMPS JADIS, *page 254*. — C'est la parodie du poème de Villon, intitulé *Ballade desdames du temps jadis*. (Edition Pierre Jannet, 1867, page 34.) J'ai conservé tel qu'il est le célèbre refrain de Villon : *Mais où sont les neiges d'antan!* et j'ai tâché de

mettre mon art à amener ce refrain par un jeu de rimes tout différent de celui que le maître avait employé.

Dufaï, page 254, strophe 1, vers 3. — Alexandre Dufaï, critique très-laid et très-sévère, est mort dans une misère qui aurait désarmé ses ennemis, s'il en avait eu; mais c'est lui qui était l'ennemi des autres.

Les plâtres de Dantan, page 254, strophe I, vers 6. — Dantan faisait en plâtre des caricatures d'hommes célèbres et de comédiens, dont il écrivait les noms en rébus sur le soc de la statuette. Exposée chez Susse, aux Panoramas, cette galerie de grotesques était, de 1830 à 1840, la grande joie et la grande ressource des flâneurs parisiens.

Le Globe et La Caricature, page 254, strophe 1, vers 7. — Littérairement, *Le Globe* était une sorte de moniteur du romantisme, et c'est là que Granier de Cassagnac fit ses premières armes. — *La Caricature,* où dessinaient Grandville, Daumier, Tra-

viès, Decamps lui-même, publiait de grandes planches lithographiées, dont la plus célèbre est *La Rue Transnonain*, ce chef-d'œuvre de Daumier.

Venet, page 254, strophe 2, vers 1. — Avant d'écrire à *l'Univers* et d'y faire un feuilleton de théâtres pour dire qu'il ne faut pas aller au théâtre, M. Venet avait été le secrétaire de la rédaction du *Paris*, ce journal de M. de Villedeuil, rédigé par Alphonse Karr, Méry, Edmond et Jules de Goncourt, Murger, Xavier Aubryet, Gatayes, Dumas fils, Gozlan, pour lequel Gavarni dessinait tous les jours une lithographie, et où il publia toutes ses *Œuvres nouvelles* C'est là aussi que M. Venet a rédigé les *Mémoires de Mme Saqui*, sous la direction de cette grande funambule.

Bataille, page 255, strophe 2, vers 2. — C'est Charles Bataille, l'ami et le collaborateur d'Amédée Rolland et de Jean du Boys. — Ces trois enfants, enfermés à Batignolles dans une maisonnette à jardin, avaient rêvé de mettre la

poésie en coupe réglée et de s'en faire des rentes. Ils composaient et faisaient représenter des pièces en cinq actes, chacun d'eux écrivant son acte en vers le matin avant déjeuner. Après avoir fait d'extraordinaires dépenses de talent et d'invention, tous les trois sont morts à la peine, car *les poètes ne doivent pas gagner de l'argent.*

Ballade des travers de ce temps. — *Le docteur, page 260, strophe 1, vers 5.* — C'est le docteur Louis Véron. — *Montjoye, page 260, strophe 1, vers 6.* — Peintre et auteur dramatique d'un très-grand talent, Montjoye avait reçu tous les dons, sans en excepter l'esprit et même la beauté. — Mais il ignorait que l'artiste n'a pas le temps de vivre, et doit se cloîtrer comme un cénobite. Il se jeta à cœur perdu dans des amours romanesques et, quand vinrent les désillusions, se consola avec l'absinthe : on devine le reste ! — *Machin (du Tarn,) page 261, strophe 2, vers 7.* — Je crois bien que c'était M. Pagès (du Tarn.) On le trouvait excentrique, parce qu'il refaisait à la moderne les tragédies de Racine et les costumait en habit noir ; on ne devi-

nait pas alors que plus tard nous devions revoir cela couramment, avec M. Touroude. — *Champfleury, page 261, strophe 2, vers 9.* — Nous avons été, Champfleury et moi, des adversaires littéraires; mais, lui et moi, nous aimions l'art trop sincèrement pour ne pas nous trouver d'accord lorsque les querelles d'école se sont effacées devant la préoccupation unique de sauver la maison qui brûle !

Monsieur Coquardeau, *page 263.* — J'ai osé m'emparer d'un type créé par Gavarni, et le transporter dans la poésie; mais, voulant composer un Chant-Royal, j'avais besoin d'un roi incontesté, et le choix n'était pas facile.

Page 265, strophe 1, vers 2.

Dans ton salon, qu'ornent des Mazeppas.

Il serait bien malaisé de se figurer Coquardeau n'ayant pas dans son salon des *Mazeppas* à la manière noire. S'il ne prenait le soin d'acheter ces gravures, de les faire encadrer et de les clouer sur

son mur, elles y éclôraient d'elles-mêmes, comme les violettes dans les bois. — *Arpin, page 265, strophe 2, vers 3.* — C'est un lutteur de la troupe de Rossignol-Rollin, qui, en d'autres âges, aurait combattu les Dieux, ou, comme dit Racine, purgé la terre de ses monstres. De nos jours, il a dû se contenter de terrasser, à la salle Montesquieu, des athlètes en caleçon. Avec un biceps terrible, il est infiniment doux, et sa voix est caressante comme un chant de flûte.

Monselet d'automne, Pantoum, *page 267.* — La première révélation du Pantoum nous fut donnée, en France, par les traductions de pantoums malais que Victor Hugo a publiées dans les notes des *Orientales.* D'après ces modèles, M. Charles Asselineau écrivit un pantoum qu'il publia dans une Revue belge, et celui-ci est le second qui ait été écrit en français. Ces deux chants divers, qui sont tressés ensemble par le lien d'or de la rime, formeraient, sous la main d'un grand artiste, un poème original et d'une nouveauté délicieuse.

Réalisme. — *Page 272, vers 23 et suivants :*

Puisque je ne suis pas, moi charmé dans vos fêtes,
De l'avis de Gozlan, sur ce que les poètes
Durent un demi-siècle à peine...

C'est dans un article de Revue que Gozlan avait écrit, à propos des poètes modernes, la funeste prédiction que je lui reproche plusieurs fois dans le cours de ce livre. Peut-être était-ce moi qui avais tort, car c'est déjà bien joli de durer cinquante ans; « il y a cependant à Paris, comme dit Fortunio à la fin de sa lettre à Radin-Mantri, un poète dont le nom finit en *go*, qui m'a paru faire des choses assez congruement troussées ».

MÉDITATION POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE, *page 274.* — C'est la parodie du poème de Victor Hugo (*les Rayons et les Ombres*, v,) qui commence par ce vers :

On croyait dans ces temps où le pâtre nocturne...

Fournier, page 275, strophe 2, vers 4. — C'est Marc Fournier, qui alors dirigeait la Porte-Saint-Martin, et équipait le brick du *Fils de la Nuit.*

Page 275, strophe 2, vers 5 :

Henri La Madelène a fait du carton-pâte :

Ce charmant écrivain s'était, en effet, rendu acquéreur d'une fabrique de carton-pâte ou pierre, comme on voudra, qu'il dirigea lui-même pendant quelque temps. Comme Balzac, il a toujours été féru de l'idée de réaliser une fortune rapide, en trouvant des trésors cachés, en fondant des casinos dans les déserts, ou en cultivant des ananas à la barrière Montparnasse ; et, comme Balzac aussi, il n'a jamais gagné d'argent qu'en écrivant sur du papier. On part comme cela avec confiance pour le pays des Philistins; mais les poètes français n'y arrivent jamais, parce qu'ils ignorent trop consciencieusement la géographie.

La Sainte Bohème, *page 279.* — En composant cette chanson, je me suis armé de tout mon courage pour écrire le mot : *Bohème*, que j'exècre ; cependant j'ai voulu le délivrer des haillons et des viles guenilles dont on l'avait affublé, et le débarbouiller avec l'ambroisie à laquelle il a

droit. — Mais qu'il faut d'humilité et de résignation pour toucher à des sujets où les poncifs abondent, comme les grandes herbes dans les eaux de la Seine!

Le Saut du Tremplin, *page 287*. — Dans ce poème final, j'ai essayé d'exprimer ce que je sens le mieux : l'attrait du gouffre d'en haut. Et puis une des superstitions que je chéris le plus est celle qui me pousse à terminer un livre, quand je le puis, par le mot qui termine *La Divine Comédie* du Dante, par le divin mot, écrit ainsi au pluriel : *Étoiles*.

Paris, août 1873.

LE FRONTISPICE

DE VOILLEMOT.

Par les gazons d'une heureuſe Tempé,
Sur leſquels flotte un rideau de théâtre,
Heurtant le ſol en cadence frappé,
Des Satyreaux, effroi du jeune pâtre,
Bondiſſent nus, comme un troupeau folâtre;
Et ſur un tertre aſſis, dans ce vallon
Où ſi ſouvent la flûte d'Apollon
Nous attirait en nos folles jeuneſſes,
Gille attentif, avec ſon violon,
Guide le chœur des petites Fauneſſes.

Septembre 1873.

TABLE

Pages.

AVERTISSEMENT DE LA DEUXIÈME ÉDITION. 1

PRÉFACE. 5

Gaietés.

La Corde roide. 21

La Ville enchantée 25

La belle Véronique. 31

Mascarades. 35

Premier Soleil 46

La Voyageuse. *A Caroline Letessier.* . . . 49

Evohé,

NÉMÉSIS INTÉRIMAIRE.

Pages.

Eveil. 57
Les Théâtres d'enfants. 64
L'Opéra turc 70
Académie royale de musique. 76
L'Amour à Paris. 94
Une Vieille Lune. 101

Les Folies-Nouvelles.

PRÉFACE 108
Les Folies-Nouvelles. 113

Autres Guitares.

L'Ombre d'Éric 138
Le Mirecourt 141
V..... le baigneur. 144

Pages.
La Tristesse d'Oscar. 149
Le Flan dans l'Odéon. 154
L'Odéon. 159
Bonjour, Monsieur Courbet 162
Nadar 165
Reprise de *La Dame*. 170
Marchands de crayons 175
Nommons Couture! 185
Le Critique en mal d'enfant. 190

Rondeaux.

Rolle n'est plus vertueux. 196
Mademoiselle Page 198
Brohan 200
Arsène 202
Madame Keller. 204
Adieu, Paniers. 206
A Désirée Rondeau 208

Triolets.

Pages.
Mort de Shakspere 210
Néraut, Tassin et Grédelu. 211
Grédelu. 212
Tassin 213
Néraut. 214
Feu de Bengale 215
Leçon de chant 216
Académie royale de Mus 217
Du temps que le maréchal Bugeaud poursuivait vainement Abd-el-Kader . . . 218
Age de M. Paulin Limayrac. 219
Bilboquet 220
Élève de Voltaire! 221
Monsieur Homais. 222
Polichinelle Vampire. 223
Opinion sur Henry de La Madelène. . . 224
Note rose 225
Monsieur Jaspin 226
Le divan Le Peletier. 228

Variations lyriques.

Pages.
Ma biographie. *A Henri d'Ideville.* . . 231
A un ami, pour lui réclamer le prix d'un travail littéraire 235
Villanelle de Buloz 239
Écrit sur un exemplaire des *Odelettes.* . 241
Couplet sur l'air des *Hirondelles,* de Félicien David 243
Villanelle des pauvres housseurs 244
Chanson sur l'air des *Landriry* 247
Ballade des célébrités du temps jadis. . . 254
Virelai, à mes éditeurs 256
Ballade des Travers de ce temps 260
Monsieur Coquardeau, *Chant Royal.* . . 263
Monselet d'automne, *Pantoum* 267
Réalisme 270
Méditation poétique et littéraire. . . . 274
A Augustine Brohan. 276
La Sainte Bohème. 279
Ballade de la vraie sagesse. 284

Pages.
Le Saut du Tremplin. 287
A ALPHONSE LEMERRE 292

Commentaire.

COMMENTAIRE. — 1873. 293
Gaietés. 296
Évohé, Némésis intérimaire 303
Les Folies-Nouvelles. 324
Autres Guitares 331
Rondeaux 360
Triolets. 364
Variations lyriques. 374
LE FRONTISPICE DE VOILLEMOT. . 386

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Pendant ce triste Octobre pluvieux,
Que le ciel mouille & que le vent balaie,
Mon livre, jeune en même temps que vieux,
Où notre siècle a vu saigner sa plaie,
Comme il convient, fut imprimé chez Claye.
Il ne contient ni fiel, ni lâchetés.
Dussent rugir les tigres tachetés,
Et les serpents mordre, & les ânes braire,
Il n'en a cure, &, si vous l'achetez,
Il se vendra chez Lemerre, libraire.

20 octobre 1873. — J. Claye, imprimeur,
7, rue Saint-Benoît, Paris.

PQ
2187
O4
1880

Banville, Théodore Faullain
Odes funambulesques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY